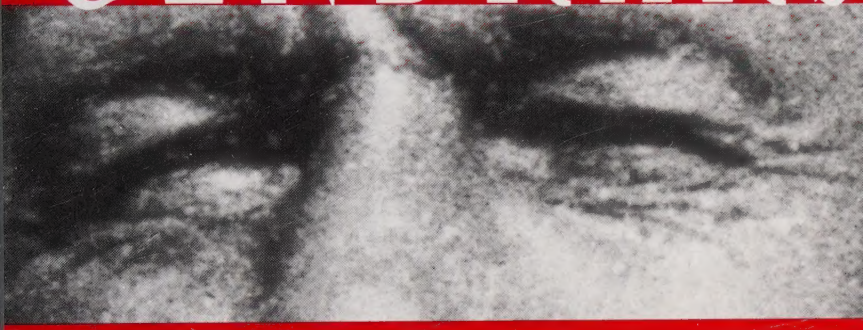
BLAISE

CENDRARS



MORAVAGINE

Les Cahiers Rouges
Grasset

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/isbn_9782246108856

Jun 2

Moravagine

Du même auteur aux Éditions Grasset :

Hollywood, la mecque du cinéma.
Hors la loi.
Rhum.
La Vie dangereuse.

BLAISE
CENDRARS

Moravagine

roman

Bernard Grasset
Paris

ISBN 978-2-246-10885-6
ISSN 0756-7170

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays

© *Éditions Grasset & Fasquelle, 1926.*

Blaise Cendrars/Moravagine

Cosmopolite – il semble que le mot ait été inventé pour Cendrars, né en 1887 d'un père suisse et d'une mère écossaise, écrivain de langue française et citoyen du monde autant par volonté que par vocation. Appartenant à cette génération qui se lance à la découverte lyrique de la planète, il prend très tôt la route et, à peine sorti de l'adolescence, explore en aventurier tous les pays d'Europe, l'Amérique et l'Asie. Ses premiers écrits : la Légende de l'or gris et du silence, les Pâques à New York, la Prose du Transsibérien *donnent déjà le ton : leur poésie brutale et drue, en prise directe sur la chose observée, et libérée de toute contrainte classique, exaltera l'instant, l'action et la couleur locale avec l'intensité constante et le rythme heurté qui, dès ses débuts, caractérisent l'écriture de Cendrars. Mutilé d'une main pendant la guerre de 14, il n'en ralentit pas pour cela la vitesse de sa production, et les livres, dès lors, se succèdent avec la régularité des moissons :* Profond aujourd'hui, Kodak, l'Or, Moravagine, la Confession de Dan Yack, Rhum, Histoires vraies, l'Homme foudroyé… *Jusqu'à sa mort en 1961, Cendrars va, titre après titre, édifier une des*

œuvres les plus fortes et les plus personnelles d'une époque où cependant la concurrence ne manque pas.

En donner une idée en quelques lignes est exclu : trop riche, trop abondante et trop diverse. A peine peut-on évoquer son odeur, sa musique – tout ce qu'il y a de charnel au fond de cette prose de poète, haletante et dévastatrice. Car, poète, Cendrars le demeure toujours, et si toute son œuvre est placée sous le signe du reportage lyrique, il y a moins en lui du journaliste que du visionnaire. Certes, il est particulièrement attentif à la réalité de son temps, et aucune de ses composantes – du machinisme à la psychanalyse – ne lui échappe, mais toutes ces données modernistes sont constamment brassées, mélangées et transfigurées par la fureur d'une écriture en fusion qui roule de livre en livre à la façon d'une coulée de lave.

Moravagine *(1926) en est un bon exemple. Roman d'aventure, poème épique et portrait délirant d'un fou malfaisant et génial, l'œuvre a sans doute été, avant tout, pour l'auteur, une tentative d'exorcisme par laquelle il s'est délivré de son double et a conquis sa liberté de créateur. « Tous les beaux livres sont autobiographiques », a écrit Blaise Cendrars, et l'on peut en effet considérer* Moravagine *comme l'expression de cet Autre que tout romancier porte en lui. Moravagine n'est certes pas Cendrars, mais Cendrars, d'une certaine façon, est Moravagine, et en lui confiant sa folie, en le dotant de son énergie destructrice, le romancier a expulsé de lui son Mr. Hyde. Il vit maintenant parmi nous, et c'est la marque du génie de Cendrars que nous soyons souvent tentés, au cours de notre lecture, de lui prêter les noms de quelques monstres de grand format qui hantèrent, pour le malheur commun, notre histoire contemporaine.*

Ce livre est dédié à son éditeur
B. C.

La Pierre, août 1917.

« ... je montrerai comment ce peu de bruit intérieur, qui n'est rien, contient tout, comment, avec l'appui bacillaire d'une seule sensation, toujours la même et déformée dès son origine, un cerveau isolé du monde peut se créer un monde... »

REMY DE GOURMONT, *Sixtine.*

Préface

Quand on a beaucoup voyagé à travers les pays, les livres et les hommes, on éprouve parfois le besoin de s'arrêter un jour...

J'ai habité durant douze ans 4, rue de Savoie, Paris VI^e^ ; mais j'ai toujours eu et j'ai encore plusieurs autres domiciles en France et à l'étranger. Le 4 de la rue de Savoie me servait de dépotoir : je venais entre deux trains, entre deux paquebots, y vider mes valises ou y abandonner un homme ou y consulter un bouquin. Toujours j'en repartais au plus vite, la tête pleine, mais le cœur et les mains libres...

En Isle-de-France, il est un vieux clocher. Au pied du clocher, une petite maison. Dans cette maison, un grenier fermé à clé. Derrière la porte fermée à clé, une malle à double fond. Dans le compartiment secret il y a une seringue Pravaz ; dans le coffre même, des manuscrits. Seringue, manuscrits et malle sont le dépôt d'un prisonnier, d'un prisonnier espagnol ; mais je ne suis pas victime de la fameuse escroquerie à la malle du prisonnier espagnol.

La seringue est usagée. Les manuscrits sont en piteux état. Ce sont les œuvres de Moravagine. Mais le dépôt m'a été fait par... par... par le prisonnier espagnol, pardine, et il ne faut pas que je dise son nom...

Je ne vais pas continuer cette Préface, car le présent volume est lui-même une Préface, une trop longue Préface aux Œuvres complètes de Moravagine *que j'éditerai un jour, mais que je n'ai pas encore eu le temps de mettre en ordre. C'est pourquoi les manuscrits resteront dans la malle à double fond, la malle, dans le grenier, le grenier fermé à clé, dans la petite maison, au pied du vieux clocher, dans un petit village de l'Isle-de-France aussi longtemps que moi, Blaise Cendrars, je rôderai encore de par le monde, à travers les pays, les livres et les hommes.*

Des pays, il y en a beaucoup ; des livres, en voici un ; des hommes, j'en connais tant et plus et je ne me lasse pas d'en connaître ; mais jamais je n'en ai rencontré un aussi costaud et aussi proche de mon cœur que ce pauvre garçon qui m'a adressé la lettre suivante, l'autre printemps. (J'étais au Brésil, dans une fazenda, *à Santa Veridiana, et quand je l'ai lue, cette lettre, tout s'assombrit autour de moi, le ciel bleu des tropiques, la terre rouge de l'Amérique du Sud, et la vie que je menais dans cette libre nature, en compagnie de mon cheval Canari et de mon chien Sandy, me parut tout à coup inconséquente et mesquine, et je me hâtai de rentrer en Europe. Un homme venait de mourir, entre quatre murs, à l'aube, un collier de fer autour du cou, un garrot, la langue pendante... comme sur une estampe de Goya...)*

« 2 heures du matin

« Cellule des condamnés à mort,
Monjuic, le 11 mai 1924
cellule 7.

« Mon cher Blaise Cendrars,

« Je savais qu'en m'adressant à vous, vous feriez l'impossible pour obtenir ma grâce auprès du roi d'Espagne, la grâce d'être exécuté immédiatement.

« C'est fait, vous avez obtenu cette chose difficile, je serai exécuté à l'aube, merci, merci de tout cœur.

« Un grand d'Espagne (c'est la coutume ici) me tient cette nuit compagnie dans ma cellule ; il tremble et prie, il tremble et prie ; il prie ; il tremble. C'est un charmant garçon comme on en rencontre au golf en Angleterre et ailleurs, il est tout surpris de voir que je ne lui inspire pas horreur, j'entends une répulsion physique, car il devait s'attendre à trouver une espèce de monstre dans ma cellule (pensez, un régicide !) et il est tout surpris de voir que je ne suis pas un avorton anarchiste ou un pâle voyou des faubourgs comme on nous représente habituellement au cinéma. Comme je le voyais tiquer sur ma jambe coupée, je lui ai expliqué que c'était une blessure de guerre ; alors nous avons parlé de la guerre, correctement, gentiment, comme au club, et durant un grand quart d'heure il a oublié pourquoi il était là...

« L'heure approche. Mon jeune grand d'Espagne en grande tenue est à genoux sur un prie-Dieu. Il ne tremble plus. Il prie... il prie... ; ce que je lui suis reconnaissant d'être là... correct, ému, croyant, propre

(il a la tête toute pommadée et ses cheveux blonds sont soigneusement partagés en deux par une raie impeccable)... ce que je lui suis reconnaissant d'avoir passé une heure à sa toilette avant de venir ici... il sent le parfum à la mode, le parfum de chez... C'est tout de même plus agréable que d'avoir affaire à l'aumônier ou au directeur de la prison ou à un dernier garde-chiourme... je ne verrai pas la tête du bourreau, je ne verrai rien sous ma cagoule...

« Merci. Je vous serre la main. Je vous embrasse. Faites ce que vous voudrez des papiers que vous savez.

« Adieu.

« R. »

Et maintenant, comme il faut tout de même un nom pour la bonne intelligence de ce livre, mettons que R. c'est... c'est... mettons que c'est RAYMOND LA SCIENCE.

BLAISE CENDRARS.
La Mimoseraie, avril-novembre 1925.

I

L'ESPRIT D'UNE ÉPOQUE

a) INTERNAT

En 1900, je terminais ma médecine. Je quittai Paris au mois d'août pour me rendre au sanatorium de Waldensee, près de Berne, en Suisse. Mon maître et ami, le célèbre syphiligraphe d'Entraigues, m'avait chaleureusement recommandé au docteur Stein, directeur, chez qui je devais entrer comme premier assistant.

Stein et sa maison étaient alors célèbres.

Frais émoulu de la Faculté et jouissant d'une certaine notoriété de bon aloi que ma thèse sur le chimisme des maladies du subconscient m'avait value chez les spécialistes, j'étais impatient de secouer le joug de l'Ecole et de porter un coup éclatant à l'enseignement officiel.

Tous les jeunes médecins ont connu ça.

Je m'étais donc spécialisé dans l'étude des soi-disant « maladies » de la volonté et, plus particulièrement, des troubles nerveux, des tics manifestes, des habitudes propres à chaque être vivant, causés par les phénomènes de cette hallucination congénitale qu'est, à mes yeux,

l'activité irradiante, continue de la conscience. Cette étude, par ses multiples aspects qui touchent tous aux questions les plus brûlantes de la médecine, des sciences, de la métaphysique, par tout ce qu'elle exige d'observations précises, de patientes lectures et de connaissances générales, de coup d'œil et de doigté, de suite, de logique dans les idées, du sens des corrélations, de divination dans l'esprit, par tout ce qu'elle offre de brillant et de vaste à une intelligence primesautière et clairvoyante, pouvait seule séduire un caractère aussi ambitieux et intéressé que le mien et lui permettre de réussir rapidement et avec fougue. Je comptais d'ailleurs beaucoup sur mon talent dialecticien et… sur l'hystérie.

L'hystérie, la Grande Hystérie, était alors à la mode dans les milieux médicaux. Après les travaux préliminaires des écoles de Montpellier et de la Salpêtrière qui n'avaient fait, pour ainsi dire, que de déterminer, situer l'objet de leur étude, plusieurs savants étrangers s'étaient emparés de la question, notamment l'Autrichien Freud, l'avaient amplifiée, approfondie, sortie, extraite de son domaine purement expérimental et clinique pour en faire une sorte de pataphysique de la pathologie sociale, religieuse et artistique, où il s'agissait moins d'arriver à connaître la climatérique de telle idée-force née spontanément dans la région la plus lointaine de la conscience et à déterminer la simultanéité de l'« auto-vibrisme » des sensations observées chez le sujet, qu'à créer, qu'à forger de toutes pièces une symbolique sentimentale, dite rationnelle, des lapsus acquis ou innés du subconscient, espèce de clé des songes à l'usage des psychiatres, telle que Freud l'avait codifiée dans ses ouvrages sur la psycho-analyse et que le docteur Stein justement mettait pour la première fois

en pratique dans son sanatorium si fréquenté de Waldensee.

En tant que chapitre spécial d'une philosophie générale, la pathogénie n'avait jamais été tentée. A mon avis, elle n'avait jamais été abordée d'une façon strictement scientifique, c'est-à-dire objectivement, amoralement, intellectuellement.

Tous les auteurs qui ont traité de la question sont remplis de préjugés. Avant de rechercher et d'examiner le mécanisme des causes morbides, ils considèrent la « maladie en soi », la condamnent comme un état exceptionnel, nocif, et indiquent de prime abord les mille et une façons de la combattre, de la troubler, de la supprimer, définissant, pour cela faire, la santé comme un état « normal », absolu, fixe.

Les maladies sont. Nous ne les faisons, ni ne les défaisons à volonté. Nous n'en sommes pas maîtres. Elles nous font, nous modèlent. Elles nous ont peut-être créés. Elles sont propres à cet état d'activité qui s'appelle la vie. Elles sont peut-être sa principale activité. Elles sont une des nombreuses manifestations de la matière universelle. Elles sont peut-être la principale manifestation de cette matière dont nous ne pourrons jamais étudier que les phénomènes de relation et d'analogie. Elles sont un état de santé transitoire, intermédiaire, futur. Elles sont peut-être la santé même.

Tracer un diagnostic c'est, en quelque sorte, établir un horoscope physiologique.

Ce que l'on appelle conventionnellement santé n'est, en somme, que tel aspect momentané, transporté sur un plan abstrait, d'un état morbide, un cas particulier déjà franchi, reconnu, défini, fini, éliminé et généralisé à l'usage de tout le monde. Comme un mot qui n'entre au Dictionnaire de l'Académie française qu'une fois usa-

gé, dépouillé de la fraîcheur de son origine populaire ou de la venustrerie de sa valeur poétique souvent plus de cinquante ans après sa création (la dernière édition du docte Dictionnaire est de 1878) et la définition qu'on en donne le conserve, l'embaume, quoique décrépit, dans une pose noble, fausse, arbitraire, qu'il ne s'était jamais connue au moment de sa vogue, alors qu'il était actuel, vivant, immédiat, la santé, reconnue bien public, n'est que le triste simulacre d'une maladie démodée, ridicule, immobile, quelque chose de solennellement vieillot qui se tient vaguement debout entre les bras de ses adulateurs et qui leur sourit de ses fausses dents. Lieu commun, cliché physiologique, c'est quelque chose de mort. Et c'est peut-être bien la mort.

Les épidémies, et plus spécialement les maladies de la volonté, les névroses collectives, comme les cataclysmes telluriens dans l'histoire de notre planète, marquent les différentes époques de l'évolution humaine. Il y a là un chimisme élémentaire et compliqué qui n'a pas encore été étudié.

Tout savants qu'ils sont, les médecins d'aujourd'hui ne sont pas des *physicians* comme on les appelle en anglais. Ils s'éloignent de plus en plus de l'étude et de l'observation de la nature. Ils ont oublié que la science doit rester une espèce d'édification, soumise et proportionnée à la dimension de nos antennes spirituelles.

« Prophylaxie ! prophylaxie !... » disent-ils ; et pour sauver la face ils ruinent l'avenir de l'espèce.

Au nom de quelle loi, de quelle morale, de quelle société se permettent-ils de sévir ? Ils internent, séquestrent, isolent les individus les plus marquants. Ils mutilent les génies physiologiques, porteurs, annonciateurs de la santé de demain. Ils se nomment avec orgueil les princes de la science et, souffrant de la manie de la

persécution, ils se posent facilement en victimes. Sombres, obscurantins, ils habillent leur langage de défroques grecques et, ainsi affublés, ils s'insinuent partout au nom d'un libéralisme rationnel de boutiquiers. Déjection, hippomame que leurs théories. Ils se sont faits les suppôts d'une vertu bourgeoise, ignoble, anciennement exclusive propriété des cagots ; ils ont mis leur savoir à la disposition d'une police d'Etat et ont organisé la destruction systématique de tout ce qui est foncièrement idéaliste, c'est-à-dire indépendant. Ils châtrent les criminels passionnels et s'attaquent même aux lobes du cerveau. Séniles, impuissants, eugéniques, ils croient pouvoir extirper le mal. Leur vanité n'a d'égale que leur fourberie et l'hypocrisie seule met un frein à leur fureur nivellatrice, l'hypocrisie et la concupiscence.

Voyez les aliénistes. Ils se sont faits les serviteurs du crime des riches. Sur le modèle de Sodome et de Gomorrhe, ils ont installé des paradis à rebours ; ils ont édifié des maisons closes dont on ne franchit le seuil qu'à coups de billets de banque, dont le sésame est l'or. Là, tout est agencé pour l'entretien et l'épanouissement des vices les plus rares. Là, la science la plus raffinée favorise le sybaritisme de détraqués et de maniaques d'une complexité si effroyablement moderne que les lubies d'un Louis II de Bavière ou d'un marquis de Sade ne sont que des jeux exquis. Là, le crime est de règle. Rien n'y est monstrueux, ni contre nature. Tout ce qui est humain y est étranger. La prothèse fonctionne dans un silence caoutchouté. On pose des rectums en argent et des vulves en cuir chromé. Les derniers communards égalitaires, les docteurs Guillotin, opèrent cyniquement les reins et les lombes aristocrates. Ils se sont faits les directeurs spirituels de la moelle épinière et pratiquent froidement la laparatomie des consciences.

Ils exercent le chantage, le dol, la séquestration et commettent d'épouvantables extorsions. Ils contraignent à l'éther, à l'opium, morphine et cocaïne, par restrictions et par doses. Tout est basé sur un barème établi d'après des statistiques irrévocables. On combine les douches, les poisons ; on escompte la prostration nerveuse et l'exaltation de la sensibilité. Jamais l'histoire n'a connu pareille association de ravageurs ; ce que l'on raconte de l'Inquisition et des Jésuites n'a jamais atteint une telle virtuosité dans l'art d'exploiter les tares des familles armoriées. Et c'est entre leurs mains qu'est confiée la société d'aujourd'hui ! Et c'est entre leurs mains que s'élabore la vie de demain !

Et voilà où je voulais en venir : je voulais dresser un réquisitoire terrible contre les psychiatres, déterminer leur psychologie, circonscrire, définir leur conscience professionnellement déformée, détruire leur pouvoir, les livrer à la vindicte publique.

A ce point de vue je ne pouvais pas mieux tomber que dans la maison fameuse de Waldensee.

b) SANATORIUM INTERNATIONAL

Le docteur Stein était arrivé à l'apogée de la célébrité.

C'était un homme grand et fort, toujours habillé de neuf. Beau parleur, discoureur infatigable, il portait une barbe épanouie soigneusement entretenue qui élargissait encore sa puissante carrure. Il se nourrissait exclusivement de lait caillé, de riz étuvé et de tranches de bananes beurrées. Très porté sur les femmes, ses façons onctueuses cachaient un tempérament brutal, que tra-

hissaient ses pieds plats, ses ongles en spatule, son œil fixe et son sourire figé. Il avait beaucoup de poils sur le dos des doigts.

Savant, homme du monde, progymnaste, il courait les congrès internationaux où se triture la science domestiquée, toujours escorté par une de ses équipes d'infirmiers-gardes-modèles qui l'accompagnaient partout et qui décrochaient, sous sa direction personnelle, tous les premiers prix dans les concours de gymnastique, athlètes complets, réclame vivante, orgueil, spécialité de sa maison, incarnation et preuve gratuite de la préexcellence de sa méthode. Travailleur démagogique, il ne se lassait pas d'écrire. Il publiait tous les ans un gros volume amphigourique, aussitôt traduit dans toutes les langues. D'innombrables articles de journaux avaient répandu son nom. C'est lui qui avait lancé ces premières vulgarisations sur la question sexuelle qui quelques années plus tard devaient inonder le monde d'un flot ordurier et protestant. Instigateur déjà de la robe-réforme et des sous-vêtements hygiéniques en poil de chameau, il était aussi le promoteur du « tout à l'étuve », ce volapük de la cuisine.

Stein aimait l'argent. Son avidité au gain était proverbiale. Il avait froidement séquestré sa femme, riche Juive roumaine, contrefaite et bossue, qui lui avait apporté plusieurs millions en dot. On disait qu'il possédait, de moitié avec le kaiser, les actions du Grand Théâtre de Berlin et qu'il avait fait le trust des lupanars levantins de la Méditerranée, de Constantinople à Alexandrie.

Stein était l'ami personnel de plusieurs chefs d'Etat. Il racolait ses rabatteurs dans la haute pègre diplomatique, espions, contre-espions, détectives d'ambassade. Sa clientèle se composait de cette société particulière,

mi-tarée, mi-oisive, un tantinet arrogante et très joviale, qui fréquente les salons faciles de Rome, les villes d'eaux, les tables de jeu et les palaces internationaux du centre de Paris, dont le patrimoine se compose d'une série de suitecases, d'un abonnement aux sleepings, d'une liasse multicolore de quittances du mont-de-piété, de factures impayées et d'un engagement éventuel dans un music-hall. Princesses russes extravagantes, dures Américaines qui courent le monde à la recherche du pianiste idéal, gentilshommes du Danube, jeunes millionnaires allemands compliqués et provocants, quelque markgraf authentique et quelque authentique Adélaïde écossaise, sans âge, furieusement sentimentale. Tout ce monde se donnait rendez-vous chez lui, les uns pour se reposer, les autres pour jouir, tous pour fuir les soucis quotidiens en s'abandonnant entièrement aux bons soins du maître. Et Stein paradait, pérorait, distribuait des conseils, donnait des ordres, abusait, amusait infatigablement son monde.

A mi-côte d'une petite colline dominant le lac de M... s'ouvraient en plein soleil les six cents fenêtres du Kurhaus. Là, tout était calculé pour l'agrément d'un voluptueux confort. Tout y était neuf, brillant, d'un goût peu sûr mais plaisant. Une liberté entière était laissée aux allées et venues des hôtes du sanatorium. Les pensionnaires pouvaient excursionner dans le pays, se rendre même à Berne et à Interlaken. Les routes étaient sillonnées par des couples étranges et distingués qu'escortaient à distance des croquants ternes dont les formes herculéennes faisaient saillie sous le mince veston d'alpaga. Un parc de plusieurs hectares entourait l'institut, parsemé de petites villas luxueuses où se célébraient parfois, sous l'œil impavide des gardes, d'effarantes orgies et des drames obscurs. Une machi-

nerie exquise, nickelée, délicate avait eu accès dans cette arche du vice. Domestiquée, peu farouche, souple et muette, elle allait de l'un à l'autre, se pliait, s'adaptait au moindre caprice, caressait l'ultime besoin des sens. Elle rendait la vie et les fonctions si faciles, si aisées et opérait avec une telle séduction que beaucoup de « malades » ne voulaient plus quitter ce séjour, charmés qu'ils étaient d'être stimulés et entretenus par elle.

Mais derrière cette façade brillante, derrière les glaces dépolies de cette serre chaude où les surhérités de la vie s'épanouissaient, humides de bien-être, derrière ce décor artificiel et pimpant, se sentait partout la discipline tragique, le dur horaire qui régit la journée des détraqués et des fous comme une géométrie. Elle perçait dans l'ordonnance flagrante des jardins, dans la disposition systématique des chambres, dans l'agencement particulier des repas, dans les mille et une distractions offertes sensuellement à l'œil et elle remplissait l'air comme un parfum subtil et traître, un parfum d'espionnage. Rien ne pouvait résister à cette ambiance, on en devenait subrepticement la proie, cela imprégnait la vie, l'âme, le cerveau, le cœur et désagrégeait rapidement la volonté la plus endurcie.

Au fond du parc se dressaient les bâtiments rouges d'une ferme anglaise aux apparences d'une écurie de course. C'est là que dans des boxes très stricts et qu'entourés de soins prodigieux les incurables, milliardaires, attendaient lentement de mourir.

Grâce à sa situation exceptionnelle de mondain international, le docteur Stein était détenteur de plusieurs secrets d'Etat ; et, s'il y avait consenti pour une heure, il aurait pu en dire long sur les événements tragiques qui ont ensanglanté la cour d'Autriche ; mais son flot inta-

rissable de paroles ne dévoilait jamais rien, et la glycine qui fleurissait la façade de la Ferme anglaise ne révélait pas non plus que cette ferme agreste était aussi prison d'Etat.

Stein ne se doutait pas de l'intrus qu'il avait introduit dans sa maison, ni de mes sombres desseins.

Nos relations furent fixées dès le début.

Je devais lui faire mon rapport tous les matins, à quatre heures, alors qu'entièrement nu il faisait son quart d'heure de gymnastique suédoise à croupetons sur le parquet de sa chambre. Puis, je ne le revoyais plus de la journée ; je filais directement dans mon service surveiller la mise en train de la chaufferie et de la machinerie. A sept heures commençait la visite des malades, qui durait jusqu'à treize heures. Un déjeuner succinct m'était alors servi dans mon appartement. De quinze à dix-sept heures, j'avais libre accès à la bibliothèque, installée dans un des pavillons du parc ; mon service particulier m'autorisait à détenir la clé du cabinet des fiches, car j'ai oublié de dire que j'avais la direction des dépendances de la Ferme anglaise. Le soir, après une dernière tournée d'inspection, je préparais moi-même les potions et les calmants.

— Après trois mois aux incurables, je vous attacherai plus spécialement à mon service personnel d'audience, m'avait dit Stein en me congédiant. Il exige énormément de doigté. Ça sera le meilleur apprentissage pour vous. Dans six mois, je vous nommerai directeur de conscience d'une de mes plus chères pensionnaires. Elle a la phobie du scrupule, un délire moral du contact et ce sera pour vous une belle entrée en matière.

Ainsi, j'étais mon maître. C'était mon plus cher désir. Je pouvais continuer mes travaux sur le chimisme pathogénique. Je pouvais me documenter sur place,

préparer de longue main le pamphlet que je destinais à la brillante société et à mes confrères des autres services.

Une ardeur secrète m'animait, me permettait de surmonter les défaillances de ma santé physiologique appauvrie par dix années de surmenage intellectuel et de privations à Paris.

J'ai déjà dit que l'activité de la conscience est une hallucination congénitale. Notre origine étant aqueuse, la vie est le rythme perpétuel d'une eau tiédie. Nous avons de l'eau dans le ventre et dans l'oreille. Nous percevons le rythme universel dans le péritoine, qui est notre tympan cosmique, un toucher collectif. Notre premier sens individuel est l'oreille qui perçoit les rythmes de notre vie particulière, individuelle. C'est pourquoi toutes les maladies commencent par des troubles auditifs qui sont, comme les éclosions de la vie sous-marine, la clé du passé et les prémices d'un devenir intarissable. Ce n'était donc pas à moi, médecin, de vouloir enrayer pareil épanouissement. J'envisageais plutôt la possibilité d'accélérer, de multiplier ces accidents toniques et de réaliser, par un prodigieux renversement, l'accord parfait d'une nouvelle harmonie. Le futur.

J'aurais voulu ouvrir toutes les cages, toutes les ménageries, toutes les prisons, les hospices de fous, voir les grands fauves libres, étudier le développement d'une vie humaine inattendue. Et si j'abandonnai par la suite mes plans machiavéliques de combat et d'arrivisme, si je me détournai de ma carrière, si je renvoyai à plus tard les grands livres à faire, si je renonçai délibérément à la gloire que mes premiers travaux me promettaient déjà, c'est que j'ai rencontré dans mon service de la Ferme anglaise l'individu superbe qui devait me faire assister

à un tel spectacle de révolution et de transformation, au chambardement de toutes les valeurs sociales, et de la vie.

J'ai fait évader un incurable.

Mais ceci est toute une histoire, l'histoire d'une amitié.

c) FICHES ET DOSSIERS

ARRIVÉ dans la matinée, je passai une partie de l'après-midi à m'installer dans mon appartement qui était au premier étage, dans la partie centrale de la Ferme anglaise, un charmant petit appartement de jockey ou plutôt d'entraîneur. Mon dîner me fut servi à dix-huit heures précises, comme je l'avais commandé ; puis je fus me coucher, désirant être en forme pour le lendemain.

Avant de m'endormir, je consultai les notes de service et les dossiers déposés à cet effet sur la table de nuit. J'avais dix-sept pensionnaires. Tous incurables. D'après les notes, des fous tout à fait classiques, quelconques. Tout ce qu'il y a de plus ordinaires. Je m'endormis déçu. Le lendemain matin je commençai mon service.

J'allai faire part à Stein que j'avais pris connaissance des notes et des dossiers. Puis je fis un tour du côté des machineries. L'installation en était vraiment modèle. Appareils d'hydro et d'électro, attirail de mécanothérapie, boules, bocaux, éprouvettes, tuyaux coudés, en verre, en caoutchouc, en cuivre, ressorts d'acier, pédales émaillées, manettes blanches, robinets, tout reluisait, bien astiqué, bien frotté, tout était d'une propreté méti-

culeuse, impitoyable. Aux murs, des becs-de-lance étagés en flûte de Pan rutilaient comme un râtelier d'armes menaçantes, et sur les tables et les tablards en cristal gisaient, bien ordonnées, des armes plus petites, plus secrètes, aux formes contournées et à ellipse, les bois, les plaques, les boules, les clés des massages anesthésiques. Sur le carrelage blanc des salles, baignoires, ergomètres, percolateurs apparaissaient comme sur un écran, avec cette même grandeur sauvage et terrible qu'ont les objets au cinéma, grandeur d'intensité, qui est aussi l'échelle de l'art nègre, des masques indiens, des fétiches primitifs et qui exprime l'activité latente, l'œuf, la formidable somme d'énergie permanente que contient chaque objet inanimé.

Le personnel était stylé en conséquence. Le chimiste enfilait ses gants religieusement ; dans sa cabine de gutta-percha, l'électricien mettait le moteur en marche ; l'analyse des urines se faisait rituellement ; les thermomètres secoués retombaient à zéro. Dans toute la maison, l'équipe de jour montait, venait remplacer l'équipe de nuit. Des serviettes étaient étalées, des étuis vidés de leur contenu. On mettait la clé sur l'armoire aux poisons. Une chaise s'avançait. Un fauteuil à bascule. Jusqu'à un instrument de musique qui s'ouvrait lentement. Tout se faisait silencieusement, d'après un rythme préétabli, voulu, d'après une discipline sévère, stricte, d'après un caporalisme qui régnait jusque dans les plus infimes détails, qui ne laissait rien à l'imprévu.

Une police intérieure, un corps de gardiens entraînés et qui ne relevait que de Stein personnellement, assurait militairement le roulement de la journée.

A sept heures sonnantes, je commençai ma tournée, accompagné de deux infirmiers et d'une escouade de gardiens en uniforme qui semblaient aussi bien me sur-

veiller moi-même. Cela ne se passait jamais autrement et c'est le gardien-chef qui détenait le trousseau des clés et qui ouvrait la porte des appartements. Je fis connaissance de mes dix-sept malades en passant rapidement de l'un à l'autre. Il n'y avait rien de spécial. D'ailleurs, comme je l'ai dit, « ceux-ci » ne m'intéressaient guère. J'allais donc remonter chez moi, d'assez méchante humeur, ce service s'annonçant comme une ennuyeuse corvée, quand le gardien-chef me fit respectueusement remarquer que j'omettais une visite.

— Comment ? fis-je étonné. J'ai dix-sept malades et je les ai tous vus.

— Il y a encore le 1731 dans la dépendance.

— Le 1731 ? Il ne figure pas sur mes états.

— Mais il fait partie de votre service.

Et, à l'appui de son dire, le gardien-chef pointa sur un carton qu'il me présentait le paragraphe II du service quotidien : *... faire visiter le 1731 par le médecin de la Ferme anglaise.*

Le gardien-chef me fit traverser la cour et me fit entrer dans un pavillon que je n'avais pas encore remarqué. Dans un jardin clôturé, un cottage délicieux, se composant d'un corps de logis et d'un grand hall vitré qui pouvait servir de studio. C'est là qu'habitait le 1731.

J'entre.

Un petit homme d'aspect minable est dans un coin. Son pantalon est rabattu. Délectation morose. Quelque chose de blanc jaillit de ses doigts et tombe dans un bocal posé entre ses cuisses et où nage un poisson rouge. Sa petite affaire terminée, il se lève, se reboutonne en me regardant sérieusement. On dirait un clown. Il s'est campé, les jambes écartées, et se balance un peu, en avant et en arrière, comme pris d'un léger

vertige. C'est un petit homme noir, maigre, noué, sec comme un cep et comme brûlé par la flamme qui brille au fond de ses yeux agrandis. Le front est bas. Les orbites profondes. Les cernes rejoignent les plis de la bouche. La jambe droite en équerre, il a le genou ankylosé et boite terriblement. Il est un peu voûté. Ses mains dandinent au bout de bras longs comme ceux d'un singe.

Et, tout à coup, il se met à parler, sans volubilité aucune, lentement, posément. Sa voix chaude, grave, d'alto féminin me stupéfie. Jamais encore je n'avais entendu un organe avec de tels prolongements, avec un tel fond, de telles coulisses sexuellement mélancoliques, soubresauts passionnés, registres profonds de bonheur. Cette voix me semblait émettre de la couleur tant elle était voluptueuse et enflée. Elle me prit. J'éprouvai immédiatement une sympathie irrésistible pour ce petit bonhomme singulier et tragique qui se traînait dans sa voix chatoyante comme une chenille dans sa peau.

En le quittant, je courus consulter les fiches.

Fiche 1731. MORAVAGINE. *Professeur de tennis. Entré le 12 juin 1894. A fait construire à ses frais le pavillon-annexe de la Ferme anglaise.* Signalement : *cheveux, noirs ; yeux, noirs ; front, bas ; nez, régulier ; visage, allongé ; taille, 1 m 48 ; marques particulières, ankylose du genou droit, raccourcissement de 8 cm de la jambe droite. Pour état civil et diagnostic consulter le dossier secret 110 au nom de G...y.* »

Le dossier secret 110 n'existait pas en tant que dossier. Une simple feuille de papier bleu portait cette mention manuscrite :

1731. G...y. En cas de décès, télégraphier à l'ambassade d'Autriche.

Je ne pus trouver trace du diagnostic. Probablement qu'il n'avait jamais été établi.

J'en référai à Stein.

Stein m'écouta, mais il ne me donna aucune explication complémentaire.

Tout cela ne me disait rien. Ma curiosité était éveillée. Tout ce que je devinais d'irrégularités commises dans le cas Moravagine ne faisait qu'aviver la sympathie que j'éprouvais pour ce pauvre bougre. Dorénavant je lui consacrai tout mon temps, négligeant mes autres malades pour converser de longues heures avec lui. Il était doux, très calme, très froid, désabusé et blasé. Il ignorait tout de la vie et ne manifestait aucune animosité pour les hommes qui l'avaient fait enfermer, ni pour ceux qui veillaient sur son internement. Il était seul. Il avait toujours été seul, entre quatre murs, derrière des grilles et des barreaux, avec son orgueil, son mépris, sa grandeur. Il savait qu'il était grand. Il se savait puissant.

Le gardien-chef voyait nos colloques d'un mauvais œil. Il fit des rapports. Stein me convoqua plusieurs fois pour faire cesser nos relations, me sommant de ne plus m'occuper de Moravagine. Je n'en tins pas compte. Nous nous étions liés d'amitié. Moravagine et moi étions inséparables.

Je me devais de le faire évader.

II

VIE DE MORAVAGINE

Idiot

d) SON ORIGINE – SON ENFANCE

VOICI ce que Moravagine m'a raconté sur son origine et son enfance durant les longues conversations qui précédèrent son évasion.

— Je suis le dernier rejeton de la puissante famille des G…y, le seul descendant authentique du dernier roi de Hongrie. Le 16 août 1866, mon père fut trouvé assassiné dans sa baignoire ; ma mère, prise de convulsions, accoucha avant terme et mourut, et moi, je vins au monde de trois mois en avance sur l'horloge du château qui sonnait justement midi.

« J'ai passé les cent premiers jours de ma vie dans une couveuse surchauffée, entouré de ces soins prodigieux qui m'ont accompagné partout et qui m'ont fait prendre la femme et la sentimentalité en horreur. Plus tard, au château de Fejervar, à la prison de Pressbourg, ici, dans mon cabanon de Waldensee, ce furent des domestiques et des soldats, des gardes-chiourme, des

infirmiers et des salariés qui m'ont prodigué les mêmes soins sans arriver à m'exténuer. C'était au nom de l'Empereur, de la Justice, de la Société. On ne pourra donc jamais me fiche la paix et me laisser vivre à ma guise, comme je l'entends ! Si ma liberté gêne quelqu'un ou le monde, moi, je m'en fous, vous savez, on peut me fusiller, je préfère ça. D'ailleurs, ça ou autre chose, ou rien, ça m'est égal. Etre ici ou ailleurs, en liberté ou en prison, l'important c'est de se sentir heureux ; d'extérieure, la vie devient intérieure, son intensité reste la même et, vous savez, c'est bizarre où le bonheur de vivre va parfois se nicher.

« Je vous disais donc que je ne sais pas qui s'est occupé de ma prime enfance. Des mercenaires. J'ai toujours été livré aux mercenaires. Je n'ai pas souvenance d'une nounou ou d'une servante préférée. Tant de gens m'ont tenu, tant de mains m'ont tripoté. A part un cul, jamais visage humain ne s'est penché sur mon berceau. Oui, c'est ainsi. Je me vois très bien à trois ans. J'avais une petite robe rose. J'étais toujours seul. J'aimais beaucoup être seul. J'aimais beaucoup jouer dans les coins sombres qui sentent bon, sous la table, dans les armoires, derrière le lit. A quatre ans je mettais le feu aux tapis. L'odeur graisseuse de la laine carbonisée me donnait des convulsions. C'était exquis. Je dévorais des citrons crus et suçais des morceaux de cuir. Il y avait aussi l'odeur des vieux livres qui me faisait tourner la tête. J'avais un chien. Non, attendez. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'un chien devint mon compagnon de jeux. Je me souviens d'avoir été longtemps malade et je n'ai jamais oublié le goût profondément fade du lait à la fleur d'oranger que l'on me faisait boire.

« Jadis résidence royale, le château de Fejervar servait, depuis plusieurs générations déjà, d'exil à ma

famille détrônée. Les immenses salles étaient désertes ainsi que les grands appartements. Seule une nombreuse domesticité y paradait encore en culotte courte, en bas blancs, l'habit brodé d'aigles bicéphales et largement galonné d'or. Toutes les issues du parc étaient néanmoins occupées par de l'infanterie. Hussards et cuirassiers blancs montaient alternativement la garde au château.

« J'ai toujours eu la plus grande admiration pour les grands cuirassiers blancs. Quand je passais dans les corridors, les factionnaires au port d'armes faisaient automatiquement demi-tour, avec un coup sec du talon gauche qui s'achevait dans un doux murmure des éperons, selon cette coutume en usage à la cour d'Autriche qui prescrit aux soldats de garde dans les appartements privés d'une Altesse de faire face au mur sur son passage. Je restais souvent plus d'une demi-heure devant un de ces rustres détournés, écoutant mourir le bruit argentin des éperons et le cliquetis de la chaînette du sabre ; puis je passais au suivant pour voir se répéter le même mouvement. Rien au monde n'aurait pu me faire faire une espièglerie à l'un de ces géants impassibles, effrayé que j'étais de leur uniformité, de la régularité de leurs rares mouvements saccadés, cherchant le ressort qui les faisait agir comme de lourdes, comme de brillantes machines. Et c'est là probablement l'origine de mon amour de la machine. Un jour que je m'étais sauvé dans la prairie qui s'étendait au bout du parc, une prairie immense, toujours pleine de soleil et de cricris lumineux, où le ciel était plus grand, plus bleu qu'ailleurs, où j'avais toujours rêvé de vivre, de m'évanouir dans la liberté, de disparaître à jamais, je crus mourir de saisissement et de bonheur quand, le soir, un des soldats qui me cherchait, me trouva et me

ramena triomphalement dans ses bras. C'est pourquoi tout bruit mécanique de moteur, d'activité de machine se lie depuis lors à des images d'étendue, de lumière, de ciel, d'espace, de grandeur, de liberté, et m'élève et me balance avec une force prodigieuse.

« Un jour, le palais fut sens dessus dessous. Des ordres étaient donnés à haute voix. La valetaille montait et descendait les escaliers. Les fenêtres étaient ouvertes, les grandes salles aérées, les housses glissaient, découvrant les meubles dorés. On vint me réveiller de bonne heure. J'avais six ans. Tout le jour ce fut un va-et-vient de voitures d'apparat. Dans les cours extérieures, des commandements brefs retentissaient, les compagnies bien alignées présentaient les armes au son des fifres et des tambours. Puis l'on vint me chercher et je descendis. Le vestibule était rempli de monde, des dames en grande toilette et des officiers chamarrés. Et soudain les trompettes d'argent de la garde sonnèrent aux champs. Une voiture venait de s'arrêter devant le perron. Il en descendit un vénérable général et une petite fille enrubannée. On me poussa au-devant d'eux, je fis mon compliment à la petite. Elle cachait son visage derrière un bouquet et je ne voyais que ses yeux remplis de larmes. Je la pris par la main. Le vieux général nous guidait, chevrotant des choses inintelligibles. Le cortège se forma à la suite et se dirigea vers la chapelle du château. La cérémonie se déroula sans que j'y fisse grande attention. Agenouillés sur le même coussin, enveloppés dans le même voile, liés par les mêmes rubans dont les gens d'honneur tenaient le bout, nous nous prêtâmes réciproquement foi et serment. Au moment de la bénédiction nuptiale, la petite souriait en larmes.

« Nous étions unis. La petite princesse Rita était ma femme.

« Maintenant nous étions debout sous un ciel de roses blanches. Les témoins, les invités défilaient devant nous, nous faisaient la révérence. Un peu plus tard, nous étions seuls à table devant des monceaux de friandises. Puis survint le général pour emmener la petite. J'embrassai rapidement Rita et, comme la voiture démarrait, je me sauvai en pleurant dans l'immense salon des noces, éclairé *a giorno* et désert. Roulé en boule sur le trône ancestral, j'ai passé ma première nuit d'insomnie sous le regard de deux yeux parfumés qui émergeaient d'un bouquet de fleurs larmoyantes.

« Cette cérémonie m'avait fait une impression capitale. De solitaire, je devins rêveur. Maintenant je parcourais la maison, traversant les appartements silencieux, rôdant aux étages. J'avais toujours des fleurs blanches à la main. Parfois, je me retournais soudainement, croyant que quelqu'un me regardait. Deux yeux me suivaient partout. J'étais sous leur charme. Mon cœur battait. J'espérais trouver la petite princesse derrière chaque porte. Je traversais les salles, les galeries sur la pointe des pieds. Autour de moi tout palpitait dans le silence. Les parquets étaient pavés de petits cœurs tremblants où j'osais à peine faire un pas. Le petit cœur, les yeux de la princesse Rita se répercutaient partout pour remonter, à l'autre bout des appartements, dans l'infini des glaces. J'avançais sur un regard comme sur un pont en filigrane, ténu, extensible et fragile. Seul le lourd mobilier compatissait à ma mélancolie et, quand il craquait sourdement, cela me remplissait d'effroi. Et quand au fond d'un sombre corridor ou au bas d'un escalier un cuirassier en faction faisait tout à coup demi-tour, avec un bruit d'éperons, cela me transportait au grand jour de la fête. J'entendais les sonneries des trompettes et le roulement des tambours.

Les salves d'artillerie. Les cloches. Les orgues jouaient. La calèche de la princesse Rita traversait mon ciel comme une fusée et allait s'abattre avec un grand bruit de l'autre côté de la prairie. Le vieux général en tombait la tête en bas, faisait des pirouettes de clown, gesticulait des bras et des jambes, me faisant signe. Il me disait de venir, de venir les rejoindre, que la princesse m'attendait, qu'elle était là, dans la prairie. L'air s'emplissait d'un parfum incarnat de trèfle. Je voulais pénétrer dans la prairie. Les sentinelles m'en empêchaient. Une mer de feu tombait perpendiculairement sur ma vie. Tout tournait. Un moteur vertigineux m'enlevait dans les airs. Des soleils tigrés incendiaient les nuages, où je dégringolais à mon tour avec une grande force.

« C'est la nuit. Une mouche métallique m'agace. Je crie. Des sueurs froides m'inondent. C'est tout. Je m'allonge comme un élastique.

« Bientôt, tout ce qui m'avait toujours laissé indifférent m'exaspéra. Intendant, précepteur, maître d'armes, professeur de langues, valets d'écurie, non, personne n'avait les yeux de Rita. J'aurais voulu les tuer, leur crever les yeux quand ils me regardaient ; surtout ceux du majordome, injectés, comme ceux d'un eunuque, et ceux, châtrés, de la domesticité, qu'une pointe de malice fourvoie. J'avais souvent des crises de rage, des accès de violence qui épouvantaient mon entourage. J'ordonnai mes journées à ma guise. J'aurais voulu me détruire. Je me portais souvent des coups de couteau dans le gras des jambes.

« Le jour arriva enfin où je revis la tant désirée Rita. C'était l'anniversaire de notre mariage. Les cloches ne sonnèrent pas, ni les tambours quand Rita descendit de voiture. Elle avait un grand bouquet de fleurs bleues et

je remarquai pour la première fois ses cheveux bouclés. Le général l'accompagnait. Nous passâmes cette journée dans ma chambre, les mains unies et les yeux dans les yeux. Nous ne proférâmes pas une parole. Le soir, au moment du départ et en présence du général, je l'embrassai longuement sur la bouche. Sa bouche avait un goût de fougère.

« C'est le lendemain, après ce second départ de Rita, que je découpai avec des ciseaux les yeux de tous mes ancêtres accrochés dans la galerie des portraits. J'avais pris ces yeux peints en horreur. Je les avais longuement étudiés. Je m'étais penché sur eux. Aucun n'avait cette profondeur humide, cette pigmentation vitreuse que l'émotion dilue, ce grain de la pupille grandissante qu'une étincelle de vie colore, trouble et fait chatoyer ; ces yeux ne se mouvaient pas comme au bout de longs pistils, ils n'avaient pas de doigts pour toucher, ils n'avaient pas de parfum. Je les découpai sans remords.

« C'est ainsi que j'atteignis ma dixième année, voyant Rita une fois l'an, le jour de l'anniversaire de notre mariage. Le sinistre vieillard inconnu qui dirigeait mon éducation s'occupa alors de moi. Je reçus une lettre m'enjoignant de venir le trouver à Vienne. Je devais entrer au corps des pages. Je devais quitter Fejervar la veille de la quatrième visite annuelle de Rita. Je résolus de fuir. Le matin, je descendis aux écuries. Il y avait là les chevaux de l'escadron de service. La diane venait de sonner. La relève s'effectuait. Les hommes étaient tous au corps de garde, en corvée de quartier ou s'occupaient de leur toilette à la pompe. J'ouvris les portes des écuries toutes grandes. Je défis les licous. Puis, après m'être attaché sous le ventre de ma jument noire, je mis le feu au foin des râteliers et à la paille des litières. Cela flamba et pétilla en un clin d'œil. Aveuglés, affolés, les

chevaux partirent ventre à terre. En trois bonds, ma jument s'était mêlée au troupeau. C'est ainsi que je passai à la barbe des sentinelles. Mais je devais jouer de malheur. Un soldat tira dans la direction des fugitifs. Ma jument s'effondra et je roulai dans la poussière, écrasé sous la bête. Quand on me releva, j'étais couvert de sang. On me transporta au palais. J'avais le crâne fendu, les côtes broyées, la jambe cassée. Mais j'étais tout de même content, je n'irais pas à Vienne et Rita devait venir.

« Mais Rita ne vint pas.

« Je l'attendis tout le jour avec impatience. J'avais la fièvre. Je l'appelais. Le soir, j'eus un transport au cerveau. Je délirai durant plus de trois semaines. Puis ma jeune nature reprit le dessus. Je me calmai. J'allais mieux. Au bout de deux mois, j'étais en pleine convalescence. Je pouvais déjà me lever. Mais ma jambe droite pendait, inerte. Je ne sais pas, vu la complication de la fracture, si la réfection du genou avait été jugée impossible ou si les médecins obéirent à des ordres venus de haut lieu qui les empêchèrent d'intervenir à temps. Je suis plutôt de ce dernier avis. Bref, mon genou s'ankylosa. Cette infirmité que vous voyez est due à la vengeance du sinistre vieillard de Vienne. C'est ainsi qu'il m'a puni d'avoir désobéi à ses ordres.

« Cette aventure me fit réfléchir à ma situation dans le monde, à ma position sociale, aux amis, aux ennemis que je pouvais avoir, à mes liens de famille, à ma parenté, et, plus spécialement, à ce que devaient être mes relations avec la cour de Vienne. Je ne m'étais encore jamais posé ces questions. Maintenant, je me rendais compte du mystère qui m'entourait et de ce qu'il y avait d'étrange, d'anormal dans mon éducation claustrée. J'étais pour ainsi dire séquestré ; mais entre les mains et

au pouvoir de qui ? Dès que je pus me servir tant soit peu de mes béquilles j'allai à la bibliothèque étudier mes papiers de famille. C'est là que je passai les trois années suivantes où je ne devais pas revoir Rita, étudiant, déchiffrant des vieux manuscrits, des actes privés, des chartes, aidé, pour le latin, par le chapelain du château, octogénaire généreux et tout dévoué à ma famille. Je connus ainsi l'histoire de ma maison, ce qu'avait été sa grandeur, ce que signifiait sa déchéance actuelle, et je pouvais mesurer, dans toute son étendue, la haine irréductible que nous vouaient ceux de Vienne. Je résolus de brouiller en tout et toujours les vues qu'ils pouvaient avoir sur moi, de contrecarrer leurs desseins, de résister à leurs ordres et d'échapper au pouvoir du vieillard couronné. J'aurais voulu m'enfuir, quitter le royaume et l'empire, vivre loin de la politique de la double monarchie, dehors, anonyme, mêlé à la foule, perdu dans un pays inconnu, à l'étranger.

« Et voici où intervient l'histoire du chien que j'allais vous conter tout à l'heure. Un chien fut mon unique compagnon durant ces longues années d'étude, un vulgaire toutou, un pauvre chien berger. Un jour il était venu dans la bibliothèque et s'était couché à mes pieds. Quand je m'étais levé, il m'avait suivi ; et, plus tard, comme je commençais à retrouver l'usage de ma jambe et à m'habituer à cette affreuse claudication, m'essayant à ne plus me servir que d'une seule canne, il m'accompagnait partout, jappant de plaisir au moindre progrès et m'offrant souvent l'appui vigoureux de ses reins. C'est pourquoi je l'avais pris en amitié.

« Mais voilà que Rita revint. Un jour elle débarqua à l'improviste. Elle était seule. Ces trois années de séparation l'avaient grandie. Ce n'était plus la petite fille de naguère, mais une jeune fille svelte, robuste et bien

faite. Elle ne fit pas semblant de remarquer mon infirmité, mais s'élança en courant dans le dédale des corridors. Je la suivis clopin-clopant. Arrivée dans le boudoir qui servait autrefois à ma mère, elle se laissa choir dans un fauteuil et éclata en sanglots. Je mêlai mes larmes aux siennes. Nous passâmes quelques heures dans les bras l'un de l'autre, nous embrassant dans le cou. Puis Rita défit mon étreinte et partit, comme elle était venue, au grand galop.

« Cette courte apparition de Rita m'avait jeté dans un trouble étrange. Me comparant à elle, je trouvai que quelque chose en moi avait changé. D'abord, ma voix s'était brisée, elle avait maintenant des sonorités basses, humides, et de longs sons flûtés, elle changeait soudainement de registre et de modulation. J'avais beau m'ingénier, je n'arrivais pas à la châtier. J'avais la voix de Rita. Cette découverte me consterna. J'en fis bientôt une deuxième qui devait être tragique. J'avais déserté la bibliothèque. Perché à la plus haute fenêtre, sur un haut tabouret, je passais des journées entières à regarder dans la direction du soleil couchant par où Rita avait fui. C'était exactement dans la direction de la prairie. Ainsi, mes rêves d'enfant nerveux se confirmaient ; ils étaient vrais et avaient leur raison d'être. Je devins excessivement attentif à ma vie intérieure. Je remarquai pour la première fois le silence dans lequel j'avais toujours été plongé. Depuis mon escapade avortée, on m'avait retiré la garde d'honneur pour la remplacer par une compagnie d'infanterie slovaque. Il n'y avait donc plus à heures régulières ni trompettes, ni tambours excitants, ni ce frissoulis inimitable des éperons qui m'avait toujours enchanté ; mais seulement la voix rauque des hommes de troupe qui montait parfois jusqu'à moi, ou le coup sourd d'une crosse dans un corridor, derrière

une porte, ou tel bruit familier pour rayer, pour égratigner, comme avec un diamant, le cristal de mon indolence. A ce choc, tout se mettait alors en branle. Tout devenait voix, articulation, incantation, tumescence. Je remarquais le va-et-vient de la cime des arbres ; les frondaisons du parc s'ouvraient, se fermaient, s'agitaient comme des formes voluptueuses ; le ciel était tendu, cambré comme une croupe. Je devenais d'une sensibilité extrême. Tout m'était musique. Orgie colorée. Sève. Santé. J'étais heureux. Heureux. Je percevais la vie profonde, la racine chatouilleuse des sens. Mon sein se gonflait. Je me croyais fort, tout-puissant. J'étais jaloux de la nature entière. Tout aurait dû céder à mon désir, obéir à mon caprice, se courber sous mon souffle. J'ordonnais aux arbres de s'envoler, aux fleurs de monter en l'air, aux prairies et au sous-sol de tourner, de se retourner sur eux-mêmes. Rivières, remontez votre cours : que tout s'en aille vers l'ouest entretenir le brasier du ciel, devant lequel se dresse Rita comme une colonne de parfum.

« J'avais quinze ans.

« Dans ces minutes d'exaltation, tout ce qui me rappelait à la réalité m'exaspérait. Je m'en pris ainsi à ma pauvre bête de chien qui me courait toujours dans les jambes. Ses yeux, ses yeux d'animal fidèle, toujours fixés sur les miens, me mettaient hors de moi ; je les trouvais bornés, creux, larmoyants, imbéciles. Tristes et par en dessous. Sans joie, sans ivresse. Et ce souffle, ce souffle de l'animal, ce souffle saccadé, court, qui étire les côtes en accordéon, qui trémousse ridiculement le ventre, qui monte et qui descend, agaçant comme un exercice de piano qui ne saute jamais une note, qui ne joue jamais faux, qui ne s'oublie jamais ! La nuit il remplissait ma chambre. De gringalet il devenait

énorme, boursouflé, grotesque. J'en avais honte. J'en étais froissé. Parfois aussi j'en avais peur. Il me semblait que c'était moi qui respirais ainsi, vil et pauvre, humilié et besogneux. Un jour, je n'y tins plus. J'appelai la sale bête et lui crevai les yeux, lentement, longuement, savamment. Puis, pris d'une folie subite, j'empoignai une lourde chaise et la lui cassai sur les reins. C'est ainsi que je me suis défait de mon unique ami. Comprenez-moi bien. J'étais forcé de le faire. Tout me faisait mal. L'ouïe. Les yeux. La colonne vertébrale. La peau. J'étais tendu. J'avais peur de devenir fou. Je l'ai assommé comme un salaud. Et, au fond, je ne sais pas pourquoi. Mais je l'ai fait, nom de Dieu ! et le ferais encore, ne serait-ce que pour jouir encore une fois de la tristesse où cette affaire me jeta. Tristesse, commotion nerveuse, décharge de toute la sensibilité. Et maintenant appelez-moi assassin, démiurge ou sauvage, à votre choix, je m'en fous, car la vie est une chose vraiment idiote.

« D'ailleurs, écoutez-moi bien. J'ai refait le truc, la chose, le crime, l'idiotie géniale, le coup de folie, et, cette fois, d'une façon si éclatante que vous comprendrez peut-être pourquoi, vous.

« Les jours, les semaines, les mois passaient. J'entrais dans ma dix-huitième année, quand Rita vint habiter un des châteaux des environs. Durant un an, je la vis presque chaque semaine. Elle venait tous les vendredis. Nous passions la journée dans la salle d'armes que j'affectionnais tout particulièrement pour sa clarté et son absence de mobilier. Allongés sur un matelas de gymnase, accoudés, face à face, nous nous regardions dans les yeux. Parfois aussi nous montions au premier étage, où Rita faisait de la musique dans le petit salon carré. Parfois encore, mais cela très rarement, Rita revê-

tait des robes démodées, s'affublait d'anciennes toilettes qu'elle dénichait dans les armoires, et dansait sur la pelouse, en plein soleil. Je voyais ses pieds, ses jambes, ses mains, ses bras. Son visage se colorait. Son cou, son corsage se gonflaient. Et quand elle était partie, je restais longtemps sous le charme de l'avoir tenue souple, chaude, palpitante dans mes bras, au moment de l'adieu. Mais je n'aimais rien autant que nos longues séances taciturnes de la salle d'armes. Un parfum émanait d'elle – brou de noix et cresson – dont je m'imprégnais silencieusement. Elle n'existait pour ainsi dire pas, elle était comme dissoute, je l'absorbais par tous mes pores. Je buvais son regard comme un alcool. Et, de temps en temps, je lui passais la main dans les cheveux.

« J'étais le peigne qui aimantait ses longs cheveux. Le corsage qui lui moulait le torse. Le tulle transparent de ses manches. La robe mouvante autour de ses jambes. J'étais le petit bas de soie. Le talon qui la portait. La gorgerette exquise. La candide houppette de riz. J'étais enroué comme le sel de ses aisselles. Je me faisais éponge pour rafraîchir ses parties moites. Je me faisais triangulaire et iodé. Humide et tendre. Puis je me faisais main pour dégrafer sa ceinture. J'étais sa chaise, son miroir, sa baignoire. Je la possédais toute et de partout comme une vague. J'étais son lit.

« Je ne sais comment mon regard lui disait tout cela ; mais bien souvent je l'ai hypnotisée, sans le vouloir, sans le savoir.

« J'aurais désiré la voir nue. Je le lui dis un jour. Elle ne voulut jamais y consentir. Elle espaça ses visites.

« Sans elle, privé de sa présence hebdomadaire dont je ne pouvais plus me passer, je devins nerveux, susceptible, mélancolique. Je ne dormais plus. La nuit, des

visions charnelles me talonnaient. Des femmes m'entouraient, de toutes les couleurs, de toutes les tailles, de tous les âges, de toutes les époques. Elles s'étageaient devant moi, rigides comme des tuyaux d'orgue. Elles se rangeaient en cercle, couchées, renversées, lubriques comme des instruments à cordes. Je les maîtrisais toutes, attisant les unes du regard, les autres du geste. Debout, dressé comme un chef d'orchestre, je battais la mesure à leurs débauches, accélérant, ralentissant leurs transports *ad libitum,* ou les arrêtant brusquement pour les faire recommencer mille et mille fois d'*a capo,* répéter, retravailler leurs gestes, leurs poses, leurs ébats, ou les faisant partir toutes à la fois *tutti* pour les précipiter dans un vertigineux délire. Cette frénésie me tuait. J'étais brûlé, amaigri. Des cernes creusaient mes joues. Je portais sur mon visage, rayé comme une page de musique, traces de mon insomnie. L'acné pointillait ma peau de triolets, basse chiffrée d'une partition inachevée.

« J'étais tout en chair de poule.

« Je devins honteux, timide, angoissé. Je ne voulais plus voir personne. Je ne sortais plus de la salle d'armes où je me tenais cantonné. Je devins très négligé. Je ne me lavais plus. Je ne me déshabillais plus. Je prenais même plaisir aux odeurs équivoques de ma personne. Je m'urinais volontiers le long des jambes.

« C'est alors que je m'épris d'une violente passion pour les objets, les choses inanimées. Je ne parle pas des objets, ustensiles, meubles d'art dont regorgeait le palais et qui, par un éréthisme intellectuel ou sentimental, évoquent, suggèrent, rappellent une civilisation ancienne, une époque passée, une scène de famille ou d'histoire dédorée, et vous charment, vous séduisent par leurs formes contournées, leurs lignes baroques, leur

raffinement désuet, par tout ce qui les situe, les date, nomme et révèle curieusement la signature de la mode qui les imagina ; non, je m'épris exclusivement d'objets inesthétiques, à peine façonnés, et bien souvent de matière brute, de matière première. Je m'entourai des choses les plus hétéroclites. Une boîte de biscuits en fer-blanc, un œuf d'autruche, une machine à coudre, un morceau de quartz, un lingot de plomb, un tuyau de poêle. Je passais mes journées à les manier, à les palper, à les renifler. Je les changeais de place mille fois par jour. Ils devaient m'amuser, me distraire, me faire oublier ces expériences émotives dont j'étais déjà si las.

« Ce me fut une grande leçon.

« Bientôt œuf, tuyau de poêle m'excitèrent sexuellement. Le lingot de plomb avait ce grain doux et tiède au toucher d'une peau de chamois. La machine à coudre était comme le plan, la coupe transversale d'une courtisane, une démonstration mécanique de la puissance d'une danseuse de music-hall. J'aurais voulu fendre comme des lèvres le quartz parfumé et boire l'ultime goutte de miel primordial que la vie des origines a déposé dans ces molécules vitreuses, cette goutte qui va et vient comme un œil, comme le globule du niveau d'eau. La boîte en fer-blanc était un sommaire raisonné de la femme.

« Les figures les plus simples, le cercle, le carré, et leur projection dans l'espace, le cube, la sphère m'émouvaient, parlaient à mes sens comme les symboles grossiers, linghams rouges et bleus, d'obscures, de barbares, de rituelles orgies.

« Tout me devenait rythme, vie inexplorée. Je devenais fou furieux comme un nègre. Je ne savais plus ce que je faisais. Je criais, je chantais, je hurlais. Je me roulais par terre. J'exécutais des danses de zoulou. Je

me prosternais devant un bloc de granit que j'avais fait déposer dans la pièce, saisi d'une épouvante religieuse. Ce bloc était vivant comme une foire aux chimères, plein de richesses comme une corne d'abondance. Il était bruissant comme une ruche et creux comme un coquillage ardent. J'y plongeais les mains comme dans un sexe inépuisable. Je me battais avec les murs pour pourfendre, transpercer les visions qui montaient de toutes parts. Je faussai ainsi épées, fleurets, rapières, et démolis les meubles à coups de massue. Et quand Rita me faisait demander – elle venait encore de temps à autre, à cheval, ne mettant même pas pied à terre –, j'avais envie de lui fendre la robe.

« Une fois pourtant, c'était au déclin de l'été, Rita mit pied à terre, vêtue de sa longue amazone. Elle se laissa facilement entraîner dans la salle d'armes et s'allongea comme jadis, en face de moi, par terre. Elle fut particulièrement bonne ce jour-là, douce, grave et se prêtait à mes moindres caprices.

« — Tourne un peu la tête, lui disais-je. Là. Merci. Ne bouge plus, je t'en prie. Tu es aussi belle qu'un tuyau de poêle, lisse, arrondie sur toi-même, coudée. Ton corps est comme un œuf au bord de la mer. Tu es concentrée comme un sel gemme et transparente comme du cristal de roche. Tu es un prodigieux épanouissement, un tourbillon immobile. L'abîme de la lumière. Tu es comme une sonde qui descend à des profondeurs incalculables. Tu es comme un brin d'herbe grossi mille fois. »

« J'étais terrifié. J'avais peur. J'aurais voulu la sabrer. Et voici qu'elle se lève. Elle met nonchalamment ses gants ? Elle m'annonce son départ ? Elle me dit qu'elle est venue pour la dernière fois ? Elle me raconte qu'elle est appelée à Vienne, qu'elle passera l'hiver à la

cour, qu'elle est déjà invitée à des bals, à des fêtes, que la saison s'annonce comme très brillante... Je ne l'écoute pas. Je n'entends plus rien. Je me précipite sur elle. Je la renverse. Je l'étrangle. Elle se débat, me zèbre la face à coups de cravache. Mais je suis déjà sur elle. Elle ne peut même pas crier. Je lui ai enfoncé mon poing gauche dans la bouche. De l'autre main je lui porte un terrible coup de couteau. Je lui ouvre le ventre. Un flot de sang m'inonde. Je déchire des intestins.

« Et voici la suite. On m'enferme. J'entre en prison. J'ai dix-huit ans. C'était en 1884. Je suis enfermé dans la forteresse de Presbourg. Dix ans plus tard, on me transfère secrètement à Waldensee, chez les fous. On renonce donc à tout jamais à s'occuper de moi ? Je suis fou. Depuis six ans. »

e) SON ÉVASION

L'ÉVASION est décidée.

Je donnai ma démission, résolu d'accompagner Moravagine partout. J'avais enfin rencontré le type que j'avais toujours été curieux de connaître. Qu'était à mes yeux un assassinat de plus ou de moins dans le monde et la découverte d'un nouveau petit cadavre de jeune fille impubère ?

Enfin j'allais vivre dans l'intimité d'un grand fauve humain, surveiller, partager, accompagner sa vie. Y tremper. Y prendre part. Dévoyé, déséquilibré, certes, mais dans quel sens ? Moravagine. Amoral. Hors la loi. Nerveux, impulsif, à vif ou trop d'activité cérébrale ? J'allais pouvoir étudier sur le cru les phénomènes alternés de l'inconscient et voir par quel minutieux méca-

nisme l'activité de l'instinct passe pour se transformer, s'amplifier, dévier au point de se dénaturer.

Tout bouge, tout vit, tout s'agite, tout se chevauche, tout se rejoint. Les abstractions elles-mêmes sont échevelées et en sueur. Rien n'est immobile. On ne peut pas s'isoler. Tout est activité, activité concentrée, forme. Toutes les formes de l'univers sont exactement calibrées et passent toutes par la même matrice. Il est évident que l'os devait s'évider, le nerf optique se ramifier en delta et se tendre comme un arbre, l'homme marcher dans la perpendiculaire. Tel goût de saumure qui nous remonte des entrailles vient de nos plus lointains ancêtres poissons, du fond des mers, et tel frisson épileptique de l'épiderme est aussi ancien que le soleil.

Le 30 septembre 1901, j'attendais Moravagine à deux cents mètres de l'enceinte du parc, dans un chemin de traverse, sous bois. Quelques jours auparavant j'étais allé louer une automobile de grand tourisme à Colmar. J'avais remis à Moravagine tout ce dont il avait besoin pour s'évader. Il devait sauter le mur à midi sonnant. Il était légèrement en retard. Je commençais déjà à m'impatienter, quand j'entends un grand cri et je vois mon animal accourir un couteau sanglant à la main. Je le fais vivement monter en voiture et nous démarrons. Il se penche à mon oreille :

— Je l'ai eue !

— Quoi, quoi ?

— La petite fille qui ramassait du bois mort au pied du mur.

Ceci fut le commencement d'une randonnée qui devait durer plus de dix ans à travers tous les pays du globe. Moravagine laissait partout un ou plusieurs cadavres féminins derrière lui. Souvent par pure facétie.

f) NOS DÉGUISEMENTS

Il n'était pas trois heures quand nous arrivâmes à Bâle. Je pris par le Spalenrain et traversai le Rhin par le pont Saint-Jean. Il y avait deux Anglais dans l'auto. Ainsi nous n'attirions pas l'attention. Nous nous engageâmes dans le bois des Langen-Erlen et, empruntant le chemin champêtre qui longe le Birsig, nous passâmes la frontière allemande sans être inquiétés. Nous nous arrêtâmes à Weil, premier village badois et où viennent excursionner le dimanche les bons bourgeois de Bâle. Je pris Moravagine dans mes bras et le déposai dans la tonnelle d'une auberge. Un plaid cachait ses jambes. Il s'était collé des favoris blancs. C'était maintenant un vieux rentier installé dans un fauteuil de jonc. Tout en prenant le thé, nous causions en suisse allemand à très haute voix. Nous partons à la nuit. Nous abandonnons l'auto dans un fourré. Le D-Zug de deux heures quinze ralentit à Leopoldshoeh à cause de la courbe. Nous sautons sur le train en marche. Nous en descendons à Fribourg-en-Brisgau. Là, deux bruyants Italiens montent dans le train des émigrants, dans un wagon de quatrième classe. Le lendemain matin, l'express de Cologne nous ramène à Wiesbaden, où nous descendons dans une pension de famille, retirée et tranquille. Moravagine est un diplomate péruvien impotent qui prend les eaux. Je suis son secrétaire. Nous y restons deux mois sans bouger pour dérouter les recherches. Les journaux ne soufflent mot, l'affaire semble étouffée. Un beau jour, nous allons à Francfort, chez M...n,

le banquier secret de la famille G...y. Moravagine touche un trésor[1]. Puis nous filons sur Berlin.

g) ARRIVÉE A BERLIN

Il faisait une chaleur intolérable dans le train. Nous étions tous les deux en bras de chemise. Moravagine était dans un état de violente surexcitation. C'était son premier jour de liberté. L'aspect de cette Allemagne industrielle le ravissait. Nous traversions la Saxe à toute vitesse. Le train bondissait sur les aiguillages, faisait sonner les plaques tournantes, s'engouffrait sous les ponts en béton, dans les tranchées, franchissait les viaducs métalliques, traversait diagonalement les immenses gares désertes, déchirait l'éventail des voies ferrées, montait, descendait, faisait sursauter les bourgades et les villages. Partout des usines, des mines, des forges, des échafaudages, des pylônes d'acier, des toits de verre, des treuils, des grues à vapeur, d'énormes réservoirs, des panaches de fumée, de la poussière de charbon, des câbles tendus d'un bout à l'autre de l'horizon. La terre grésillait, asséchée, pelée par les milliers de foyers allumés dans tous les fours et cette splendide journée de fin d'automne ne s'en faisait que plus torride. Moravagine criait de bonheur. Il se penchait hors la portière, tirait la langue aux chefs de gare en casquette rouge et talons joints sur le seuil de leur bureau, faisait des pieds de nez aux aiguilleurs. Il voulait se déshabiller et se plonger tout nu dans le vivifiant cou-

1. Pour le trésor de Moravagine : Cf. *Axel* de Villiers de l'Isle-Adam.

rant d'air soulevé par le rapide. J'eus toutes les peines du monde à l'en empêcher. Heureusement que nous étions seuls dans notre compartiment. Je luttai un instant avec lui et j'arrivai à le coucher sur la banquette. Il s'endormit. Nous venions de quitter Magdebourg dont les grosses tours se dressaient, menaçantes, au bout d'une lande déserte, crépusculaire.

Nous arrivâmes à Berlin dans la nuit, à onze heures sept, Friedrichstrasse.

A l'hôtel, nous trouvâmes nos bagages recouverts de papillons multicolores. C'étaient des petits carrés de papier que le portefaix et le cocher avaient collés en cours de route. Ils portaient tous des adresses de femmes. Moravagine les collectionna soigneusement.

h) FORMATION DE SON ESPRIT

MORAVAGINE s'était fait inscrire à l'université de Berlin. On lui avait délivré une carte d'auditeur au nom de Hans Fleicher. Il suivait assidûment les cours que le docteur Hugo Rieman professait sur la musique. Retirés dans la banlieue industrielle de Mohabit, où nous avions loué une petite maison moderne, nous passâmes trois austères années d'études et de longues lectures. Cela me rappelait ma vie d'étudiant solitaire à Paris. Nous sortions souvent la nuit nous promener dans les champs. De pauvres touffes d'herbe jaillissaient d'un sable jaunissant et quelques maigres bouquets d'arbres. La lune, tournée comme un obus, semblait sortir d'une soudaine cheminée d'usine comme de la bouche d'un canon. Des lièvres nous filaient entre les jambes. Moravagine devenait loquace, impressionné par le silence nocturne, la forme

fantomale des choses et les couples, militaires et filles en cheveux, que nous levions le long des palissades branlantes. Il me parlait de sa vie en prison.

— A Presbourg, ma cellule était très étroite. Elle mesurait six mètres de long sur deux de large. Cela ne me gênait point, habitué que j'étais à mener une vie enclose, sédentaire et quasi de complète immobilité. Cela ne me rendait pas malheureux. Mais ce qui me fit immensément souffrir dès le début et à quoi je ne pus jamais m'habituer par la suite, ce furent l'obscurité régnante et le manque d'air. Comment vivre à l'ombre et loin de la lumière qui ouvre et distend les pores et qui vous creuse comme une caresse !

« Une pauvre petite prise de lumière s'ouvrait au ras du plafond, semblait coincée entre les pierres et ne laissait filtrer qu'un pâle reflet, un tremblotant rayon, fade, anémié, bleui, de la grande lumière du dehors. C'était comme un glaçon avec une goutte d'eau trouble au bout. Et c'est dans cette goutte d'eau que j'ai vécu dix ans, comme un être au sang froid, comme un protée aveugle !

« Les nuits seules m'apportaient quelque soulagement. La veilleuse du plafond brûlait jusqu'au petit jour. A force de la fixer, elle devenait énorme, éclatante, éblouissante. Cette flamme vacillante m'aveuglait. Je finissais par m'endormir.

« Je vous parle des choses qui m'apportèrent quelque soulagement au début. Il y avait aussi l'eau des water-closets qui bouillonnait à intervalles réguliers dans les tuyaux. Ce bruit me semblait énorme. Il remplissait toute ma cellule. Il résonnait dans ma tête avec fracas, comme une chute d'eau. Je voyais des montagnes. Je respirais l'air des sapins. Je voyais une branche prise entre deux pierres qu'un remous faisait aller et venir, aller et venir, aller et venir. Mais, à la longue, je

m'habituai à ce dégorgement inattendu des tuyaux. Je restais des heures sans l'entendre. Puis, soudain, je me demandais s'il avait déjà eu lieu ou s'il allait bientôt se produire. Je faisais des efforts insensés pour me rappeler combien de fois cela était déjà arrivé dans la journée. Je comptais sur mes doigts. Je me tirais les doigts à en faire craquer les phalanges. Cela devenait une manie. Et le bruit retentissait comme je m'y attendais le moins, emportant tout mon échafaudage de comptes et de calculs. Je courais à la cuvette pour contrôler le fait. Au fond, le trou nauséabond était immobile comme un miroir. En me penchant dessus, je l'obscurcissais tout. Je m'étais trompé. La vidange s'était faite dans ma tête. Elle n'avait pas eu lieu réellement. Je perdais la notion du temps. Tout était à recommencer. Un désespoir sans borne m'envahissait.

« Je me pris à ne plus rien vouloir entendre. Je me fis volontairement sourd. Sourd, bouché, sourd. Je passais mes journées sur mon grabat, les jambes ployées en chien de fusil, les bras croisés sur les épaules, les yeux clos, les oreilles pleines de cire, recroquevillé sur tout mon être, petit, petit, immobile comme dans le ventre de ma mère. Alors une forte odeur d'évier me pinçait les narines, me lardai de pointes d'alcali. J'avais le nez verni. Je me dressais hagard sur ma couche. J'aurais voulu mourir. Je me caressais jusqu'au sang, pensant me faire mourir d'épuisement. Puis cela devint une habitude, une manie, un exercice, un jeu, une sorte d'hygiène, un soulagement. Je le faisais plusieurs fois par jour, machinalement, sans plus y penser, indifférent, froid. Et cela me donna de la résistance. J'étais maintenant plus solide, plus robuste. J'avais bon appétit. Je commençais à prendre de l'embonpoint.

« C'est ainsi que se passèrent les dix-huit premiers

mois de prison. Je n'ai jamais pensé à Rita, ni à sa mort. Je n'ai jamais eu un remords. Cela me laissait parfaitement tranquille.

« Dans cet état de courage physique, d'équilibre, je me mis à prendre du mouvement. J'arpentais ma cellule de long en large. Je voulais en prendre connaissance. Je posais mes pieds sur chaque dalle, sur chaque fente, minutieusement. J'allais d'un mur à l'autre. Je faisais deux pas en avant, un en arrière. Je m'appliquais à ne pas poser les pieds sur les interstices du pavage. Je sautais alternativement une dalle, puis deux. Grès pif, grès paf, grès pouf, bon, trop dur, trop mou. Je marchais en ligne droite, en diagonale, en zigzag, en rond. J'allais les pieds croisés, les pieds tors. Je faisais des grimaces avec mes jambes. J'essayais le grand écart. Je m'évertuais à ne plus boiter. Je connaissais la moindre aspérité du sol, la moindre déclivité, la moindre usure. Je les reconnaissais les yeux fermés, car il n'y a pas un centimètre carré du plancher que je n'aie piétiné mille et mille fois, chaussé, en bas, pieds nus, ou même reconnu avec les mains.

« Ce manège finit par m'assommer. Mon pas inégal résonnait sous la voûte comme un grelot funèbre. De guerre lasse, je passais derechef tout mon temps sur la paillasse, les yeux fixés aux murs. Les moellons en étaient mal équarris, sans aucun plâtrage, avec des bavures de ciment dans les joints. Bout-à-boutés, ils se cavalaient par couples, angulaires, irréguliers, innombrables. Ils étaient d'un grain très serré, très doux au toucher. J'y collais souvent ma langue. Ils avaient un petit goût acidulé. Ils sentaient bon la pierre, pierre à feu et ardoise, silex et argile, l'eau et le feu. A force de les regarder, je reconnaissais leurs bonnes grosses faces sans malice.

« Mais, petit à petit, mon acuité se précisa. Je discernais des fronts bombés, des joues creuses, des crânes sinistres, des mâchoires menaçantes. J'étudiais chaque pierre avec anxiété sinon avec terreur. Un reflet de lumière, une ombre les détachait d'une façon bizarre. Les traînées de ciment dessinaient des formes étranges. Mon attention s'attachait à ces corps peu précisés, tâchait de les mettre en relief et de délimiter leurs contours, et, par une sorte de perversité, mon esprit s'acharnait à me faire peur.

« C'en était fini de mon repos.

« Chaque pierre se mit à tourner, à se trémousser, à se dévisser. Des têtes grimaçantes se tendaient vers moi, des gueules ouvertes, des cornes rigides. Des coulées de larves jaillissaient de chaque fente, de chaque trou, des insectes monstrueux, armés de scies, de mandibules, de pinces géantes. Le mur montait, descendait, vibrait, susurrait. Et de grandes ombres se balançaient par-devant. Des fresques, des bas-reliefs défilaient devant mes yeux, des scènes de misère et de deuil, de torture et de crucifixion. Et des ombres se balançaient par-devant comme des corps de pendus. Je chavirais dans mon lit. Je fermais les yeux. Alors, après un renâclement d'eau, j'entendais un bruit d'éperons. Un cuirassier blanc entre dans ma cellule. Il me projette en l'air comme un ballon, me rattrape, me balance, jongle avec moi. Et Rita nous regarde. Je suis ravi. Je geins. Je pleure. Je m'entends. J'entends la voix de ma souffrance. Je reconnais ma voix. Je me plains. Je me lamente.

« Pourquoi, ah, pourquoi ?

« Le plafond se creuse comme un entonnoir, vertigineux maelström qui absorbe goulûment la nature en déroute. L'univers retentit comme un gong ! Puis tout

est étouffé par la voix formidable du silence. Tout disparaît. Je reprends conscience. Petit à petit, la cellule s'agrandit. Les murs sont repoussés. L'enceinte recule. Il n'y a plus qu'un peu de chair humaine, dérisoire, qui respire doucement. Je suis comme dans une tête où tout parle silencieusement. Mes cocondamnés me retracent leur vie, leur détresse et leurs fautes. Je les entends dans leurs cellules. Ils prient. Ils tremblent. Ils marchent. Ils vont et viennent à pas feutrés au fond d'eux-mêmes. Je suis le pavillon acoustique de l'univers condensé dans ma ruelle. Le bien et le mal font trembler ma prison, et la souffrance anonyme, ce mouvement perpétuel en dehors de toute convention. Je suis abasourdi par cette langue énorme qui corne à mon oreille, qui m'hébête et qui m'absout.

« Systole, diastole.

« Tout palpite. Ma prison s'évanouit. Les murs s'abattent, battent des ailes. La vie m'enlève dans les airs comme un gigantesque vautour. A cette hauteur, la terre s'arrondit comme une poitrine. On voit à travers son écorce transparente les veines du sous-sol charrier des pulsations rouges. De l'autre côté, les fleuves remontent, bleus, comme du sang artériel et où éclosent des milliards et des milliards d'êtres. Par au-dessus, comme des poumons noirâtres, les mers se gonflent et se dégonflent alternativement. Les deux yeux des glaciers sont tout proches et roulent lentement leur prunelle. Voici la double sphère d'un front, l'arête brusque d'un nez, des méplats rocailleux, des parois perpendiculaires. Je survole le mont d'ore plus chenu que la tête de Charlemagne et j'atterris sur le bord de l'oreille qui s'ouvre comme un cratère lunaire.

« C'est mon aire.

« Mon territoire de chasse.

« L'entrée en est presque obstruée par une protubérance fameuse qui est un tumulus, le tombeau de l'ancêtre, et où je m'embusque. Derrière, il y a un trou où tout bruit extérieur tombe comme un pachyderme dans un piège. Seule la musique s'insinue dans l'étroit corridor pour se faire prendre le long des parois du cornet. C'est là, dans l'obscurité complète de la caverne, que j'ai capté les plus belles formes du silence.

« Je les ai tenues, elles m'ont passé entre les doigts, je les ai reconnues au toucher.

« D'abord, les cinq voyelles, farouches, peureuses, délurées comme des vigognes ; puis, en descendant la spirale du couloir de plus en plus étroit et plus bas de plafond, les consonnes édentées, roulées en boule dans une carapace d'écailles et qui dorment, hivernent durant de longs mois ; plus loin encore, les consonnes chuintantes et lisses comme des anguilles et qui me mordillaient le bout des doigts ; puis, celles, veules, molles, aveugles, souvent baveuses comme des vers blancs, que je pinçais avec les ongles en grattant les fibrilles d'une tourbe préhistorique ; et puis, les consonnes creuses, froides, cassantes, cortiquées, que je ramassais sur le sable et que je collectionnais comme des coquillages ; et, tout au fond, à plat ventre, en me penchant sur une fissure, parmi les racines, je ne sais quel air empoisonné venait me fouetter, me picoter la face, des petits animalcules me couraient sur la peau dans les endroits les plus chatouilleux, ils étaient spiriformes et velus comme la trompe des papillons et avaient des détentes brusques, éraillées, graillantes.

« Il est midi. Le soleil verse de l'huile bouillante dans l'oreille du démiurge endormi. Le monde s'ouvre comme un œuf. Il en jaillit une langue ondoyante et congestionnée.

« Non. C'est minuit. La veilleuse m'exténue comme une lampe à arc. Mes oreilles tintent. Ma langue pèle. Je fais des efforts pour parler. Je crache une dent, la dent du dragon.

« Je ne suis pas de votre race. Je suis du clan mongol qui apporta une vérité monstrueuse : l'authenticité de la vie, la connaissance du rythme, et qui ravagera toujours vos maisons statiques du temps et de l'espace, localisées en une série de petites cases. Mon étalon est plus sauvage que vos engrenages poussifs, son sabot de corne plus dangereux que vos roues de fer. Entourez-moi des cent mille baïonnettes de la lumière occidentale, car malheur à vous si je sors du noir de ma caverne et si je me mets à chasser vos bruits. Que sur mes berges vos pontonniers ne réveillent jamais mon tympan endolori, car je ferais siffler sur vous le vent incurvé comme un cimeterre. Je suis impassible comme un tyran. Mes yeux sont deux tambours. Tremblez si je sors de vos murs comme de la tente d'Attila, masqué, effroyablement agrandi, revêtu de la seule cagoule, comme mes compagnons du bagne à l'heure de la promenade, et si avec mes mains d'étrangleur, mes mains rougies par le froid, je force le ventre aigrelet de votre civilisation !

« Dans le préau de la prison, le ciel nocturne arbore mes tatouages. Un incendie ravage la steppe uniforme de la nuit, uniforme comme le fond du lac Baïkal, uniforme comme le dos d'une tortue.

« Je m'y mire.

« Uranisme et musique.

« Je suis indifférent.

« Rien ne pouvait plus me tirer de ma quiétude et de mon calme. Les années s'écoulèrent. J'en étais arrivé à ne plus penser à rien. J'étais immobile. On m'apportait

à manger, à boire. On me sortait. On me faisait rentrer. J'étais absent. J'étais immobile avec une activité au bout des doigts, dans le genou, au bas de la colonne vertébrale ou dans la tête. Je jouissais, mais je ne pensais pas. Mes doigts étaient au loin des saxifrages dans une carrière. Mon genou réfléchissait de la lumière, réfractait des rayons, faisait sauter des copeaux de soleil comme une gemme. Ma colonne vertébrale était travaillée comme un arbre au printemps, avec un bourgeon, une pinule, un chou palmiste au bout. Ma tête comme une étoile de mer n'avait qu'un seul orifice qui lui servait de bouche et d'anus. Comme ces zoophytes qu'on touche, je rentrais la vie dans mes profondeurs. Je me digérais moi-même, dans mon propre estomac. Physiquement, cela m'a tout desséché.

« Un clou était planté dans le mur de ma cellule, haut dans le mur. A force de le regarder, je finis par le voir. Je l'avais contemplé durant dix ans sans le remarquer. Un clou, qu'est-ce qu'un clou ? Tordu, rouillé, c'est moi fiché entre les pierres. Je n'ai pas de racines. Aussi, quand on vint me chercher pour me transférer à Waldensee, on put m'extraire sans effort, sans souffrance. Je ne laissais rien derrière moi qu'un peu de poussière blanchâtre, dix années minuscules, un peu de poussière d'araignée, un signe imperceptible sur le mur d'en face, hors la portée des yeux de mon successeur. »

i) JACK L'ÉVENTREUR

MORAVAGINE était désespéré. Après trois ans, il remarquait que ses études ne le menaient à rien. Il avait voulu étudier la musique, croyant se rapprocher du

rythme originel et trouver la clé de son être comme une justification de vivre.

Telle qu'on la pratique (et surtout telle qu'on l'enseigne), la musique est en somme une expérience de laboratoire, la théorie figurée de ce que la technique et la mécanique modernes réalisent sur une plus vaste échelle. Les machines les plus compliquées et les symphonies de Beethoven se meuvent d'après les mêmes lois, progressent arithmétiquement, elles sont régies par un besoin de symétrie qui décompose leurs mouvements en une série de mesures minuscules, infirmes, et qui se font pendant. La basse chiffrée correspond à tel engrenage qui, infiniment répété, déclenche avec le minimum d'effort (d'usure) le maximum d'esthétique (de force utilisable). Le résultat en est la construction d'un monde paradoxal, artificiel, conventionnel, que la raison peut démonter et remonter à loisir (parallélisme dynamique : un savant physicien viennois ne s'est-il pas donné la peine de tracer toutes les figures géométriques que projette la V^e^ Symphonie et, tout récemment, un savantasse anglais n'a-t-il pas traduit en vibrations colorées, les vibrations sonores de cette même symphonie ? Ce parallélisme s'applique à tous les « arts », donc à toutes les esthétiques. La trigonométrie nous apprend que l'on peut réduire la Vénus de Milo, par exemple, en une série de formules mathématiques et que si le marbre du Louvre venait à être détruit on pourrait, avec un peu de patience, le reconstituer à l'aide de ces mêmes formules et le reproduire, indifféremment, un nombre incalculable de fois, tel qu'il est, formes, lignes, volume, grain de la pierre, usure, poids, émotion esthétique compris !) Le rythme originel n'interviendrait que si une machine, sans aucun nouvel apport d'énergie, se mettait en branle aussitôt que construite et produisait

éternellement de la force utilisable (cf. le mouvement perpétuel). C'est ainsi que l'étude serrée d'une partition musicale ne nous fera jamais découvrir cette palpitation initiale qui est le noyau autogénérateur de l'œuvre et qui dépend, en sa climatérique, de l'état général de l'auteur, de son hérédité, de sa physiologie, de la structure de son cerveau, de la rapidité plus ou moins grande de ses réflexes, de son érotisme, etc. Il n'y a pas de science de l'homme, l'homme étant essentiellement porteur d'un rythme. Le rythme ne peut être figuré. Seuls quelques très rares individus, les « grands détraqués », peuvent en avoir une révélation véhémente que leur désorientation sexuelle préfigure. Aussi était-ce bien en vain que Moravagine s'ingéniait à trouver une cause extérieure à son malaise de vivre et cherchait-il une démonstration objective qui l'autorisât d'être ce qu'il était. La musique, comme toute science, est tronquée. Le professeur Hugo Rieman s'était fait le philologue de chaque note. A l'aide de l'étude comparée des instruments de musique, il reconstituait l'étymologie de chaque son, remontant chaque fois jusqu'à leur source vibratoire. Sonorité, accentuation et timbre étaient toujours modalités, accents physiques du mouvement et ne révélaient jamais rien de la structure interne, de l'articulation innée, de l'esprit et du souffle qui amplifient, jusqu'à la valeur d'une signification, une sonorité creuse. Au commencement était le rythme et le rythme s'est fait chair. Seuls, les symboles les plus grands, les plus obscurs, et, partant, les plus antiques, les plus authentiques de la religion auraient pu répondre à Moravagine et non pas les découvertes commentées d'un grammairien de la musique. Mais Moravagine n'était nullement doué religieusement. Atavisme ou orgueil, je ne l'ai jamais entendu parler de Dieu. Une seule fois il

prononça ce nom qu'il semblait ignorer. C'était sur un trottoir, devant une pissotière. Moravagine mit le pied dans une immondice. Il pâlit et me pinçant le bras :

— Merde, dit-il, je viens de marcher sur le visage de Dieu !

Et il tapait du pied pour ne pas en emporter une parcelle.

Moravagine était désespéré. Il ne pouvait plus lire aucun livre. La science est de l'histoire superstitieusement arrangée au goût du jour. La terminologie savante est sans esprit, sans sel. Ces lourds volumes sont sans âme, pleins de détresse…

Moravagine m'échappe. Je reste des jours entiers sans le voir. Une sombre rumeur se répand alors dans les quartiers populeux du centre de la ville. Un maniaque s'embusque dans les passages obscurs, dans les maisons à double issue. Il se précipite sur les femmes, les éventre et s'enfuit. Il s'acharne de préférence sur les jeunes filles et s'attaque même aux enfants. Il fait des victimes tous les soirs et va jusque dans les faubourgs extérieurs. Berlin est en émoi. La population est terrorisée. Les bruits se précisent. Les journaux consacrent des colonnes entières à l'énumération des victimes de celui qu'ils appellent « Jack l'Eventreur ». Ils donnent son signalement. Son arrestation est mise à prime. Je reconnais la silhouette qui surgit de ces récits. C'est Moravagine. Un soir, je l'interroge. Il m'avoue tout. Il est temps d'aller ailleurs et de dépenser autrement cette frénésie. Je l'embarque dans un train. Trois jours plus tard nous étions à Moscou.

j) ARRIVÉE EN RUSSIE

Fin septembre 1904.

MOSCOU est belle comme une sainte napolitaine. Un ciel céruléen reflète, mire, biseaute les mille et mille tours, clochers, campaniles qui se dressent, s'étirent, se cabrent ou, retombant lourdement, s'évasent, se bulbent comme des stalactites polychromes dans un bouillonnement, un vermicellement de lumière. Pavées en rondes bosses, les rues sont pleines du tintamarre des cent mille fiacres qui déferlent jour et nuit ; étroites, rectilignes ou cerclées, elles s'insinuent entre les façades rouges, bleues, safranées, ocrées des maisons pour s'élargir soudainement devant un dôme d'or que des bandes de corneilles criardes fouettent comme une toupie. Tout ronfle, tout crie, l'hirsute porteur d'eau, le grand Tartare marchand de vieux habits. Les boutiques, les chapelles dégorgent sur les trottoirs. Des petites vieilles vendent des pommes de Crimée lisses comme des noix de galle. Un gendarme barbu s'appuie sur un grand sabre. On marche partout sur des bogues de châtaignes et les cupules croustillantes des petits fruits noirs du frêne. Une poussière de crottin grésille dans l'air comme des paillettes rousses dans l'eau-de-vie. Sur les places et dans un grand grincement des roues, les trams tournent autour des pyramides d'« arbouses » reluisantes qui ne sont fruits des arbousiers, mais pastèques ou melons d'eau. Un âcre relent de poisson pourri se détache aigu sur un fond mielleux de cuir fauve.

Deux jours après, il neige. Tout s'efface, tout s'éteint. Tout est assourdi. Les traîneaux passent sans bruit. Il neige. Il neige de la plume et les toits sont de fumée. Les maisons se calfeutrent. Les tours, les églises s'éclipsent. Les cloches sonnent sous terre, semblent de bois. La foule s'agite toute neuve, menue, pressée, rapide. Chaque passant est un joujou à ressort. Le froid est comme un enduit résineux. Il lubrifie. Il vous emplit la bouche de térébenthine. Les poumons sont gras et l'on ressent une faim énorme. Dans chaque intérieur, les tables ploient sous le poids des victuailles ; pâtés aux choux, parfumés et dorés ; bouillons au citron, à la crème aigre ; hors-d'œuvre de toutes les formes, de tous les goûts ; poissons fumés ; viandes rôties ; gelinottes à la confiture aigre-douce ; gibiers ; fruits ; bouteilles d'alcool ; pain noir, pain de soldat et la kalatche, cette pure fleur de froment.

La guerre russo-japonaise tirait à sa fin ; les premiers craquements de la révolution se faisaient entendre.

Assis chez Philippof, nous vîmes, Moravagine et moi, les premières taches de sang percer la neige. Cela faisait comme des paquets de pissenlits tout autour du palais du gouverneur, une grande zone vineuse au centre de la ville et où la neige fondait. Nous assistâmes aussi aux premières bagarres, bien loin, dans un quartier ouvrier dont j'ai oublié le nom, derrière le chemin de fer de Smolensk, et des étudiants blessés furent ramenés par les cosaques et la police.

Bientôt, la révolution éclatait.

Nous y prîmes une part très active. Nous entrâmes en relation avec les comités de Genève, de Zurich, de Londres et de Paris. Moravagine mit des capitaux énormes à la disposition de la caisse centrale du parti S. R. Nous soutenions également les anarchistes russes et interna-

tionaux. Des imprimeries clandestines furent installées en Pologne, en Lituanie, en Bessarabie. Des ballots de journaux, de brochures, des tracts partaient dans toutes les directions et étaient distribués en masse dans les usines, dans les ports, dans les casernes par les petits Juifs du Bund, qui étaient à notre solde. On y attaquait le vote universel, la liberté, la fraternité pour prôner la révolution sociale et la guerre des classes à outrance. On y démontrait scientifiquement la légalité de l'expropriation individuelle sous toutes ses formes, vol, assassinat, extorsion et la nécessité de la terreur sociale et économique par le sabotage des usines, le pillage des biens publics, la destruction des voies ferrées et de l'outillage des ports. Il y avait aussi quelques formules pour la fabrication des bombes et des instructions détaillées sur le maniement des machines infernales. Des dépôts d'armes furent installés en Finlande. Une propagande effrénée fut faite parmi les troupes à Moukden, à Kharbine et tout le long du Transsibérien. Des mutineries éclatèrent un peu partout, des attentats furent commis dans toutes les villes de l'immense pays, l'imagination des foules était frappée, des grèves s'organisèrent dans tous les centres industriels, des pogromes ravagèrent les cités du sud-ouest. La réaction s'annonçait partout terrible et impitoyable.

Et la danse commença.

Nous fûmes des plus chaudes affaires.

Je ne vais pas retracer ici l'histoire de ce mouvement révolutionnaire qui dura de 1904 (attentat contre Plehve) à 1908 (dissolution de la 3^{e} Douma), ni énumérer le nombre incalculable d'assassinats politiques commis, de séditions, de révoltes, de troubles et de désordres, ni mentionner les annales sanglantes de la réaction, fusillements par mitrailleuse, pendaisons en

masse, déportations, arrestations, séquestrations, ni citer tous les cas de terreur, de folie collective à la cour, dans le peuple, dans la bourgeoisie, ni raconter pourquoi les adeptes les plus ardents de la pure Maria Spiridonowa ou de l'héroïque lieutenant Schmitt perdirent de vue leurs idéals révolutionnaires et de rénovation sociale pour commettre par bandes des délits de droit commun, ni comment une vivante jeunesse intellectuelle vint renforcer, encadrer la lourde armée du crime. Ces événements sont encore dans toutes les mémoires et font désormais partie de l'Histoire. Si je parle de quelques épisodes tragiques et les dessine à la manière de grossières images, c'est pour bien souligner l'évolution de Moravagine et mieux dire combien il subit l'ambiance russe.

Cette époque qui vit chanceler la Sainte Russie et s'affaisser le trône des tsars, marqua d'une empreinte indélébile les cent vingt millions d'habitants de cet immense empire. Les cas de folie et de suicide étaient quotidiens. Tout était détraqué, les institutions, les traditions de famille, le sentiment de l'honneur. Un ferment de désagrégation, que l'on prenait pour du mysticisme, travaillait toutes les couches de la société. Des lycéens et des lycéennes de moins de quinze ans s'adonnaient au saninisme ; les prostituées se syndiquaient et en tête de leurs revendications figurait le droit au respect humain ; des soldats illettrés se mettaient à philosopher et leurs officiers discutaient les ordres de service. Dans les campagnes, le relâchement des mœurs s'accentuait et le vieux tronc de la religion avait des pousses inattendues, virulentes. Des popes, des moines hystériques sortaient soudainement du peuple pour monter jusqu'à la cour ; des villages entiers processionnaient à moitié nus, se flagellant ; sur la Vol-

ga, des Juifs commettaient des crimes rituels, égorgeaient, pour Pâques, des nouveau-nés orthodoxes. D'étranges superstitions asiatiques se répandaient dans ces populations si bigarrées et prenaient corps sous forme de pratiques monstrueuses et répugnantes. Un homme buvait des menstrues pour s'attacher le cœur d'une femme de chambre volage ; l'impératrice s'enduisait les mains de caca de chien pour frictionner le vaste front du prince héritier hydrocéphale. Les hommes étaient pédérastes, les femmes lesbiennes, tous les couples pratiquaient l'amour platonique. La soif de jouissance était inextinguible. Dans les villes, la façade des maisons était crevée par les portes flamboyantes des bars, des bals, des boîtes de nuit. Voisinant dans les cabinets particuliers et les petits salons des grands restaurants, à l'Ours, chez Palkine, aux Iles ou à la Moïka, des ministres constellés de crachats ou des révolutionnaires tondus et des étudiants à longs cheveux vomissaient le champagne parmi les débris de vaisselle et les femmes violées.

La fusillade crépitait autour de l'éclatement sourd des bombes.

Et l'on se remettait à faire la noce.

Quel champ d'observations et d'expériences pour un savant ! Des deux côtés de la barricade, des actes inouïs d'héroïsme et de sadisme. Au fond des prisons, dans les casemates des citadelles, en pleine voie publique, dans une chambre de complot, dans un taudis d'ouvrier, lors des réceptions à Tsarkoïé-Sélo et aux assises des conseils de guerre, partout on ne rencontrait que des monstres, des êtres humains déviés, consternés, forclos, à vif, au système nerveux exténué : terroristes professionnels, prêtres agents provocateurs, jeunes nobles sanguinaires, bourreaux inexpérimentés et maladroits, officiers de

police cruellement chinois et malades de peur, gouverneurs émaciés par la fièvre et les insomnies que les responsabilités provoquent, princes aphones de remords, grands-ducs traumatiques. Des fous, des fous, des fous, lâches, traîtres, hébétés, cruels, sournois, fourbes, délateurs, masochistes, assassins. Des fous furieux irresponsables. Quel tableau clinique et quel champ d'expériences ! Et si je ne pus rien en tirer, débordé que j'étais par les événements, l'ascendant que Moravagine exerçait sur moi, la longue suite d'aventures dans laquelle il me jeta, la vie aux mille péripéties dans laquelle il m'entraîna, la vie qu'il me faisait mener, la vie active, l'action directe, l'action directe qui ne vaut rien pour un intellectuel, je ne me départis toutefois jamais de mon sang-froid scientifique ni de ma curiosité attentive. D'ailleurs, comme je m'étais entièrement voué à Moravagine, son seul spectacle m'a suffi.

k) MASCHA

MORAVAGINE avait déjà sacrifié la plus grosse partie de sa fortune au mouvement révolutionnaire. Le peu d'argent que nous pouvions encore nous procurer était englouti par les besoins pressants du parti. Nous étions tantôt à Varsovie, tantôt à Lodz, à Biéliostock, Kiev ou Odessa. Nous logions chez des partisans dévoués qui habitaient presque toujours le ghetto de ces villes. On travaillait au hasard dans des chantiers et des usines ou, quand les subsides n'arrivaient pas de l'étranger, on volait des marchandises sur le port ou dans les entrepôts des gares. Après un attentat, nous disparaissions généra-

lement à la campagne. Des maîtres d'école de village nous hébergeaient durant des mois et nous adressaient à de vieux ouvriers, contremaîtres et chefs d'équipe, qui nous employaient quelque temps dans les mines de l'Oural ou les centres métallurgiques du bassin du Don. Moravagine éprouvait une grande volupté à plonger enfin dans le gouffre le plus anonyme de la misère humaine. Rien ne le rebutait, rien ne lui répugnait, ni la promiscuité épuisante des pauvres gens qui nous recevaient, ni la saleté croupissante des ouvriers et des paysans, ni, dans les villes, les mets nauséabonds que de misérables Juifs nous présentaient à table, ni le sans-gêne envahissant en usage dans les milieux révolutionnaires. Je n'ai jamais pu me faire aux mœurs communistes des étudiants et des intellectuels russes, et quand Moravagine me voyait broncher devant un vieux hareng saur et une assiette de kascha ou tiquer quand un camarade empruntait mon linge ou enfilait mes pantalons, il éclatait de rire et s'amusait énormément. Lui était à l'aise partout et je ne l'ai jamais vu aussi gai, bavard, insouciant qu'à cette époque. Il passait pour être le fameux terroriste Simbirsky, Samuel Simbirsky, le narodnowoljie, l'assassin d'Alexandre II, échappé de Sakhaline, et son prestige était partout énorme. C'est Mascha Ouptschack qui avait eu l'idée de ce subterfuge quand le véritable Samuel Simbirsky était mort, dans une mansarde, impasse du Maine, à Paris, mort de tuberculose osseuse.

Mascha nous accompagnait dans tous nos déplacements. Moravagine en était très épris et cette liaison, qui, comme on le verra, prit une tournure bizarre, eut par la suite un grand retentissement sur ses idées.

Mascha Ouptschack était une Juive lituanienne.

C'était une grande femme à la poitrine opulente et au ventre et au postérieur plutôt encombrants. De ce grand corps plantureux jaillissait un cou long, flexible et suave, qui portait une tête minuscule, décharnée, aux traits tirés, à la bouche souffreteuse, au front de rêve. Les cheveux crépus, cette tête ressemblait beaucoup à celle, enfarinée, d'un poète romantique, à celle de Novalis. Ses grands yeux fixes étaient d'un bleu pâle, d'un bleu froid, d'un bleu émail. Mascha était excessivement myope. Elle pouvait avoir de trente-cinq à trente-huit ans. Elle avait fait de solides études en Allemagne, de solides études de mathématiques, et était même l'auteur d'un livre sur le mouvement perpétuel. C'était une femme cruelle, logique, froide, jamais à court d'idées, d'une invention et d'une perversion sataniques quand il s'agissait de monter une nouvelle affaire, d'exécuter un attentat ou d'éventer les traquenards de la police. C'est elle qui préparait nos plans jusque dans leurs moindres détails, et tout y était prévu, minute par minute, chronométré. Chacun de nous savait exactement ce qu'il avait à faire, seconde par seconde, occuper telle place, prendre telle position, faire tel geste, se baisser, courir, un, deux, trois, quatre, sauter avec la bombe, se tirer un coup de revolver dans la bouche ou décamper ; et les faits et les événements se déroulaient selon ses déductions, venaient s'enchaîner, se ranger comme elle l'avait dit, pleine de prescience et de réalisme. Elle nous a souvent étonnés par l'audace de ses conceptions et l'exposé clair et raisonné qu'elle en faisait. Elle tenait de la tragédienne et de la pythonisse. Elle avait l'art infaillible de choisir, dans l'universalité des informations qui nous parvenaient, le détail typique, vrai, sûr, humain dont il faut toujours tenir compte pour réussir. Dans l'action, sur le terrain, elle était intrépide. Mais en

amour, elle était sentimentale et bête, et Moravagine la faisait souvent enrager.

Nous avions rencontré Mascha à Varsovie, alors qu'elle dirigeait notre principale imprimerie clandestine. C'est elle qui rédigeait nos proclamations, ces manifestes et ces tracts qui eurent une si grosse influence sur la masse et qui déclenchèrent tant de grèves et causèrent tant de ravages. Elle avait le génie de la harangue, et personne ne savait mieux qu'elle faire appel aux bas instincts de la foule. L'emprise de sa parole enflammée était irréfragable. Elle groupait les faits succinctement, les éclairait, les mettait en relief comme il lui plaisait et en tirait subitement des conclusions qui étonnaient par leur logique simple et serrée. Elle savait remuer le fanatisme du peuple en énumérant combien de victimes étaient tombées là, là et là, pour telle ou telle idée, en remémorant ceux qui étaient morts sur les barricades tel jour, à tel endroit, en nommant tous ceux qui préféraient pourrir au fond des cachots plutôt que de renoncer aux justes revendications de la classe ouvrière. Puis elle rappelait aux gens les mille petites chicanes que chacun d'eux avait dû supporter de la part des patrons, des fabricants ou des propriétaires ; elle se faisait alors insinuante et méchante comme une commère, et c'est surtout le souvenir de ces mille tracasseries mesquines qui mettait le prolétaire en rage et le faisait adhérer au mouvement.

Dans l'intimité, aux côtés de Moravagine, c'était une tout autre personne. Elle devenait vulgaire, larmoyante, sensuelle et lubrique, et Moravagine la tourmentait beaucoup.

Mascha et Moravagine formaient un couple paradoxal. Elle, forte, bien en chair, entreprenante, aux allures masculines, une virago gaillarde, n'eussent été cette

ligne brisée du cou, cette petite tête d'oiseau, ces yeux fixes, cette pâleur, cette bouche inquiétante, déchirée, cette bouche de goule ; lui, minuscule, chétif, bancal, prématurément vieilli, terne, effacé, au visage ossifié, aux manières dolentes, et qu'un rire éclatant venait tout à coup secouer, un rire démoniaque qui le faisait tituber. Je comprenais très bien qu'un instinct maternel dévié avait poussé Mascha et lui avait fait adopter ce gringalet de Moravagine, le lui faisant soigner, dorloter, serrer dans ses bras, étreindre de toutes ses forces ; mais je n'arrivais pas à comprendre comment Moravagine se laissait faire, lui qui avait toujours détesté la femme, ni à m'expliquer le pourquoi de ces révoltes subites où je le voyais bondir, l'insulter, l'humilier, la bafouer, la battre souvent. Je croyais qu'il agissait par simple cruauté et, beaucoup plus tard, lorsque Mascha voulut avoir un enfant, je compris que l'amour est une intoxication grave, un vice, un vice que l'on veut faire partager, et que si l'un des comparses est épris, l'autre n'est souvent que complice, ou victime, ou possédé. Et Moravagine était possédé.

L'amour est masochiste. Ces cris, ces plaintes, ces douces alarmes, cet état d'angoisse des amants, cet état d'attente, cette souffrance latente, sous-entendue, à peine exprimée, ces mille inquiétudes au sujet de l'absence de l'être aimé, cette fuite du temps, ces susceptibilités, ces sautes d'humeur, ces rêvasseries, ces enfantillages, cette torture morale où la vanité et l'amour-propre sont en jeu, l'honneur, l'éducation, la pudeur, ces hauts et ces bas du tonus nerveux, ces écarts de l'imagination, ce fétichisme, cette précision cruelle des sens qui fouaillent et qui fouillent, cette chute, cette prostration, cette abdication, cet avilissement, cette perte et cette reprise perpétuelle de la personnalité, ces

bégaiements, ces mots, ces phrases, cet emploi du diminutif, cette familiarité, ces hésitations dans les attouchements, ce tremblement épileptique, ces rechutes successives et multipliées, cette passion de plus en plus troublée, orageuse et dont les ravages vont progressant, jusqu'à la complète inhibition, la complète annihilation de l'âme, jusqu'à l'atonie des sens, jusqu'à l'épuisement de la moelle, au vide du cerveau, jusqu'à la sécheresse du cœur, ce besoin d'anéantissement, de destruction, de mutilation, ce besoin d'effusion, d'adoration, de mysticisme, cet inassouvissement qui a recours à l'hyperirritabilité des muqueuses, aux errances du goût, aux désordres vaso-moteurs ou périphériques et qui fait appel à la jalousie et à la vengeance, aux crimes, aux mensonges, aux trahisons, cette idolâtrie, cette mélancolie incurable, cette apathie, cette profonde misère morale, ce doute définitif et navrant, ce désespoir, tous ces stigmates ne sont-ils point les symptômes mêmes de l'amour d'après lesquels on peut diagnostiquer, puis tracer d'une main sûre le tableau clinique du masochisme ?

Mulier tota in utero, disait Paracelse ; c'est pourquoi toutes les femmes sont masochistes. L'amour, chez elles, commence par la crevaison d'une membrane pour aboutir au déchirement entier de l'être au moment de l'accouchement. Toute leur vie n'est que souffrance ; mensuellement elles en sont ensanglantées. La femme est sous le signe de la lune, ce reflet, cet astre mort, et c'est pourquoi plus la femme enfante, plus elle engendre la mort. Plutôt que de la génération, la mère est le symbole de la destruction, et quelle est celle qui ne préférerait tuer et dévorer ses enfants, si elle était sûre par là de s'attacher le mâle, de le garder, de s'en compénétrer, de l'absorber par en bas, de le digérer, de le

faire macérer en elle, réduit à l'état de fœtus et de le porter ainsi toute sa vie dans son sein ? Car c'est à ça qu'aboutit cette immense machinerie de l'amour, à l'absorption, à la résorption du mâle.

L'amour n'a pas d'autre but, et comme l'amour est le seul mobile de la nature, l'unique loi de l'univers est le masochisme. Destruction, néant, que cet écoulement intarissable des êtres ; souffrances, cruautés inutiles que cette diversité des formes, cette adaptation lente, pénible, illogique, absurde de l'évolution des êtres. Un être vivant ne s'adapte jamais à son milieu ou alors, en s'adaptant, il meurt. La lutte pour la vie est la lutte pour la non-adaptation. Vivre c'est être différent. C'est pourquoi toutes les grandes espèces végétales et zoologiques sont monstrueuses. Et il en est de même au moral. L'homme et la femme ne sont pas faits pour s'entendre, s'aimer, se fondre et se confondre. Au contraire, ils se détestent et s'entre-déchirent ; et si, dans cette lutte qui a nom l'amour, la femme passe pour être l'éternelle victime, en réalité c'est l'homme qu'on tue et qu'on retue. Car le mâle c'est l'ennemi, un ennemi maladroit, gauche, par trop spécialisé. La femme est toute-puissante, elle est mieux assise dans la vie, elle a plusieurs centres érotogènes, elle sait donc mieux souffrir, elle a plus de résistance, sa libido lui donne du poids, elle est la plus forte. L'homme est son esclave, il se rend, se vautre à ses pieds, abdique passivement. Il subit. La femme est masochiste. Le seul principe de vie est le masochisme et le masochisme est un principe de mort. C'est pourquoi l'existence est idiote, imbécile, vaine, n'a aucune raison d'être et que la vie est inutile.

La femme est maléfique. L'histoire des civilisations nous montre les moyens mis en œuvre par les hommes pour se défendre contre l'avachissement et l'effémi-

nation. Arts, religions, doctrines, lois, immortalité ne sont que des armes inventées par les mâles pour résister au prestige universel de la femme. Hélas ! cette vaine tentative est et sera toujours sans résultat aucun, car la femme triomphe de toutes les abstractions.

Au cours des âges, et avec plus ou moins de retard, on voit toutes les civilisations péricliter, disparaître, s'enfoncer, s'abîmer en rendant hommage à la femme. Rares sont les formes de sociétés qui ont pu résister à cet entraînement durant un certain nombre de siècles, ainsi que le collège contemplatif des brahmanes ou la communauté catégorique des Aztèques ; les autres, comme celles des Chinois, n'ont pu qu'inventer des modes compliqués de masturbation et de prières pour calmer la frénésie féminine, ou, comme les chrétiennes et les bouddhiques, ont eu recours à la castration, aux pénitences corporelles, aux jeûnes, aux cloîtres, à l'introspection, à l'analyse psychologique pour donner un nouveau dérivatif à l'homme. Aucune civilisation n'a jamais échappé à l'apologétique de la femme, à part quelques rares sociétés de jeunes mâles guerriers et ardents, dont l'apothéose et le déclin ont été aussi rapides que brefs, telles que les civilisations pédérastiques des Ninivites et des Babyloniens, plutôt consommatrices que créatrices, qui ne connaissaient nul frein à leur activité fiévreuse, nulle limite à leur appétit énorme, nulle borne à leurs besoins, et qui se sont pour ainsi dire dévorées elles-mêmes en disparaissant sans laisser de traces, ainsi que meurent toutes les civilisations parasitaires en entraînant tout un monde derrière elles. Il n'y a pas un homme sur dix millions qui échappe à cette hantise de la femme et qui, en l'assassinant, lui porterait un coup direct ; et l'assassinat est encore le seul moyen efficace que cent milliards de générations de mâles et

mille et mille siècles de civilisation humaine ont trouvé pour ne pas subir l'empire de la femme. C'est dire que la nature ne connaît pas le sadisme et que la grande loi de l'univers, création et destruction, est le masochisme.

Mascha était masochiste, et, en tant que Juive, elle l'était doublement ; car y a-t-il eu un peuple au monde plus profondément masochiste qu'Israël ? Israël s'était donné un Dieu d'orgueil, à seule fin de le bafouer. Israël avait accepté une loi rigide, à seule fin de la transgresser. Et toute l'histoire d'Israël est l'histoire de cet outrage et de cette transgression. On voit le peuple élu trahir et vendre son dieu, puis marchander la loi. Et l'on entend les menaces et les malédictions tomber du ciel. Les coups pleuvent. Les calamités s'abattent. Israël souffre, pleure, gémit, se plaint en exil et se lamente en captivité. Oh, quel amour ! la main du Seigneur s'appesantit sur lui et l'écrase. Israël se contorsionne, Israël verse des larmes de sang. Mais Israël jouit de sa bassesse et se délecte de son avilissement. Quelle volupté et quel orgueil ! Etre le peuple maudit, être le peuple frappé jusque dans sa dernière génération, être le peuple dispersé par les verges mêmes du Seigneur-Dieu, et avoir le droit de se plaindre, de se plaindre à haute voix, de chercher chicane et de crier son infamie, et avoir la mission de souffrir, d'adorer son mal, de le cultiver et de contaminer secrètement les peuples étrangers. Cette perversité et ce raffinement de toute une nation expliquent la grande diffusion des Juifs et leur étrange fortune dans le monde, bien que leur action soit partout délétère. Les Juifs seuls ont atteint cet extrême déclassement social auquel tendent aujourd'hui toutes les sociétés civilisées et qui n'est que le développement logique des principes masochistes de leur vie morale. Tout le mouvement révolutionnaire moderne est entre

les mains des Juifs, c'est un mouvement masochiste juif, un mouvement désespéré, sans autre issue que la destruction et la mort : car telle est la loi du Dieu de Vengeance, du Dieu de Courroux, de Jéhovah le Masochiste.

Ces données masochistes, que je dois en grande partie à Mascha, me faisaient voir sous un jour tout nouveau le milieu terroriste russe dans lequel il m'était donné de vivre. Comment mieux prouver la profonde sémitisation du monde slave que par la composition de notre parti, son action, son développement rapide, sa popularité grandissante, son succès. Le fait même qu'une aussi mince poignée d'hommes pût non seulement exister en combattant, mais encore déclencher des sympathies et attirer la foule au point de pouvoir compter sur une rentrée régulière de capitaux, laissait place aux plus vastes espoirs, et dès ce moment, nous envisagions déjà la révolution mondiale et le chambardement de toutes les nations occidentales dont le métissage est aussi misérable qu'en Russie. Mascha dressait des statistiques sur la densité des communautés juives, à l'étranger, et Moravagine parlait de constituer une puissante compagnie d'émigration juive, placée sous la direction de nos plus adroits agents de propagande. Au sein même du parti, sur 772 terroristes professionnels, 74 étaient Juifs, les autres, des nationaux appartenant aux petits peuples enclavés dans l'immense empire russe, Lettons, Finlandais, Lituaniens, Polonais, Géorgiens, qui prenaient part au mouvement pour défendre des intérêts de politique locale ou hâter la libération de leurs compatriotes opprimés. Chez les femmes, la proportion était inverse. Sur 950 camarades, les deux tiers étaient Russes ou Polonaises et à peine un tiers Juives. Le Comité central exécutif était exclusivement composé

de Juifs, à part Moravagine et un Russe, W. Ropschine, le casse-cou, le veinard, le chef, le spécialiste qui avait taylorisé notre organisation de combat.

La révolution battait son plein. Des adeptes, de plus en plus nombreux et appartenant à toutes les classes sociales, nous venaient de tous les coins du pays, dont beaucoup de très jeunes filles de la haute société que tourmentait la soif du martyre. La plupart nous servaient d'agents indicateurs ou provocateurs. Cela était d'un très grand avantage. Nous avions ainsi des renseignements de toute première source et étions rapidement avertis dès qu'il se passait quelque chose quelque part. Pour profiter du moindre événement, du moindre mécontentement populaire, d'une grève, d'un incident local, d'une bagarre dans un marché, d'une rencontre entre Arméniens et Tartares, nous nous rendions immédiatement sur place pour intervenir, aigrir les choses, exciter les esprits, provoquer les deux partis, porter la crise à son point culminant, la faire dégénérer en troubles et en massacres, dresser les hommes en face de l'inexorable, leur mettre les armes à la main, semer la panique dans la population en répandant des faux bruits, en allumant des incendies, en troublant la vie économique d'une contrée, en coupant les vivres d'une région, et profiter de l'émeute pour faire éclater des bombes, déménager une banque, vider un trésor public ou exécuter un haut fonctionnaire, gouverneur ou général figurant sur nos listes noires et que nous faisions tomber dans notre piège en chahutant toute une ville.

Aussi étions-nous en continuels déplacements et Moscou, Cronstadt, Twer, Sébastopol, Saint-Pétersbourg, Ufa, Ekatérinoslaw, Lugowsk, Rostoff, Tiflis, Bakou reçurent tour à tour notre visite, furent terrorisées, bouleversées, en partie détruites, copieusement endeuillées.

Notre état d'esprit était effrayant et notre vie épouvantable. Nous étions pistés, nous étions traqués. Notre signalement était tiré à cent mille exemplaires et affiché partout. Nos têtes étaient à prix. Nous avions la police de toutes les Russies à nos trousses ; un monde d'espions, de mouchards, de traîtres, de faux frères, une nuée de détectives nous harcelaient. Comme l'état de siège avait été déclaré dans tout le territoire de l'empire, nous avions l'armée contre nous, des millions d'hommes. Nous devions nous défendre envers et contre tous et nous méfier de chacun en particulier. Nous étions perpétuellement sur le qui-vive. Offensive et défensive, il nous fallait chaque fois tout improviser et créer de toutes pièces des moyens d'action, constituer des arsenaux et des dépôts d'armes secrets, faire fonctionner des imprimeries clandestines et des officines de faux monnayeurs, outiller des laboratoires, grouper les bonnes volontés, faire agir les hommes décidés, leur procurer des moyens de subsistance, un alibi, des refuges, une cachette, les munir de faux papiers, les caser à l'étranger, les mettre au vert, les retaper, les faire disparaître, et cette action, sur une aussi vaste échelle, qui présuppose des milliers de fonctionnaires, des bureaux, des archives distribuées dans l'ensemble du pays, avec une centrale, un siège social connu et des succursales officielles à l'étranger, se déroulait occultement, à l'insu des pouvoirs publics, sans que nous puissions jamais paraître, nous découvrir, agir ouvertement. Le moindre de nos gestes devait être entouré de mystère et de mille précautions, pour que l'on ne pût jamais, même de déduction en déduction, remonter jusqu'à nous et nous capter. S'imagine-t-on bien ce que cela représente d'énergie, de sang-froid et de force de volonté, d'assurance et d'entraînement pour ne jamais faiblir,

ni se décourager, malgré les insuccès sans nombre, les déboires, les risques quotidiennement courus, les fatigues écrasantes, les innombrables trahisons, le surmenage de tous les instants ? Car nous nous dépensions sans compter et il est incroyable que physiquement nous ayons pu résister, tenir bon ; nous n'avions même pas une chambre où coucher deux nuits de suite au même endroit, et non seulement il nous fallait constamment changer de résidence, d'état civil et de papiers, mais aussi se faire chaque jour une nouvelle tête, une nouvelle allure, une nouvelle personnalité, troquer de nom, d'habitudes, de langage et de mœurs. Je vous jure que les dix-neuf membres du Comité central exécutif étaient des fameux lascars, des rudes meneurs d'hommes et qui savaient payer de leur personne. Non, notre vie n'avait plus rien d'humain et quoi d'étonnant qu'il y eût tant de défaillances autour de nous et même parmi nos plus chers camarades ?

La troisième année venait de s'écouler et la réaction, qui à un certain moment avait été ébranlée jusque dans ses fondations, semblait se ressaisir et triompher peu à peu. Notre action devint désespérée. Notre isolement complet. Les partis modérés, qui nous avaient donné leur sympathie, leur appui moral et qui dans bien des cas étaient de complicité avec nous, nous abandonnèrent et commencèrent une ardente campagne de dénigrement qui entraîna tous les hésitants, les couards et la masse flottante de la petite bourgeoisie dont les oboles régulières nous étaient indispensables. On nous coupait les vivres. C'était pour nous une question de vie ou de mort. Nous fûmes forcés de changer de tactique pour faire rentrer des capitaux et commençâmes alors une série d'expropriations sur grande échelle. Les libéraux et les partis intellectuels se séparèrent alors ouverte-

ment de nous, nous accusant de brigandage et de vol à main armée. Il est vrai que cette politique, dont le mobile immédiat était de se procurer de l'argent, ce nerf de la guerre, fit flancher la discipline du parti et ouvrit la porte aux dissidences. Les théoriciens, les dogmatiques discutaient, critiquaient notre conception de politique réelle. Ils condamnaient nos expéditions, légales quand nous nous attaquions à la seule trésorerie de l'Etat, illégales dès que nous touchions au capital privé ; les idéalistes et les sentimentaux ne voyaient que de trop lointains rapports entre ces reprises de numéraire et les buts et les purs principes révolutionnaires ; certains membres du parti, voire des chefs d'expédition, refusaient d'y participer ou ne les conduisaient que mollement ; d'autres, par contre, y prenaient goût, empochaient des tas d'argent, puis se livraient à la débauche et ne reparaissaient jamais plus parmi nous ; des têtes creuses s'abouchèrent avec des criminels de droit commun, constituèrent des bandes de pillards et de hooligans. Il ne se commettait plus un crime en Russie qui ne nous fût imputé et cela nous fit la plus mauvaise des publicités. D'ailleurs, tout le monde commençait à être fatigué de cette action directe dont on ne voyait pas l'issue et qui, au contraire, loin de s'apaiser, devenait plus intense que jamais et prenait aujourd'hui sa forme la plus aiguë. Il y eut des quantités de défections. Nous ne pouvions pas justifier nos actes de plus en plus téméraires, ni discuter publiquement la légitimité de nos expéditions de plus en plus fréquentes. Nous n'en avions ni le goût, ni le loisir. Nous étions talonnés, serrés de près, et des tas de gens, plus ou moins compromis dans nos affaires, tâchaient de se disculper et de rentrer en grâce auprès du gouvernement en nous trahissant, en nous vendant, en faisant l'impossible pour

nous faire prendre. Jamais nous ne fûmes aussi près de notre perte, et les plus acharnés étaient ceux des nôtres qui tournaient carrément casaque et qui allaient s'enrégimenter dans les rangs de nos ennemis et menaient la police sur des pistes sérieuses et toutes fraîches. Les prisons étaient combles. Les déportés en Sibérie se comptaient par dizaines de mille. Les plus vaillants de nos camarades étaient au fond des mines, rivés à une brouette, ou s'épuisaient, le boulet au pied, dans les bagnes de Sakhaline et de Petropawlowsk; beaucoup mouraient sous les coups de la chiourme dans les solitudes glacées de l'extrême Nord; d'autres agonisaient dans les cachots inondés de Schluesselbourg et de la forteresse Pierre-et-Paul; les plus chers étaient fusillés ou nuitamment pendus. Réduits, forcés, exténués, nous changeâmes une fois de plus de tactique et décidâmes d'employer les grands moyens. Nous convînmes avant tout d'épurer impitoyablement le parti, puis de réintervenir publiquement, en portant quelques coups de la dernière énergie. Pour frapper le peuple de terreur et tâcher d'abattre le monstre de la réaction en l'atteignant à la tête, nous résolûmes d'attenter à la vie du tsar et, si possible, d'anéantir en même temps toute la famille impériale.

Pour brouiller les pistes et afin de mettre notre plan au point et de le travailler jusque dans ses moindres détails, nous passâmes tous à l'étranger et, avant que les agents spéciaux russes lancés à nos trousses se fussent abouchés avec les policiers internationaux et eussent retrouvé traces de notre passage en Posnanie, à Berlin, Zurich, Milan, Genève, Paris, Londres, New York, Philadelphie, Chicago, Denver, San Francisco, nous étions déjà rentrés en Russie par Vladivostok et commencions la réalisation de notre plan d'épuration.

Nous agîmes tout le long du Transsibérien et pénétrâmes lentement en Russie d'Europe. Nous procédions partout de la même façon. Nous lancions des convocations aux comités locaux, puis apparaissions soudainement dans des villes voisines où l'on ne nous attendait pas, au milieu d'assemblées que notre venue sidérait. Afin de conserver un semblant de légalité aux yeux de nos derniers partisans, nous nous érigions en tribunal révolutionnaire. Tous ceux qui, durant ces dernières années, avaient pris une part directe ou indirecte à notre organisation comparaissaient devant nous ; nous condamnions froidement à mort tous ceux qui, de près ou de loin, étaient entrés en pourparlers avec la police, tous ceux qui nous paraissaient avoir flanché, tous les délateurs, les tiédis, les fatigués, les embourgeoisés. Nous étions impitoyables. Il n'y avait qu'une seule sentence : la mort. Nous exécutions, de notre propre chef et sans aucun jugement préalable, tous les membres influents des comités provinciaux sur lesquels nous n'étions plus très sûrs de pouvoir compter et qui, par leur situation et par ce qu'ils savaient de notre organisation, auraient pu devenir dangereux, nous les exécutions secrètement et détruisions leur cadavre, ou nous nous en servions pour compromettre certains militants insaisissables que nous désirions voir disparaître. Quand on apprit ces châtiments exemplaires, ce fut un beau tollé dans le monde révolutionnaire. Les groupements de toutes nuances nous mirent à l'index ; tout le monde nous lâcha ; nous perdîmes nos derniers appuis à l'étranger, dont certains nous étaient précieux, ainsi le prince Kropotkine, révolutionnaire de cabinet, qui n'arrivait pas à comprendre les nécessités de la vie du combattant, son adaptation à une technique plus moderne, ni l'évolution logique de nos méthodes. Notre parti s'effondra et, profitant de ce

désordre que nous avions provoqué et du vide que notre attitude nouvelle créait partout autour de nous, nous obtînmes, grâce à une série de dénonciations très précises, à faire coffrer, à faire condamner, à faire exécuter officiellement une foule d'éléments suspects dont nous n'avions pas réussi à nous débarrasser autrement. La police était une fois de plus sur les dents, mais cette fois-ci, c'est nous qui la mettions en branle ; elle perquisitionnait, elle arrêtait à tour de bras et nous en profitâmes pour brouiller, couper et recouper définitivement nos pistes et lui faire accroire qu'elle tenait les principaux meneurs sous clés. Quant à nous, nous restions introuvables, insaisissables, mystérieux, mythiques, au point qu'en haut lieu on ne croyait pas à notre existence. Mais le peuple, qu'un instinct très sûr avertissait et qui nous éventait partout dans les coulisses d'un millier de drames obscurs, le peuple nous craignait comme la peste noire et nous avait baptisés les Enfants du Diable.

Et le peuple avait raison ! Nous avions toujours été des parias, des bannis, des condamnés à mort, il y avait longtemps que nous n'avions plus aucun lien avec la société, ni avec aucune famille humaine ; mais aujourd'hui nous descendions volontairement faire un stage en enfer. A quel mobile pouvions-nous obéir en préparant notre attentat contre le tsar et quel pouvait bien être notre état d'esprit ? Je me le suis souvent demandé en observant mes camarades. Nous étions abandonnés de tous et chacun de nous vivait tout seul, dans une atmosphère raréfiée, penché sur soi-même comme sur du vide, en proie au vertige ou à quelle sombre jouissance ? Depuis longtemps déjà ni moi ni mes camarades, nous ne connaissions plus le sommeil. C'était fatal. Le sang veut du sang et ceux qui, comme nous, en

ont beaucoup répandu, sortent du bain rouge comme blanchis par un acide. Tout en eux est flétri, mort. Les sentiments s'écaillent, tombent en poussière ; les sens vitrifiés ne peuvent plus jouir de rien et se cassent net à la moindre tentative. Intérieurement, chacun de nous était comme dévoré par un incendie et notre cœur n'était plus qu'une pincée de cendres. Notre âme était dévastée. Il y avait longtemps que nous ne croyions plus à rien, même pas à rien. Les nihilistes de 1880 étaient une secte mystique, des rêveurs, les routiniers du bonheur universel. Nous, nous étions aux antipodes de ces jobards et de leurs fumeuses théories. Nous étions des hommes d'action, des techniciens, des spécialistes, les pionniers d'une génération moderne vouée à la mort, les annonciateurs de la révolution mondiale, les précurseurs de la destruction universelle, des réalistes, des réalistes. Et la réalité n'existe pas. Quoi ? Détruire pour reconstruire ou détruire pour détruire ? Ni l'un ni l'autre. Anges ou démons ? Non, permettez-moi de rire : des automates, tout simplement. Nous agissions comme une machine tourne à vide, jusqu'à épuisement, inutilement, inutilement, comme la vie, comme la mort, comme on rêve. Nous n'avions même plus le goût du malheur.

J'ai observé mes camarades de très près.

Nous habitions à cette époque tous ensemble dans les combles de l'Institut polytechnique de Moscou. La police, qui surveillait tout particulièrement cette école et qui est venue y perquisitionner une vingtaine de fois pendant que nous y étions cachés, n'a jamais réussi à nous y dénicher et s'en allait toujours bredouille, bien qu'elle se doutât de quelque chose. Nous logions dans des petites chambres aménagées sous le fronton même de l'édifice dont tous les personnages de pierre étaient

creux et pouvaient facilement nous abriter. Une des grosses colonnes du péristyle avait été évidée intérieurement et les traverses et croisillons d'une double armature de fer que nous y avions installée pour soutenir la lourde toiture, nous servaient de perchoir et d'échelons pour communiquer directement avec la rue. Les caves étaient minées. Un simple contact électrique eût suffi pour faire sauter l'immeuble et toute une partie du quartier. Nous étions prêts à vendre chèrement notre vie.

Nous ne sortions guère et cette vie de reclus nous paraissait effroyablement irréelle. Nous travaillions sous la direction d'A. A. A., Alexandre Alexandrowitch Alexandroff, le savant chimiste, et de Z. Z., Zamuel Blazek, un ingénieur monténégrin. Nous ne nous adressions jamais la parole en dehors des besoins du service. Personne ne croyait plus en la réussite de notre entreprise désespérée et chacun de nous sentait obscurément que nous devions échouer et que cet avortement serait la fin de notre action commune. Nous nous méfiions les uns des autres, nous nous surveillions, nous nous attendions à ce que l'un de nous allât nous trahir, nous fûmes forcés d'exécuter Sachinka, un petit Géorgien des plus courageux qui donnait des signes d'aliénation mentale, et les inséparables Troubka et Ptitzine, deux mutins de Sébastopol, qui s'empoisonnèrent un beau jour sans rien dire. Ah ! il ne s'agissait plus de la conquête du monde ou de sa destruction totale ! Chacun de nous cherchait plutôt à rassembler ses forces les plus secrètes dont l'extrême dispersement creusait un vide au fond de nous-mêmes et à fixer ses pensées dont le flot intarissable était absorbé dans cet abîme. Notre personnalité était dans un état évanescent, avec des sursauts brusques de la mémoire, un appel

lointain des sens, des irradiations du subconscient, des appétits dégénérés, une lassitude insidieuse. Tout le monde connaît ces petits bonshommes en moelle de sureau qui ont un grain de plomb à la base, ce qui fait qu'ils retombent toujours sur leurs pieds et se tiennent droit, quelle que soit la position initiale dans laquelle on les a d'abord placés. Imaginez que les rondelles de plomb gauchissent légèrement. L'un penchera à droite, l'autre s'inclinera en arrière, certain se tiendra la tête en bas ou à l'angle extrême par rapport à la verticalité. Ainsi de nous. Nous avions perdu notre équilibre, le sens de notre individualité, la perpendiculaire de notre vie ; notre conscience s'en allait à la dérive, s'enfonçait et nous n'avions plus de lest à jeter. Nous n'étions plus d'aplomb. Dans cette position, il nous restait tout juste assez de bon sens pour rire de nous-mêmes, mais rire diaboliquement aux éclats. Et ce rire donnait soif. Alors l'un de nous, c'était généralement Buikoff, un lieutenant déserteur, descendait querir quelques bonbonnes d'eau-de-vie. Et plus nous buvions, plus nous trouvions notre situation grotesque, ridicule, absurde. Et plus notre rire redoublait. Et notre soif. Et notre rire. Notre soif. Notre rire. Rire. Ha, ha, ha !

Je crois bien que c'est Moravagine qui avait implanté ce rire parmi nous ; car lui, au moins, il avait encore quelque chose à quoi s'accrocher, et alors que pour nous le terrain se dérobait, lui foulait Mascha aux pieds, l'avilissait, la brutalisait, la rudoyait, la tourmentait, s'amusait énormément, riait.

Mascha était la seule femme parmi nous, c'est pourquoi je l'observais avec un redoublement d'attention. Elle avait bien changé depuis quelque temps. Déjà durant notre voyage autour du monde elle était devenue insupportable. Elle était à bout. Elle ne comprenait rien

à ce qui lui arrivait et ne pouvait admettre notre nouvelle tactique. Elle pressentait une catastrophe. Elle s'en prenait à Moravagine, le rendait responsable de tout, tombait sur lui à bras raccourcis. Et c'étaient des scènes continuelles.

— Laisse-moi tranquille, criait-elle. Je te déteste. Tout ce qui arrive est ta faute. Tu ne crois en rien. Tu te fiches de nous comme de l'an quarante. Tu te moques de tout. Tu me rendras folle !

Durant notre expédition punitive et d'épuration du parti, elle ne nous accompagnait déjà qu'en rechignant, sans y prendre une part effective, sans desserrer les dents à nos assemblées, manifestant par son attitude farouche, hostile, son blâme à l'égard de toutes nos décisions. Souvent elle disparaissait en cours de route et ne nous rejoignait que quelques jours plus tard, à la dernière minute, alors que le train se mettait en marche. Tous avaient l'impression qu'elle avait envie de nous quitter, et si elle s'était suicidée à ce moment-là, cela ne nous aurait pas surpris. Chacun de nous avait connu des crises semblables et nous la laissions tranquille, sans l'embêter, sans la surveiller, car elle était sûre, elle. Tout de même, je me souviens de l'avoir suivie durant une de ses fugues, non pour l'épier, mais par simple curiosité, pour savoir, pour savoir ce qu'elle faisait loin de nous. C'était à Nijni, à l'époque de la foire. Nos camarades avaient rendez-vous dans un cirque avec des émissaires venus du sud et du nord et qui devaient leur remettre des missives durant la représentation. Ils n'avaient pas besoin de moi et je me faufilai derrière elle, quand je vis Mascha sortir de l'auberge où nous étions descendus. Elle erra toute la nuit dans la ville haute, faisant deux longues stations devant la centrale de la police et le commissariat spécial, puis elle des-

cendit dans la ville basse, longea les baraquements, à cette heure déserts, des marchands de fourrures. Je la suivais à cent pas. Comme il pleuvait, nous pataugions tous les deux dans la boue et les veilleurs de nuit nous regardaient passer avec surprise ; nous leur paraissions suspects. Arrivée au bord du fleuve, elle le longea durant plus de trois kilomètres. Il y avait là une espèce d'entrepôt de bois, des troncs d'arbres enchevêtrés sur la rive et dont certains trempaient à moitié dans l'eau. Elle s'installa au milieu d'eux et je pus m'approcher tout près d'elle sans me faire remarquer. Elle était immobile, tassée, recroquevillée sur elle-même. Ses bras entouraient ses jambes, sa tête était enfouie entre ses genoux. Elle était immobile comme ces malheureuses qui passent la nuit sous les ponts. Deux heures s'écoulèrent. Un méchant petit vent s'était levé. Des vaguelettes écumantes remontaient le courant et venaient crachoter contre la berge. Il faisait froid. Mascha devait avoir les pieds dans l'eau. Je m'avançai et lui mis tout à coup la main sur l'épaule. Elle poussa un cri rauque. Elle s'était dressée, puis, me reconnaissant, elle me tomba dans les bras et se mit à sangloter. Je la soutenais de mon mieux et, apercevant à quelques pas de là un tas de sciure de bois, je l'y conduisis doucement, l'y couchai et la recouvris de mon manteau. Elle pleurait toujours. Comme je m'étais étendu auprès d'elle, elle se pressait contre moi convulsivement et je ne comprenais rien à ses paroles entrecoupées de sanglots et de hoquets. Un trouble tout nouveau m'envahissait. C'était la première fois que je sentais un corps étranger tout au long du mien et une chaleur animale me pénétrer. C'était tellement inattendu ! Ce voisinage physique me bouleversait au point que je me mis à battre la chamade et ne prêtai plus aucune attention aux discours de Mas-

cha. J'étais étendu sur le dos, plein de malaise et de nausée. Je sentais qu'il allait se passer quelque chose de terrible. Je serrais les dents de toutes mes forces. Le cœur me battait dans la gorge. Il me semblait que je pendulais dans l'espace. Combien de temps s'écoula-t-il ? Tout à coup je secouai cet alanguissement mauvais. Qu'avait-elle dit ?... oui, qu'avait-elle dit ?...

— Mascha, criai-je, en sautant sur mon séant. Mascha ! Qu'as-tu dit, salope ? que dis-tu ?

Et je la secouai durement.

Elle se tordait par terre. Elle vomissait.

— ... oui... tiens... là... touche... tu peux le sentir... il a bougé aujourd'hui... je suis enceinte...

Un soleil boueux éclaboussait les champs détrempés et le monde nasillard des oiseaux s'éveillait. Il me semblait que je sortais d'un lourd cauchemar et que les nuages bas qui fuyaient dans le vent étaient les lambeaux d'un mauvais rêve.

Au fond, je l'avais toujours détestée ; maintenant, son aveu me remplissait de dégoût.

Je pensais à mon ami.

J'armai mon revolver.

Mais je rengainai.

— Misérable ! lui criai-je.

Et je partis en courant.

De retour à l'auberge je racontai tout à Moravagine, mais il ne fit que rire de mon indignation.

— Laisse donc, laisse donc, me dit-il. Ne t'en fais pas pour si peu. Tu vas voir ce que tu vas voir. Et ouvre les yeux. Tout ceci n'est que le commencement de la fin.

Et il éclata de rire.

Des mois s'étaient déjà écoulés depuis ces événements, les mois d'hiver que nous venions de passer à

l'Institut polytechnique de Moscou ; il s'en fallait encore de trois, avant que Mascha accouchât et que notre attentat fût à terme.

Nous devions porter notre grand coup au mois de juin, le 11. Et plus cette date approchait, plus nous retrouvions peu à peu du calme et du sang-froid. Notre inquiétude tombait, ainsi que la fièvre qui nous travaillait. Nous nous remettions d'aplomb. Notre soif et notre rire s'apaisaient. Nous avions nos moyens bien en main et nous retrouvions notre état normal, cette quiétude, cette confiance, cette sûreté de soi, cette détente qui précède le bond, ce repos statique qui vous comble, cette lucidité qui vous transfigure à la veille de toute action violente et qui en est comme le tremplin. Ce n'est pas la foi, ce n'est pas que nous croyions tout à coup à la sainteté de notre tâche, ni à une mission ; j'ai toujours attribué cet état, qui est aussi bien physique que moral, uniquement à une déformation professionnelle que l'on peut observer chez tous les hommes d'action, chez les grands sportifs à la veille d'un challenge comme dans le cabinet d'un homme d'affaires qui prépare un coup sensationnel en bourse. Il y a aussi dans l'action le contentement de faire quelque chose, n'importe quoi, et le bonheur de se dépenser. C'est un optimisme inhérent, propre, conditionnel à l'action et sans lequel elle ne pourrait se déclencher. Il n'annihile nullement le sens critique et n'obnubile pas la jugeote. Au contraire, cet optimisme aiguise l'esprit, il vous donne un certain recul et, à la dernière heure, il fait tomber dans votre champ visuel un rayon perpendiculaire qui éclaire tous vos calculs précédents, les coupe, les trie et vous tire la carte du succès, le numéro gagnant. C'est ce qu'on appelle après coup la chance, comme si le hasard n'avait pas figuré dans les données

du problème sous forme d'équation à la n^{ieme} puissance et n'avait déclenché l'action. Un joueur qui perd est un amateur, mais un professionnel gagne à chaque coup, car il tient toujours compte de cette puissance et s'il ne la résout mathématiquement, il la chiffre sous forme de tics, de superstitions, d'augures, de grigris, tout comme un général à la veille de livrer bataille, qui suspend son action, parce que le lendemain est un treize ou un vendredi, ou parce qu'il a ceint son épée à droite et que son cheval a répandu l'avoine à gauche. En tenant compte de ces avertissements, on contemple comme le visage de son destin et c'est cela qui rend grave, sérieux, et qui plus tard fait croire au spectateur ou au témoin que le gagnant, que le vainqueur était un être élu des dieux. Celui qui triche au grand jeu du destin est comme un homme qui, se regardant dans un miroir, se ferait des grimaces, puis se mettrait en colère et, perdant tout contrôle de lui-même, briserait le miroir et finirait par se claquer. C'est un enfantillage, et la plupart des joueurs sont des enfants, c'est pourquoi ils enrichissent la banque et que le destin semble invincible.

Maintenant, si nous étions si graves, nous, c'est que chacun de nous vivait sous l'image de son propre destin. Non pas dans l'ombre d'un ange gardien ou dans les plis de sa robe, mais comme au pied de son propre double qui se détachait peu à peu de lui pour prendre corps et se matérialiser. Etrange projection de nous-mêmes, ces êtres nouveaux nous absorbaient au point que nous entrions insensiblement dans leur peau, jusqu'à identification complète, et nos derniers préparatifs ressemblaient fort à la mise au point de ces terribles, de ces orgueilleux automates connus en magie sous le nom de Téraphims. Comme eux, nous allions détruire une ville, dévaster un pays et fracasser entre nos terribles

mâchoires la famille impériale. Nous n'avions pas besoin de relire la légende du mage Borsâ, l'Ethiopien.

Voici les nouvelles entités qui allaient pulvériser l'Empire.

L'explosif puissant et le gaz asphyxiant dans lesquels A. A. A. avait mis toute sa volonté de destruction. La machine infernale, les bombes au subtil mécanisme dans lesquelles Z. Z. avait mis toute sa nostalgie et son désir de suicide. La préparation minutieuse de l'attentat, le lieu, la date choisie, la désignation des complices, la distribution des rôles, l'entraînement, le dopage, l'armement dans lesquels Ro-Ro (notre chef Ropschine) avait mis toute sa volonté de puissance, son goût du risque, son énergie, sa ténacité, sa témérité folle, son audace, sa décision. Nous étions fin prêts et n'aurions pu arrêter la chose.

Au milieu de nous, Mascha était comme la lamentable mandragore, ce misérable tubercule anthropomorphe qui avait voulu lutter avec la tête d'airain, la tête parlante qui donnait l'alerte à l'Ethiopie. Ayant subi une bipartition physiologique, elle n'arrivait plus à se dédoubler ; et, avec son enfant dans le ventre, elle n'arrivait pas à concrétiser l'image de son destin. Comme elle avait eu recours au mode le plus passif, à une loi de matérialisation élémentaire, à un processus ancestral, cellulaire, chaque fois qu'elle voulait évoquer son destin, elle retombait dans la plus grossière animalité sans jamais pouvoir atteindre la projection spirituelle. C'était un drame atroce, qui la rendait folle. Elle avait trahi, nous et son propre destin.

Elle était tantôt pleine d'amertume, tantôt pénétrée d'une rage froide. Et son ventre grossissait toujours. Elle subissait avec impatience tous les malaises, tous les troubles inhérents à son état. (Son désordre mental

était si grand qu'elle continua à avoir ses règles jusqu'au huitième mois de sa grossesse.) Elle avait souvent honte de son sexe. Souvent aussi elle se révoltait. Dix, vingt fois par jour, elle se dressait devant Moravagine. On eût dit qu'elle allait l'étrangler. Le buste incliné en avant, les cheveux crépitant de colère, la bouche pleine de serpents, les yeux injectés, les doigts crispés sur son ventre, elle hurlait :

— Tu me dégoûtes, tu me dégoûtes !... Je te hais... Je voudrais... je voudrais... te...

Moravagine était radieux. Nous autres, nous ne soufflions mot. Alors Mascha nous insultait tous, nous traitant de lâches et de monstres.

— Vous ne voyez donc pas qu'il se fiche de vous, cet avorton ? criait-elle. Méfiez-vous. Il vous mènera tous à l'échafaud, c'est un mouchard. Je voudrais... je voudrais...

Elle lui crachait au visage.

— Sale type ! Dégueulasse ! Fausse couche !...

Elle trépignait.

Et nous prenant derechef à témoins, elle ajoutait :

— Je vous préviens, il vous possédera tous. Je le sais, il me l'a dit. Il a des rendez-vous avec la police. Vous serez tous pendus, bande de cons ! D'ailleurs, il n'aura pas même le courage d'y aller, à la police. Je le connais, moi, c'est une chiffe, une poule mouillée, il se dégonfle toujours. Non, il n'aura pas même le courage d'y aller. Et c'est moi qui irai. Ça, je vous le jure. Vous n'y couperez pas. Je vous emmerde tous ! Je... je...

Et elle sortait de la pièce, traînant la savate, claquant la porte.

Elle allait s'enfermer dans sa chambre, où elle s'abattait sur son ventre comme sur une vessie de cochon.

Elle pleurait longtemps.

Puis venait la réaction sous forme de remords, de plaintes, de misère. Elle se sentait par trop malheureuse. Et sa douleur éclatait.

— … C'est fini, fini, pour toujours, murmurait-elle. Je ne le verrai jamais plus. Je l'ai perdu pour toujours. C'est impossible…

C'était le soir. Elle réapparaissait sur le seuil, larmoyante, suppliante.

— Camarades, disait-elle, camarades, je vous demande pardon. Ne faites pas attention à moi. Ne faites pas attention à ce que je dis. Je suis une misérable.

Et elle s'écroulait.

Au bout d'un moment :

— Dites-moi, où est-il ? Où est-il allé ?

Moravagine était sorti.

— Il est chez Katja ?

Et comme personne ne lui répondait :

— Je vais le chercher.

Elle se nouait un mouchoir sur la tête et elle sortait à son tour.

Elle courait chez Katja.

— Katjinka, Katjinka chérie, est-ce que Mora est là ?

— Non, il vient de sortir.

— Il n'a pas dit où il allait ?

— Vous vous êtes encore chamaillés ?

— Non… Un tout petit peu… C'est ma faute. Mais je dois le voir… je dois le voir immédiatement…

Et elle repartait en courant. Elle errait dans les rues. Elle était comme folle. Elle pensait : « Est-ce qu'il y sera déjà allé ?… Non, non… Surtout pas cela, surtout pas cela… »

Elle allait s'installer sur la place, devant l'immeuble de la police. Elle s'asseyait sur la margelle de la fon-

taine ou s'adossait à un arbre. Des passants tournaient autour d'elle, des voitures, des trams, les petits marchands ambulants. Elle ne voyait rien. Elle n'entendait rien. Elle ne quittait pas des yeux la porte béante devant laquelle un factionnaire faisait les cent pas. Le soldat en uniforme l'hypnotisait. Elle ne remarquait pas les gens qui entraient et qui sortaient. Sous le porche sombre un petit paquet de couleur tournait vertigineusement sur place comme une toupie sommée d'une lueur vive. L'éclair de la baïonnette lui perçait le cerveau.

« ... Où suis-je ? faisait-elle. Ah, oui... oui... Attention, voyons, on te remarque. Tu ferais mieux de rentrer... »

Mais elle ne s'en allait pas. Maintenant, elle dévisageait tous les passants. Moravagine aurait pu se faire n'importe quelle tête, elle l'aurait immanquablement reconnu.

Maintenant, elle était tellement sûre d'elle !

« ... La vache. Je ne veux pas qu'il fasse cela. Il ne faut pas qu'il vende les copains... »

Et tout à coup elle comprenait qu'elle pouvait être jouée.

Elle retrouvait son astuce, sa combativité. Elle changeait d'endroit. Elle allait dans une rue adjacente. Elle se dissimulait dans l'ombre. Elle allait se poster devant une petite porte secrète qui menait directement au bureau de Grigorii Ivanowich Orlénieff, notre ennemi juré, celui qui s'était fait fort de nous arrêter tous et qui s'était attaché à nos pas, dès le début. C'est avec lui seul que Moravagine pouvait avoir rendez-vous, et il ne pouvait entrer ou sortir que par cette petite porte.

Elle remarque toutes les personnes qui passent. Son sens d'observation est si aigu qu'elle enregistre leur moindre particularité et que tous ces anonymes feront

désormais partie de sa mémoire la plus intime. Ce faux pli du pantalon au genou, cette façon de marcher le pied droit légèrement déjeté, ce profil incliné du dos, ce jeu de la canne, ce tic du menton, cette bosse dans la nuque, tout cela devient inoubliable.

Tout à coup elle ressent un grand coup dans le ventre.

C'est lui ! c'est lui !

Elle court. Elle change de trottoir. « Calme-toi. C'est bien lui. Il te remarque. » Elle rase les maisons ou n'avance que par à-coups, d'arbre en arbre. Elle change plusieurs fois de côté et court au milieu de la chaussée, derrière la caisse d'un fiacre.

Elle est sûre que c'est lui.

L'homme l'a entraînée dans un quartier impossible, lointain. Il entre dans une boutique acheter des cigarettes, puis pénètre dans une gare où il lit son journal. Elle le voit tout à coup en pleine lumière. Elle s'inquiète. Elle est épouvantée. Mascha se sauve. Elle croit avoir reconnu un agent de la Sûreté. Elle se croit démasquée. Elle saute dans un tram. Elle change deux fois, trois fois de voiture. Elle entre dans un café du centre et en ressort par une autre porte. Elle fait le même manège dans une église. Elle se fait conduire dans des rues animées, elle a peur des grands quartiers déserts. Elle échoue sur un banc. Elle ne sait plus comment elle est arrivée là. C'est un boulevard circulaire. Elle est lasse. Elle n'en peut plus. Ses joues sont brûlantes. Elle a froid dans le ventre. Ses jambes sont brisées. Elle ferme les yeux. Et toute cette terrible journée lui revient. Elle tremble. Elle voudrait être rentrée, se retrouver au milieu des bons camarades. Elle n'en peut plus. Une horloge sonne. Est-ce onze heures du soir ou quatre heures du matin ? Elle n'arrive pas à compter les coups tant sa faiblesse est

extrême. Alors elle se lève et s'en va trébuchante dans la nuit.

Elle ne regarde même pas derrière elle.

Tant pis ou tant mieux ou tant pis.

« … Si l'on me suit, si l'on m'a reconnue, si l'on me piste, je les mènerai directement à l'Institut. Tout le monde sera coffré. Je n'y peux rien… »

Elle n'arrive même plus à mettre deux idées bout à bout. Elle est tellement lasse ! Elle a l'impression que chaque pavé se dérobe sous son poids comme une trappe et qu'elle monte un long calvaire sur les genoux.

Un bras s'insinue sous le sien. Une voix rauque lui murmure à l'oreille :

— Mascha ! Tu te promènes depuis longtemps ? D'où viens-tu, Mascha ? qui t'a enseigné ce chemin ? Je sais d'où tu viens. Je sais ce que tu vas faire. C'est toi qui nous vendras tous. Personne n'est dupe de tes paroles. Nous te tenons à l'œil.

Mascha n'ose tourner la tête. Elle ralentit encore son pas défaillant. Quelqu'un est là, à son côté, qui marche dans le coin de son œil. De grands frissons lui coulent dans le dos.

La voix reprend :

— Dis que tu y retourneras, Mascha, dis que tu y retourneras.

Tout à coup Mascha se met à courir de toutes ses forces. Elle fait cent mètres et se retourne brusquement.

— Oui, vous y passerez tous, jusqu'au dernier !

Elle chancelle comme si elle avait reçu un coup de poing entre les deux yeux.

Il n'y a personne.

Personne.

Personne ne l'a suivie. Personne ne lui a adressé la parole.

Et pourtant, et pourtant !

Elle croit que Moravagine était tout à l'heure appendu à son bras.

Non, il n'y a personne.

C'était peut-être le flic du Gazéthnéoi Péréoulock ?

Non, décidément, il n'y a personne.

Alors ?

Devant et derrière elle la rue est déserte. Les réverbères tracent comme des grands signes d'interrogation sur le sol.

Alors ?

Mascha se réfugie dans une taverne de cochers. Elle se fait servir à boire et à manger. Elle surveille la porte. Elle surveille la rue. Dès que l'aube se dessine sur les vitres poussiéreuses, elle se lève et sort en renversant des flacons vides. Maintenant elle est très calme. Plus rien ne l'inquiète. Elle a besoin de toute la largeur du trottoir pour marcher droit.

Rentrée à l'Institut. elle nous trouve tous au travail parmi nos engins mystérieux. Personne ne fait attention à elle. Elle zigzague dans nos chambrettes. Elle fait de grands gestes et soliloque à haute voix. Nous ne savons si elle est saoule ou si elle répète son rôle de future nourrice. Elle parle à son enfant.

— Mon chéri. Mon mignon. Tu seras beau. Tu seras grand, et fort, et intelligent. Tu seras un homme libre. La liberté, c'est le seul trésor de l'homme russe. Tu…

Elle tombe dans un coin et s'endort.

La conduite de Mascha nous inquiétait et nous fit prendre des résolutions peut-être un peu hâtives. Nous décidâmes d'éloigner Mascha. Certains voulaient la supprimer ; mais l'avis de Ropschine prévalut, non sans difficulté, car il dut plaider sa cause et il le fit avec chaleur. Enfin, à l'unanimité, il fut décidé que Mascha

nous quitterait immédiatement, qu'elle irait accoucher dans une villa de Terrioki, sur la frontière finlandaise, à quelques lieues de Saint-Pétersbourg et qu'il serait toujours temps d'aviser après son accouchement car, actuellement, nous avions assez de besogne sur les bras. Moravagine, qui assistait à ces débats, n'intervint pas en faveur de Mascha, ce qui me surprit, ainsi que plusieurs de mes camarades ; mais, quand il fut décidé de surseoir à l'exécution, je vis un sourire de vif contentement envahir Moravagine. Il se leva, vint me serrer la main et me dit à l'oreille :

— Cela vaut mieux ainsi. Maintenant, tu vas voir. C'est le grand jeu. On va rigoler, mon vieux.

Je le regardais stupéfait. Une fois de plus, je n'arrivais pas à comprendre. Il me semblait qu'il avait soudainement rajeuni.

C'est une impression qu'il me faisait depuis quelque temps, chaque fois que je parlais avec lui. Plus Mascha s'enlisait, plus Moravagine paraissait se désintéresser de son sort, se détacher. Hier encore, il s'acharnait après elle, il la faisait souffrir, il y prenait même un malin plaisir. Aujourd'hui, il était comme libéré et, seul au milieu de tous nos compagnons, il était assez insouciant pour sourire et être même toujours prêt à rire de tout. Cela m'intriguait. Etait-ce de l'inconscience ou de l'innocence, ou une grande force ? Si la révolution lui avait appris à rire est-ce que le drame de Mascha l'avait complètement détraqué, abruti, enniaisé ? Il n'avait aucun sens de sa responsabilité et devenait tous les jours plus enfantin, joueur. J'ai cru longtemps qu'il était victime de sa passion, puis, peu à peu, l'idée me vint que cette attitude nouvelle était due à un charme inconcevable qui lui permettait de réagir et de puiser du souffle vital dans une réserve insoupçonnée. Quel genre

d'homme était-ce donc ? Chaque fois qu'on le croyait terrassé, à bout, épuisé par les plus terribles crises morales, il renaissait de ses cendres, frais, pur, confiant, dispos, et s'en tirait toujours indemne. Chiffrée à l'échelle, sa vie aurait figuré une courbe ascensionnelle qui, retombant, revenant plusieurs fois sur elle-même, aurait décrit une spirale de plus en plus large autour de mondes de plus en plus nombreux. Quel admirable spectacle, toujours identique et toujours varié ! Loi de constance intellectuelle, jeux de la tendre enfance ! Ce petit empan qui sert de tremplin à une petite idée dure et ronde comme une bille, et qui devient plus tard la main qui joue avec précision, qui porte des coups audacieux, qui provoque des carambolages tels que toutes les idées d'ivoire viennent se fracasser comme des soleils désorbités et se cogner en résonnant ; aujourd'hui, la grande maîtrise parmi les hommes et dans le monde, et la même main tenant la boule de l'Empire dans sa paume, la soupesant, prête à la jeter comme une bombe, prête à la faire éclater.

Je regardais Moravagine avec une ardente curiosité. Il était là, assis au milieu de nous, et pourtant seul, absent, étranger, comme il m'était apparu la première fois dans son cabanon de Waldensee, froid, maître de lui, désabusé et blasé. Au fond, c'est lui qui nous avait toujours fait agir et, si Ropschine était le chef, c'est Moravagine qui était le maître, notre maître à tous.

J'en eus une soudaine, une véhémente compréhension.

Je me remémorai tout ce que Moravagine m'avait raconté de sa vie en prison et de son enfance à Fejervar. Cette confession m'éclairait étrangement sur notre activité présente. Je saisis comme un parallélisme, des analogies, des correspondances entre notre terrorisme et les rêves les plus obscurs de cet enfant séquestré. Nos

actes qui bouleversaient le monde d'aujourd'hui étaient comme des idées inconscientes qu'il avait eues alors, qu'il formulait maintenant et que nous réalisions, nous, tant que nous étions et sans nous en douter. Quand nous nous croyions le plus affranchis ! N'étions-nous donc que les pâles entités jaillies de son cerveau, les médiums hystériques que sa volonté mettait en branle ou des êtres consternés que son cœur généreux nourrissait du meilleur de son sang ? Parturition d'un être humain, trop humain, surhumain, tropisme ou extrême dépravation, en nous regardant agir, en nous observant de près, Moravagine étudiait, contemplait son propre double, mystérieux, profond, en communion avec la cime et la racine, avec la vie, avec la mort, et c'est ce qui lui permettait d'agir sans scrupules, sans remords, sans hésitation, sans trouble et de répandre du sang en toute confiance, comme un créateur, indifférent comme Dieu, indifférent comme un idiot.

A quoi pouvait-il bien rêver quand il restait immobile durant des heures avec une folle activité dans la tête et un léger va-et-vient du buste ? Cela me donnait le vertige de l'observer et, tout à coup, je me mis à avoir une peur horrible de lui.

Depuis la nuit que j'avais passée couché auprès de Mascha au bord de l'eau, c'était la deuxième fois que je perdais tout contrôle de moi-même et que le voisinage intime d'une personne étrangère m'affolait. Alors, c'était une répulsion physique qui m'avait écarté de Mascha ; maintenant, c'était une crainte morale qui m'éloignait de Moravagine. J'étais dans un état d'angoisse inexprimable, j'agitais les pensées les plus funèbres, je vivais dans les transes quand les événements s'abattirent sur nous avec une violence et une rapidité déconcertantes.

Comment raconter ces événements ? Moi-même, je ne sais plus au juste comment tout cela est arrivé. J'ai beau faire des efforts, ma mémoire a des lacunes. Je n'arrive pas à enchaîner les faits, ni à comprendre comment ils purent découler les uns des autres. Suis-je bien certain de tout ce que je vais raconter ? Est-ce bien Mascha qui nous a trahis ? Est-ce bien Moravagine qui l'a fait agir ? Hypnotisme, autosuggestion ou suggestion ? Il n'y avait pas huit jours que Mascha était installée à la *datcha* de Terrioki. Alors, Moravagine aurait été la voir à mon insu ou aurait-il agi à distance ? Une chose reste certaine, c'est que notre association fut brusquement anéantie et que tous nos camarades y laissèrent leur peau. Je me demande encore comment nous réussîmes à nous en tirer, Moravagine et moi. Alors, il faut croire que Moravagine avait tout prévu et que c'est bien lui qui avait tout manigancé, et de longue date ? Que croire ? Toujours est-il qu'il me donna la plus grande preuve de sang-froid et de raison au moment précis où je doutais le plus profondément de lui et que, moi-même, je ne savais plus que penser. C'est aussi la seule fois qu'il m'a témoigné combien mon amitié lui était chère, car il aurait pu me plaquer et me laisser choir, comme les autres, et, en somme, il m'a sauvé la vie. Et, à cette époque, j'y tenais encore.

Voici les faits, tels que je les ai notés dans mon journal.

. . . . . .

« *Le 5 juin 1907.* Les derniers rapports sont bons. Nous avons passé la nuit à les dépouiller. Maintenant nous les brûlons un à un sur une flamme d'alcool tout en écoutant les bonnes nouvelles que Katja nous rapporte de sa tournée d'inspection. Tout va bien. Tout

marche. Katja arrive aujourd'hui même de Cronstadt et ce qui se passe à Cronstadt, se passe également à Reval, à Riga, Libau, Sébastopol, Odessa et Théodosia qui étaient dans son itinéraire. Partout on attend le grand jour avec calme, avec confiance. Tout est prêt. Nos derniers et fidèles partisans de province se rendent compte de la gravité de l'heure et sont décidés à agir énergiquement. L'annonce de l'arrivée des membres du Comité exécutif, qui se mettront dans chaque ville à la tête du mouvement et dirigeront et prendront personnellement part à l'action, a produit le meilleur effet et a relevé le moral de tous. Plusieurs unités de la flotte de guerre nous sont acquises. L'enthousiasme des matelots de la Baltique et de la mer Noire est indescriptible. Katja attribue cet heureux état d'esprit à nos agents de propagande féminins qui travaillent les équipages et les garnisons depuis de longs mois et elle rend hommage à Moravagine qui a eu l'idée d'envoyer dans les ports et dans les arsenaux des jeunes filles et des femmes. Trois cents d'entre elles, pour la plupart des lycéennes, filles d'officiers et de bourgeois, sont entrées dans les bordels ; elles se donnent aux matelots et les possèdent ainsi corps et âme. Les autorités ne se doutent de rien, aucune maison n'est consignée. Tout est prêt. A notre signal, ces femmes et jeunes filles embarqueront et se mettront à la tête des mutins. La flotte est avec nous. Nous n'avons encore jamais eu un tel atout en main. Nous pouvons compter d'une façon absolue sur les garnisons de plusieurs forts. Il y a beaucoup de chances pour que les artilleurs de la défense mobile suivent l'exemple des marins. »

« *Le 6 juin, 10 heures du soir.* Journée éreintante. Tous les engins sont chargés, les emballages sont faits.

Avons tenu ce soir un dernier conciliabule. Le 11 est l'anniversaire de l'empereur. Des revues militaires et des fêtes auront lieu un peu partout. Avons résolu d'agir simultanément le même jour dans toutes les villes. Chacun de nous sait ce qu'il a à faire. Programme très chargé, mais rien ne cloche. Nous nous séparons demain. Z. Z. est parti ce matin pour Capri. A. A. A. part tout à l'heure pour Londres. Nous n'avons plus besoin d'eux ici. Chacun d'eux va préparer son secteur (Méditerranée, mer du Nord), car il faut tout prévoir et il y aura peut-être beaucoup de fuyards par ces deux voies. Ro-Ro nous quitte demain matin. Demain dans la nuit, il sera à bord du *Rujrik*. La machine infernale et les gaz y sont installés depuis huit jours, dans la soute à charbon. Medvied, le chef mécanicien, a télégraphié que tout était paré. Ro-Ro n'a pas une chance sur cent de s'en tirer.

« A l'instant, on nous apporte un télégramme de l'Eclopé. Mascha ne sort pas de la maison. Elle est étroitement surveillée. Une affiliée intercepte sa correspondance au bureau de poste de Terrioki. Donc, pas de crainte à avoir de ce côté-là. »

« *Le 7 juin, 9 heures du matin.* Je reviens de la gare Nicolas. Tout s'est bien passé. Ro-Ro et sa troupe sont partis. Ils occupaient deux coupés de première dans l'express de Saint-Pétersbourg. Leurs huit valises contiennent vingt-cinq bombes à renversement, des valises anglaises, plates, toutes du même modèle, munies de grandes étiquettes bicolores, nettes, visibles, qui sautent aux yeux : *Compagnie dramatique.* TOURNÉE POPOF. Je suis très inquiet, mais n'ai pas le temps de me l'avouer. Ma journée sera bien remplie. »

« *Minuit.* Gostinji-Dvor. L'Institut est désert. Je l'ai quitté le dernier pour venir m'installer à l'hôtel. Je suis Mr. John Stow, commerçant anglais. Je descends au bar sabler le champagne. J'ai donné rendez-vous à une poule de luxe. Les flons-flons de l'orchestre montent. J'enfile mon smoking et je descends. »

« *Le 8*; *6 heures du matin.* Je ne dors pas. Je n'ai pas dormi. Voici des nuits et des nuits que je ne dors plus. Que dois-je faire? Qu'allons-nous tous devenir? J'exécute mon programme à la lettre, mais je suis loin d'avoir le calme nécessaire. Je manque absolument de sang-froid. C'est la première fois que j'agis seul. J'ai la fièvre. Il me semble que tout le monde devrait s'apercevoir de mon émotion. Cette nuit j'ai saoulé Raja, la pauvre fille, ignoblement, je la faisais boire pour qu'elle ne remarque pas mon trouble. Les femmes sont si curieuses. J'avais peur qu'elle m'interroge.

« Tous les copains sont partis hier. Chacun dans sa direction, chacun avec des instructions précises, chacun avec un armement de bombes fumigènes, de bombes à renversement, de bombes asphyxiantes, de grenades à main d'un nouveau modèle, chacun muni d'un Colt qui faisait saillie dans sa poche, chacun avec un matelas de billets de banque autour du corps, chacun avec un ballot de passeports. Je me demande comment la police a laissé passer tout ça, armes, hommes, argent, papiers. »

« *11 heures du soir.* Toute la journée je me suis fait trimbaler dans des musées, dans des cafés, dans des restaurants, j'ai visité le Kremlin, j'ai fait jouer des tziganes, j'ai fait une partie de poker au club anglais, j'ai dîné à l'Ours, je suis allé au théâtre et me voici

allongé sur le parquet de ma chambre avec des palpitations de cœur et de l'angoisse plein la tête.

« Une bouteille de whisky est à la portée de ma main. Une cigarette brûle le tapis de haute laine.

« J'ai peur. J'ai honte d'avoir peur. J'ai toujours peur.

« C'est demain que je dois faire sauter l'Institut. Je me suis répété cette phrase toute la journée et je n'arrive pas à m'habituer à cette idée. Il n'y a qu'un simple contact à mettre ; mais est-ce que je saurai faire le geste ? Je n'aurai pas besoin de sortir de cette chambre d'hôtel, je n'aurai qu'à brancher sur le secteur et, à l'autre bout de Moscou, l'Institut sautera et peut-être tout un quartier. Pourquoi ?

« Je suis très inquiet. Moravagine est parti hier. C'est la première fois que nous sommes séparés. Avec lui tout cela serait un jeu. Il me manque énormément. J'ai honte des mauvais sentiments que j'ai eus à son endroit tous ces derniers temps. Pourquoi me faisait-il peur ? Comment ai-je pu supposer qu'il allait nous trahir ? C'est un enfant. Mascha est une sale vache. Est-ce qu'il saura seulement se tirer d'affaire ? Lui aussi a un programme chargé. Je deviens bête. Je m'en veux de l'avoir embarqué dans cette affaire et surtout de l'avoir laissé partir seul ; moi qui m'étais juré de ne jamais le quitter.

« C'est demain que je dois faire sauter l'Institut. Un simple contact…

« J'ai eu une émotion épouvantable. Impératif, un coup de téléphone m'a fait sauter sur mes pieds. J'étais tout tremblant. J'ai sorti mon revolver, prêt à tuer l'homme au bout du fil. C'était Rita qui me demandait de l'inviter à souper. Je lui ai dit de m'attendre, que j'allais descendre. Brave fille. Je ne serais pas seul cette nuit. Mais ce qu'elle m'a fait peur… »

« *Le 9, 11 heures du matin.* Je me réveille dans le piano. Je suis extraordinairement lucide. L'alcool m'a complètement délavé. Je me sens rajeuni, très sûr de moi, toutes mes forces sont à ma disposition. Il me semble que je soulèverais le monde en étendant le bras. Raja dort la bouche ouverte, le corps pris sous un fauteuil renversé. Non, je n'ai pas couché avec elle. Voyons, est-ce que je lui ai dit quelque chose ? Non, je ne lui ai rien dit. Nous n'avons fait que boire, boire, elle m'a entraîné chez elle et, en entrant, j'ai piqué une tête dans le piano. Je ne pouvais plus me tenir sur mes jambes. Et je me suis immédiatement endormi. Maintenant, debout, il faut agir, c'est le grand jour. »

« *Midi.* Je suis à l'hôtel. Je prends mon bain et me fais apporter mon courrier. Les télégrammes sont là sur un plateau d'argent. J'ai donné un pourboire royal au groom qui me l'a monté. Je donnerais bien tout l'or de ma ceinture et tous les billets de banque qui bourrent ma valise à soufflet pour ne pas avoir à prendre connaissance de ces dépêches. C'est moi qui détiens la caisse du parti. Je n'ai jamais eu autant d'argent. Près d'un million. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour que cette journée n'ait pas lieu ! »

« *Un peu plus tard.* Je déjeune seul dans ma chambre. Les dépêches sont toujours là sur le plateau. Je n'ose pas les ouvrir et pourtant, il le faut, je dois faire sauter l'Institut à 5 heures. C'est convenu. A moins de contrordre. Et maintenant, c'est justement ce que je crains le plus, apprendre du nouveau, un empêchement quelconque qui arrêterait tout. Je suis impatient d'en finir. »

« Il est 2 heures et quart. J'ai encore deux bonnes heures devant moi, le contact devant être mis à cinq heures précises. J'ai décacheté mes télégrammes. Tout va bien. Tout marche à souhait, va selon nos vues. Je puis aller de l'avant. C'est la dépêche de Ro-Ro qui me causait le plus d'inquiétude. Je l'ai immédiatement lue, car tout dépendait de ce qu'il m'y disait. Ro-Ro me télégraphie : « Achetez choucroute. » Je sais ce que cela veut dire. J'envoie immédiatement quatre télégrammes et j'achète ferme 100 tonneaux de choucroute à Toula, 100 à Twer, 100 à Riazan et 100 à Kalouga.

« Je sais maintenant que je devrai mettre le contact.

« L'explosion de l'Institut est le signal convenu qu'attendent tous les copains. Les journaux du soir l'annonceront et le télégraphe marchera toute la nuit. Ainsi tous les camarades et tous nos partisans disséminés dans l'ensemble du territoire seront prévenus que le plan tient toujours bon et qu'ils peuvent marcher.

« Katja est à Cronstadt avec Makowsky. Khaïfetz est à Odessa. Kleinmann à Riga. Oleg à Libau. Le Cosaque à Théodosia. Seul Moravagine n'est pas encore arrivé à Sébastopol. Sokoloff me télégraphie qu'ils se sont séparés à Kharkoff. Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne sais que penser et n'ai d'ailleurs pas le temps de penser. J'ai tout juste le temps de faire ma petite installation dans ma chambre. Monter les accus, faire mon branchement et établir le contact avec le secteur du téléphone. Comme je suis très maladroit et que je ne sais pas manier les outils, je n'ai pas une minute à perdre. Le télé de Mora peut arriver d'un instant à l'autre. »

« Il est 5 heures moins le quart. J'ai travaillé comme un nègre et me suis brûlé à la main gauche en maniant la lampe à souder sur la colonne d'eau. Les batteries

d'accus que contenait ma malle sont branchées dans la salle de bains. Les piles du téléphone sont dans la baignoire. Les instructions de Z. Z. étaient si bien rédigées et son schéma si précis que je n'ai pas eu une seconde d'hésitation dans l'installation des fils électriques. Les écheveaux sont dévidés, mes ligatures sont prêtes, je n'aurai qu'à nouer ces deux épis de petits fils de cuivre pour établir le contact. Je bois une grande rasade de cognac. Toujours rien de Moravagine. Je brûle tous les télégrammes et les autres papiers. »

« Il est 5 heures moins cinq. Ma montre est devant moi sur la table. C'est un chronomètre de course. La grande aiguille du milieu me compte même les fractions de seconde. Comment remplir les cinq minutes qui me restent. Que ne peut-on faire en cinq minutes !

« Je glisse dans une enveloppe dix mille roubles pour Raja. Bon. Le chasseur est venu, l'enveloppe est partie. Bon. Je ferme la porte à clé. Je n'ai plus rien à faire. Ma valise est bouclée. Je n'oublie rien. Je ne laisse aucun papier derrière moi. L'installation électrique dans la salle de bains me fait rire et intriguera beaucoup les détectives après coup. Qui est M. Stow, Mr. John Stow ? Mr. John Stow a vécu, messieurs, ne vous donnez pas la peine de le chercher, il ne reparaîtra jamais plus. Sorti de l'hôtel, je suis Matoschkine, Arcadie Porphirovitch Matoschkine, originaire de Voronej, marchand de troisième classe, membre de la guilde, qui se rend à Twer prendre livraison de cent tonneaux de choucroute. J'ai beau rigoler tout seul, mon cœur frappe à grands coups, mon pouls cogne presque aussi fort et les tempes, la nuque me font mal. Encore quatre minutes. »

« Je pense à Ro-Ro. Quel chic type, bien élevé, lettré, calme, toujours de sang-froid ! Puisse-t-il réussir et s'en tirer. Et Mascha, que va-t-elle devenir si nous ne réussissons pas ? »

« Plus que trois minutes.

« L'aiguille des secondes tourne moins vite que mon impatience et celle des dixièmes s'affole.

« Je compte à haute voix.

« Je suis tout en sueur.

« Ah ! si Moravagine était là ! Je l'appelle : Mora ! Mora !

« Silence.

« Où suis-je ?

« Est-ce que tout cela est réel ?

« Je me regarde faire.

« C'est pourtant bien moi qui agis. Je tiens ce fil dans la main droite. Cet autre, dans la main gauche. Un bout est tout tortillé. L'autre forme une petite boucle. Je n'ai qu'à passer le tortillé dans la boucle et à le rabattre en forme de crochet, puis à tordre le tout dans du chatterton avec ma petite pince et…

« Et…

« J'ai l'impression que je vais faire sauter l'univers.

« Faire sauter le monde hors des gonds.

« C'est trop simple. Mes mains tremblent. J'ai failli mettre le contact un peu trop tôt. Je tiens à être exact. A 5 heures précises. Je suis des yeux la grande aiguille qui bondit irrégulièrement comme une sauterelle. J'ai encore une minute et deux dixièmes. »

« Je pense à cette page du *Journal d'un Poète* d'Alfred de Vigny. Z. Z. a toujours affirmé qu'elle était réalisable, que l'on pouvait faire sauter la terre, détruire

le monde entier d'un seul coup. D'après lui, il n'y avait qu'à forer les mines à la profondeur voulue, placer les chambres d'explosion dans l'angle mathématique obtenu en tenant compte de la propagation en forme d'ondes du séisme, distribuer les charges d'explosif selon une progression géométrique, de l'équateur vers les deux pôles, de façon que les deux calottes polaires soient bien remplies par les deux principaux fourneaux de mine, obtenir un synchronisme parfait de l'allumage. Une seule étincelle et le globe est émietté. Ce qui fait choir la lune et entraîne tous les astres du système solaire. Les répercussions de cette explosion se font sentir jusqu'aux fins fonds des cieux et les gravitations les plus anciennes chancellent. Quand tout s'apaise, nouvelle harmonie, mais dont la planète Terre n'est plus. A. A. A. disait par contre qu'aucun explosif connu ne serait assez puissant pour faire sauter le globe terraqué, qu'il en faudrait une masse au moins égale et peut-être double du volume de la planète, que fabriqué avec de la matière il ne pourrait réduire les forces de la matière, que constitué selon les lois physiques il ne pourrait rompre l'équilibre des mondes, ni, chimiquement, anéantir l'énergie moléculaire, que l'explosion provoquerait tout au plus un nouveau précipité en suspension dans l'atmosphère, lequel continuerait à graviter autour du soleil ; il est vrai que la vie en serait peut-être exclue. Il ajoutait que le rêve de Vigny n'était qu'une illusion d'optique connue en astronomie comme phénomène de diplopie monoculaire. Il prétendait que pour réussir dans cette entreprise, il fallait employer un explosif astral, constitué, par exemple, du dernier rayon d'un soleil mort il y a plus de cent mille ans et dont on réussirait à capter l'énergie lumineuse au moment précis où il atteindrait notre œil, à l'isoler, à l'emmagasiner à

l'aide de l'analyse spectrale, que condensé sous le plus petit volume industriellement réalisable rien ne résisterait à la force destructive émise par ce noyau lumineux, que cette pilule coincerait les masses foudroyantes de la Voie lactée. »

« Sept… huit… neuf… dix. »

« J'ai noué mes deux fils. »

« Quelle dextérité chirurgicale dans l'emploi de la pince ! »

« Quelle déception ! »

« Il ne se passe rien. »

« Je m'attendais à une explosion formidable. »

« J'écoute, haletant. »

« Rien. »

« Moi qui croyais faire sauter le monde ! »

« Rien. »

« L'ascenseur ronronne comme feutré dans les profondeurs de l'hôtel et les vitres tintent légèrement quand l'omnibus passe sous mes fenêtres.
« Je reste pantelant. »

« Un quart d'heure vient de s'écouler. »

« J'empoigne ma valise et me sauve.

« J'allais oublier ma montre. Il est 5 h 17. J'ai tout juste le temps d'aller à la gare et de sauter dans le train de Twer qui passe à 18 h 1. »

« Dans le train. Le wagon est archibondé. Les moujiks vont, viennent, grognent, crachent, prient, jouent de l'accordéon, se disputent, boivent du thé. Il y en a qui sont juchés jusque dans les porte-bagages. L'un d'eux me fixe avec ses yeux de furet. Je n'ose ouvrir les journaux qui sont dans ma poche et qui me brûlent.

« Ah ! cette traversée de Moscou en fiacre et cette arrivée en trombe à la gare ! Les rues avaient leur aspect habituel et de plus en plus j'étais convaincu d'avoir raté mon coup. Soudain, ce fut une ruée. Nous nous étions justement engagés sous la grande porte de la Cité chinoise et nous y restâmes bloqués. Devant nous, la place était noire de monde. La foule s'agitait, bouillonnait. Les camelots n'y arrivaient pas. Cris. Bras tendus. Remous. Bousculades. Enfin, mon fiacre fut dégagé et je pus à mon tour étreindre une brassée de journaux. Journaux du soir, journaux du matin, éditions spéciales. Mille cris me l'avaient déjà annoncé. J'avais réussi. Debout, je donnais de grands coups de poing dans le dos du cocher ;

« — A la gare, à la gare, cent roubles si tu me mènes à la gare ! »

« Je retombai dans les coussins de la voiture, épuisé. »

« Les journaux, les journaux. Les voici. Je les ai lus. Je n'y tenais plus. Je les aurais lus, même les menottes aux mains, encadré de deux gendarmes, en route pour le bagne…

« Des manchettes énormes. Le chiffre des morts. Le chiffre des blessés. On se perd en conjectures sur les mobiles d'un attentat aussi stupide, aussi inutile, en plein quartier populaire… Les pompiers… Les soldats… Consternation… Indignation… Je m'endors. »

« Je me réveille en sursaut. Quelle heure est-il ? Minuit onze. Nous arrivons. Les journaux ? Ils sont entre mes jambes. Je vais les jeter par la portière. Comme je suis en train d'abaisser la glace, j'ai l'impression qu'on me poignarde dans le dos. Je me retourne tout d'une pièce. Un œil m'observe, sournois, rigoleur. Sur la banquette d'en face un homme est couché dans une peau de mouton. Barbe hirsute, casquette sur l'oreille, cheveux en désordre. Une bouteille vide est dans sa main qui pend jusque sur le plancher. Cet homme me fait peur. Je ne vois qu'un seul de ses yeux et cet œil cligne. Qui est-ce ? Je le connais. Il me semble que je l'ai déjà vu quelque part. Je bande toutes mes facultés, mais je ressens aussi toute mon immense fatigue. La bouteille vide roule à travers le wagon. L'homme se lève, me marche sur les pieds. Le train freine. On se bouscule. Je descends.

« Twer ! Twer ! Il pleut. Le quai en bois est glissant. De mauvais quinquets se balancent dans le vent. La foule s'écoule silencieusement. Je cherche mon inconnu de tout à l'heure. Je me hâte vers la sortie. Ma valise me bat dans les jambes. Je suis sans force.

« Maintenant, je m'oriente. Un chemin défoncé suit la voie. Je traverse le deuxième passage à niveau. Une piste mène à travers champs. Je patauge dans l'eau. La pluie redouble et le vent siffle. Au bout d'un quart d'heure, j'atteins une touffe de sureau. Une voiture m'attend. J'y monte. Le cocher fouette son cheval. Nous ne nous adressons pas la parole.

« Nous traversons une plaine inondée, puis entrons sous bois. Je me laisse transporter par cette mauvaise téléga qui tressaute sur les racines et que le vent fait chavirer. Je ne pense à rien.

« Au bout d'une heure, nous entendons des aboiements lointains. Une lumière brille entre les sapins. Nous sommes arrivés. Ivanoff saute à terre. Il m'empoigne par les poignets, il me les serre de toutes ses forces, et son visage tout contre le mien, il me demande :

« — Ça y est ?

« — Ça y est.

« — Que Dieu nous protège ! »

« Il défait son étreinte.

« Il reste muet. Je ne dis rien. Le vent mugit dans les arbres. Au loin, on entend le long cri d'une locomotive perdue.

« La pluie tombe.

« Au bout d'un moment, je demande :

« — Les tonneaux sont prêts ?

« — Tout est prêt.

« — Tu as un wagon ?

« — J'ai deux wagons, deux wagons couverts. Ils sont sur une voie de garage, tout au bout du quai, tout seuls. Il n'y a pas d'erreur possible, je laisserai un tonneau sur le quai.

« — Bien. Embarque tes tonneaux dès demain et que tes wagons soient prêts à partir. Arrange-toi pour que le premier ne parte pas avant trois, quatre jours et le deuxième dans cinq, six jours. Il ne faut pas trop se presser, il y aura peut-être beaucoup de monde.

« — Que Dieu nous protège tous ! »

« Long silence.

« Ivanoff tire sur sa pipe vide. Le cheval s'ébroue.

« Je lui demande :
« — Ivanoff, tu es seul ici ? »
« Il me répond :
« — Je suis seul.
« — Et tes ouvriers ?
« — Je leur ai donné congé. Ils sont tous en ville puisque après-demain c'est fête.
« — Oui, une grande fête.
« — Que Dieu nous protège ! »
« Il m'embête avec son Bon Dieu. »
« — Allons nous coucher », lui dis-je brusquement.
« Ivanoff passe devant. Il pousse la porte de son isba.
« — Le chien est enchaîné, me fait-il. Entrez. Je vais retourner à Twer. Vous pouvez vous coucher sur le poêle, il est allumé. »

« Je ne puis rester sur le poêle. Je suis trop énervé. Il y a également du pain, un hareng et des concombres salés sur la table. Je ne puis y toucher, je n'ai pas faim. Je fume des cigarettes. Je vais, je viens. A chaque pas que je fais, le chien grogne.
« — Sale bête ! »
« Quelle heure est-il ? ma montre est arrêtée. Jamais je ne pourrai rester dans cette baraque et attendre. Attendre quoi ? Impossible d'avoir des nouvelles et je ne puis me montrer en ville.
« Je tourne comme un enragé dans la pièce. Le chien grogne. J'ai envie de le tuer. Jamais je ne pourrai rester ici.
« Le vent hurle et les branches s'entrechoquent.
« Je mets une bûche dans le poêle et étends mes jambes à la flamme.
« Demain, c'est jeudi. Après-demain, c'est vendredi. Le tsar, la famille impériale et leur suite embarquent à

9 heures du matin à bord du *Rujrik*. Le *Rujrik* est un beau croiseur amarré en face l'ambassade d'Angleterre, quai de l'Arsenal. Le *Rujrik* vire sur une ancre pour prendre le courant et descendre la Néva. C'est à ce moment, à 9 h et quart, qu'éclate la machine infernale. Le bateau coule. Medvied ouvre les réservoirs de gaz asphyxiant. Ro-Ro, embusqué dans une manche à air qui domine la passerelle, tire à bout portant sur le tsar. Ro-Ro a peut-être la chance de se sauver en sautant par-dessus bord et en gagnant Vassilji-Ostrow à la nage. Les artilleurs de Pierre-et-Paul, préposés au canon qui tire le coup de midi, pointent leur pièce sur le *Rujrik*. Ils ont mission de tirer sur toutes les embarcations qui tenteraient de s'éloigner ou de s'approcher du croiseur qui sombre au milieu de la rivière. Une autre pièce tire alternativement un obus sur l'Amirauté, un autre sur le Palais d'hiver. Un canon Maxim nettoie les quais et maintient sous son feu l'ambassade d'Angleterre et tous les palais de la rive. Une mitrailleuse, braquée sur l'intérieur de la forteresse, cloue le poste de garde et défend les approches de la courtine sud. En tout, quinze hommes qui suffisent à cette besogne. A la tête des ouvriers de Poutilloff, six meneurs, armés de bombes puissantes et de bombes fumigènes, s'emparent de l'Arsenal. Dans les casernes en effervescence, les mutins abattent leurs officiers.

« A Cronstadt, l'affaire se déclenche à 9 heures et demie. Ce sont les torpilleurs *T. 501* et *T. 513* qui ouvrent le feu. Ils torpillent à bout portant l'énorme dreadnought *Tsaréwitch*, vaisseau amiral. Les forteresses des îles *U. 21* et *U. 23* bombardent la flotte alignée pour la revue navale que le tsar ne viendra pas passer. Le brise-glace *Novak* bombarde les poudrières et les dépôts de munitions. La moitié du port saute. A bord de

chaque bateau, la poignée des révoltés qui nous sont acquis s'emparent du commandement et hissent le drapeau rouge. Les fusiliers marins occupent les casernes et la préfecture maritime. A midi, Cronstadt est à nous. On réduit les forteresses des îles qui ne se sont pas encore rendues. Le sous-marin *Iskra* file en éclaireur, une partie de la flotte révolutionnaire le suit, prêter main-forte aux camarades de Saint-Pétersbourg, où le canon tonne toujours. Grâce aux marins, vendredi soir Saint-Pétersbourg peut être à nous.

« A Riga et à Libau, les unités qui y stationnent peuvent facilement s'emparer du port et des bassins. Sous la menace de leurs canons, ils obtiennent la reddition des garnisons et des autorités de ces deux villes. Les dockers leur prêteront la main.

« Voilà pour la Baltique.

« En mer Noire, c'est Moravagine qui marque le premier point. Vendredi matin, de bonne heure, l'amiral Néplouwjeff est tué en sortant de la citadelle pour aller inspecter les troupes rangées sur l'Esplanade. Sept bombes ont été fabriquées spécialement pour lui, car il y a longtemps qu'il figure sur nos listes noires, ce vieux bandit. Il a été condamné sept fois à mort. Il ne peut pas nous échapper. Le cuirassé *Kniaz Potemkine* hisse le drapeau noir. Il bombarde immédiatement de ses grosses pièces les forteresses qui n'ont pas adhéré au complot. Il lâche également quelques volées d'obus sur l'Esplanade, où les troupes sont rassemblées. Les forteresses mutinées bombardent les unités de la flotte qui ne hissent pas le drapeau noir au premier coup de semonce. La flottille des torpilleurs nous est acquise. Les uns sont aux ordres de l'état-major révolutionnaire du *Potemkine ;* les autres, commandés par Sokoloff, filent sur Odessa, soutenir le vieux garde-côte *Orloff* et les

canonnières *Batiouchka* et *Matiouchka* qui doivent s'emparer du port avant 5 heures du soir et tenir la ville sous leurs canons. Théodosia est prise sans coup férir, Odessa dans la journée de samedi, Sébastopol, dimanche matin au plus tard.

« En trois jours les frontières maritimes de la Russie sont entre nos mains. Les puits de Bakou brûlent. La gare de Varsovie est en flammes. Kiew, Witebsk, Dwinsk, Vilna, Pskoff, Tiflis en pleine révolution. La Pologne, la Lituanie, la Lettonie, la Finlande, l'Ukraine, la Géorgie proclament leur indépendance. Moscou est isolée. S'il y a lieu, des frontières nous marchons concentriquement sur cette ville. Moscou encerclée, ce qui reste de la Russie d'Europe peut être à nous en moins de huit jours. La grève des cheminots et la grève générale sont proclamées. Dès dimanche matin, les prisons et les bagnes sont ouverts. Il y a des batailles tout le long du Transsibérien, batailles qui font long feu. Seule Vladivostock tient bon, résiste, se retranche et devient le centre de la réaction, mais cette ville perdue en Extrême-Orient ne peut agir sur notre destinée immédiate. Nous prévoyons des îlots de résistance le long de la Volga. »

« Je fourrage le foyer. Le chien grogne.

« — Tais-toi, sale bête ! »

« Je suppute nos chances de succès. Nous pouvons réussir car tout a été préparé minutieusement et les hommes dont nous disposons sont sûrs et décidés. Les deux gros morceaux sont Saint-Pétersbourg et Sébastopol. Mais Ro-Ro est un homme d'action, prompt, rapide, téméraire et qui ne flanche jamais. Quant à Moravagine…

« Moravagine. Je suis plein d'angoisse à son sujet.

Que signifiait ce télégramme de Sokoloff ? Pourquoi se sont-ils séparés ? Pourvu que…

« Non. C'est impossible. Même la défection de Moravagine ne changerait rien. J'ai fait partir mon pétard. Il a été entendu de tous. Toute la Russie l'a entendu. Et maintenant on se met partout au travail. La chose doit suivre son cours. Rien ne peut l'arrêter.

« Je suis mortellement angoissé. Je me lève. Je reprends mon va-et-vient. Le chien grogne en montrant les dents. Il s'est réfugié entre deux barriques. Je ne puis même pas lui allonger un coup de pied…

« Je pense à ce drôle de bonhomme dans le train… Il était bien suspect… Cette casquette… cette barbe… cette bouteille vide… tout cela ressemble beaucoup à de la mise en scène, du grimage…

« Et si nous étions trahis ?… si Ro-Ro était arrêté ?… s'il ne se produisait rien à Saint-Pétersbourg et que seule la province marche ?… Ça serait la fin de tout… ça serait épouvantable… on ne pourrait jamais plus recommencer… tout serait inutile…

« Inutile… ha, ha, ha… Est-ce que vraiment nous allions faire quelque chose d'utile ?… Non, Ro-Ro lui-même n'a plus la foi.

« Et si nous réussissions ? Si notre œuvre est couronnée de succès ?… Alors, nous allons tout démolir ; démolir… ha, ha, ha… démolir jusqu'à la gauche. Puis…, et puis ?… Certains porteront la même activité ailleurs, d'autres s'enthousiasmeront même pour une action internationale, une entreprise universelle de démolition. Mais nous, les chefs, n'en avons-nous pas assez, ne sommes-nous pas fatigués, las ? Alors, il nous faudra déserter, tout abandonner, laisser notre œuvre à d'autres, aux esprits forts, aux suiveurs, aux épigones qui s'emparent de tout et prennent toujours tout au sé-

rieux... et réalisent... et décrètent... ordonnent... de nouvelles lois... un ordre nouveau... ha, ha, ha !... Non, après ce que nous avons fait, nous ne pouvons plus rien admettre, même pas la destruction et surtout pas la reconstruction, la reconstruction posthume... Anéantissement... C'est le monde entier qu'il faut arriver à faire sauter... En somme, la connaissance scientifique est négative. Les dernières données de la science ainsi que ses lois les plus stables, les plus avérées, nous permettent tout juste de prouver la nullité de toute tentative d'explication rationnelle de l'univers, de démontrer l'erreur fondamentale de toutes les conceptions abstraites, de classer la métaphysique dans le musée du folklore des races, d'interdire toute conception *a priori.* Comment ? Pourquoi ? Questions oiseuses, questions idiotes. Tout ce que l'on peut admettre, affirmer, la seule synthèse, c'est l'absurdité de l'être, de l'univers, de la vie. Qui veut vivre doit se tenir plus près de l'imbécillité que de l'intelligence et ne peut vivre que dans l'absurde. Manger des étoiles et rendre du caca, voilà toute l'intelligence. Et l'univers n'est, dans le cas le plus optime, que la digestion de Dieu.

« Je jette le hareng au chien. Il le ronge et je reprends ma rêvasserie. Cette nuit ne finira donc jamais !

« Dieu... »

« A ce moment, le chien se précipite sur la porte et aboie furieusement. Je reste tout interdit. Est-ce que quelqu'un viendrait ? J'arme mon revolver, j'écoute.

« La fureur du chien redouble. Le vent gémit. Des branches craquent. J'ouvre la porte. La bourrasque s'engouffre dans la chambre. La lampe à pétrole est éteinte. Je referme la porte avec violence et reste derrière elle, prêt à tirer.

« Tout à coup, j'entends un coup de sifflet, notre sifflet de ralliement, le thème de Tristan. J'ouvre la porte et me précipite dehors en criant :

« — Mora, Mora !...

« Le vent me gifle par paquets. Il fait si noir que je ne vois pas à un pas.

« Une voix fait :

« — Allô, c'est moi !

« C'est la voix de Moravagine.

« Une seconde après je serre Moravagine dans mes bras.

« Je l'entraîne par la main.

« — Le chien est enchaîné, lui dis-je. Entre. Tu peux te coucher sur le poêle. Je vais rallumer la lampe. »

« *Dans la nuit du* 10 *au* 11 *ou dans la nuit du* 9 *au* 10 ? Je ne sais pas. Je suis perdu. Moravagine prétend que c'est demain vendredi. Ainsi, j'aurais dormi vingt-quatre heures sans le savoir ? Il veut m'en faire accroire. Pourquoi ? Je ne sais que penser. Il se fiche de moi. Mais alors, pourquoi est-il venu me rejoindre à Twer ? Du moment qu'il s'enfuyait, il lui aurait été plus facile d'atteindre le dépôt de choucroute de Toula. Mais fuyait-il ? C'est ce que je voudrais bien savoir.

« Je vais tâcher de mettre un peu d'ordre dans mes idées et de retrouver la date perdue.

« Donc, je fais entrer Moravagine dans la maison. Je le tiens par la main et le pousse du côté du poêle pour lui faire éviter le chien. Puis je ferme la porte et vais rallumer la lampe. Quand je me retourne, j'ai devant moi le petit bonhomme du train. A cette vue, je suis tellement saisi que mon revolver, que je tenais de la main gauche, part tout seul et que je blesse Moravagine au pied. Naturellement, c'est le pied droit, sa jambe

malade. Heureusement que ça n'est rien. Je lui ai fait un pansement. La balle a traversé le gros orteil, à la racine de l'ongle.

« Moravagine mange sous la lampe. Son pied blessé étendu sur une chaise fait qu'il est assis tout de travers. Le chien est à côté de lui et il lui donne de temps à autre une croûte de pain. Il me l'a fait détacher et cette bête qui m'aurait dévoré, moi, s'est précipitée sur lui pour le lécher. Quel est donc ce charme qui se dégage de sa personne au point que les animaux mêmes y sont sensibles ?

« Moravagine mange sous la lampe. Je suis honteux de mon malheureux coup de feu. Je fais bouillir du kascha. En fouillant parmi les caisses et les tonneaux, j'ai découvert la huche à pain, la réserve de concombres et un sac de harengs. J'ai aussi trouvé un gros litron de vodka et j'en ai bu une longue rasade avant de le déposer sur la table. Si je fais l'affairé, c'est que j'ai peur d'interroger Moravagine. Je suis plein de soupçons. Les suppositions les plus folles me passent par la tête. De temps en temps je lui jette un furtif regard. Je voudrais le pénétrer, savoir ce qui se passe, ce qu'il a fait.

« Je n'y tiens plus, son calme m'exaspère. Je sens la colère monter en moi.

« — Tu sais, lui fais-je brusquement, en me versant un gobelet de vodka, tu sais, ta plaisanterie était idiote.

« — Quelle plaisanterie ? »

« Il n'a même pas levé les yeux.

« — Celle du train. Tu sais, je t'ai immédiatement reconnu. On n'a pas idée de ça, cette bouteille vide, ça ressemblait trop à du chiqué.

« — Allons, allons, mon vieux, ne te monte pas. Avoue que tu as eu une sacrée frousse. »

« Il me regarde en rigolant.

« — Nom de Dieu ! me diras-tu enfin ce que tu foutais dans le train, cette nuit ?

« — Cette nuit ?

« — Oui, cette nuit.

« — Mais non, mon vieux, c'était hier. »

« Ses yeux ne me quittent pas. Il sourit.

« — Voyons, Mora, ne joue pas sur les mots, je t'en supplie. Hier ou aujourd'hui, ça m'est égal. Me diras-tu ce que tu faisais cette nuit, à minuit, dans le train ?

« — Mon bon vieux, me répond Moravagine, je t'assure que tu te trompes. Cette nuit, à minuit, je n'étais pas dans le train. C'est dans la nuit du 9 au 10 que j'ai eu l'honneur de voyager avec toi, et sans que tu me reconnaisses, d'ailleurs.

« — Bon. Nous sommes d'accord. Me diras-tu enfin pourquoi tu étais dans le train, cette nuit ?

« — Mais, mon vieux, tu es complètement fou, ma parole. Je te répète que j'étais dans le train l'autre nuit et que cette nuit, 11 juin 1907…

« — Tu dis, m'écriai-je, tu dis que nous sommes le 11 ?

« — Je dis que nous sommes le 11 juin 1907, qu'il est près de 3 heures du matin et que nous ferions mieux, tant que nous pouvons encore le faire, de prendre quelques heures de repos. Je suis fourbu. Et qui sait ce qui nous attend dans ces putains de tonneaux de choucroute. »

« J'étais atterré. Mon revolver traînant sur la table, j'eus envie de m'en saisir et d'abattre Moravagine. Quelle insolence et quel culot !

« Il faisait de vains efforts pour se lever.

« — Voyons, mon vieux, me dit-il gentiment, ne fais donc pas cette tête-là. Tu ferais mieux de me donner la main pour que j'aille me coucher, car avec ta maudite maladresse… »

« Je lui prêtai la main et l'aidai à s'étendre sur le poêle.

« J'ajoutai quelques bûches au feu.

« Je fis plusieurs tours dans la pièce, comme un somnambule, me heurtant aux caisses, barriques, table, chaises ; puis, m'approchant derechef du poêle et me haussant sur la pointe des pieds, je murmurai à l'oreille de Moravagine :

« — Au nom de notre amitié, Mora, je t'en supplie, dis-moi ce qui se passe. »

« J'avais des larmes plein la voix. Lui, dormait ou faisait semblant de dormir.

« Il ouvrit les yeux et me regardant fixement, il me dit :

« — Ecoute, vieux. Nous sommes fichus. Et maintenant, va te coucher, on ne sait pas ce que la journée de demain nous réserve. Va te coucher et souffle la lampe. Bonne nuit. »

« Il se tourne du côté du mur et rentre la tête sous la peau de mouton.

« Je chancelle. Je m'installe sur une chaise. Je bois un gobelet d'alcool. Je joue machinalement avec la bouteille. Elle m'échappe des mains et se casse bruyamment sur le sol. Le chien se sauve derrière les caisses.

« — C'est Mascha, hein ?

« — Et qui veux-tu que ça soit ? me répond Moravagine sans bouger. »

« L'aube essuie les carreaux comme avec un chiffon savonneux. Une eau épaisse suinte des vitres. Dehors, un brouillard blanchâtre comme de la bave de limace se traîne lourdement et colle aux branches des sapins. Au-dessus, il pleut à grosses gouttes. Le vent est tombé. Moravagine dort. Le chien aussi.

« Ma parole, je perds la boussole. J'ai relu les dernières pages de mon journal. Les dates et les heures y sont indiquées. Si Moravagine dit vrai, si, réellement, nous sommes aujourd'hui le 11 comme il l'affirme et non pas le 10 comme je le crois, alors… alors je suis plus gravement atteint que je ne le pensais moi-même. Je sais bien que je suis touché puisque je ressens ma fatigue jusque dans les moelles. Mais, tout de même, avoir dormi vingt-quatre heures sans s'en rendre compte, sans le savoir, ça, c'est grave. Un cas clinique. Sommeil de grand détraqué. Prostration nerveuse. Trou. Abîme épileptique. Commotion. Syndrome.

« Il est vrai que je sens ma fatigue jusque dans les os.

« Mais à quel moment situer ce sommeil ? J'ai relu mon journal en entier. J'ai dû m'endormir tout de suite, en arrivant ici, immédiatement après le départ d'Ivanoff. En effet, je me suis étendu sur le poêle ; mais je croyais n'avoir pas dormi…

« Alors, j'ai dû dormir debout ou les yeux grands ouverts… »

« Je ne puis aligner deux mots de plus, je pense aux copains. »

« J'ai pris de grandes résolutions. Nous irons à Saint-Pétersbourg. Tant pis. Il faut que je sache ce qui s'y passe. Je ne puis rester une heure de plus ici, dans l'incertitude et en compagnie d'un fou. Et s'il ne veut pas m'accompagner, j'irai tout seul. Plutôt la prison et la mort, mais je dois savoir. »

« Avant d'aller réveiller Moravagine, je jure, ici, et c'est peut-être la dernière ligne de mon journal, je jure

que si c'est Mascha qui nous a trahis, je jure que j'aurai sa peau. »

. . . . . .

Nous sommes arrivés à Saint-Pétersbourg par le train du soir. Durant tout le trajet, Moravagine m'a tenu des propos extravagants. Il n'a fait aucune difficulté pour m'accompagner, au contraire, il était enchanté.

— Tu comprends, me disait-il, au fond, je ne sais pas, moi, si Mascha nous a trahis, je n'en sais rien. Je t'ai dit ça comme ça. C'est une idée que j'ai eue à Kharkoff. Et c'est ça qui m'a fait rebrousser chemin. Aujourd'hui, j'en suis sûr. Tu ne sais pas ce que c'est que les femmes, toi. Les femmes ont le goût du malheur. Elles ne sont heureuses que quand elles peuvent se plaindre, quand elles ont raison, quand elles ont cent fois raison d'avoir raison de se plaindre, quand elles peuvent s'avilir avec volupté, avec frénésie, passionnément, dramatiquement. Et, comme elles sont cabotines dans l'âme, il leur faut une galerie, un public, même imaginaire, avant de s'offrir en holocauste. Une femme ne se donne jamais, elle s'offre toujours en sacrifice. C'est pourquoi elle croit toujours agir selon un principe supérieur. C'est pourquoi chacune d'elles est intimement convaincue que tu lui fais violence et prend le monde entier à témoin de la pureté de ses intentions. La prostitution s'explique non pas par un besoin de dépravation, mais par ce sentiment égocentrique qui ramène tout à soi et qui fait que les femmes considèrent leur corps comme le bien le plus précieux, unique, rare ; aussi elles y mettent le prix, c'est une question d'honneur. Ceci explique ce fond de vulgarité que l'on trouve même chez les plus distinguées et ces aventures de cuisinière qui arrivent communément aux plus no-

bles. Comme son rôle est de séduire, la femme se croit toujours au centre de l'univers, surtout quand elle est tombée très bas. L'avilissement de la femme est sans fond, de même sa vanité. Comme les pédérastes de leur turpitude, la femme reste victime de ses illusions et de ses vaines imaginations passionnelles. D'où drame, drame perpétuel. Alors, tu parles, une Juive ! A Mascha, il lui faut une tragédie, une tragédie à elle. Au fond, elle s'en fout. Ce n'est pas à nous qu'elle en veut. Mais à elle-même. Il faut qu'elle se sente la dernière des dernières. Et comme elle se croyait autre, supérieure à toutes les autres femmes, plus évoluée, à part, et qu'elle n'a plus aucun point de repère en dehors des conventions, il faut qu'elle entraîne dans sa chute ce à quoi elle tenait le plus, ce qui faisait sa distraction, son originalité. C'est pourquoi elle trahit le parti entier. Son parti, la cause, sa cause sacrée, puis son enfant, enfin elle-même. Imagine-toi cette ambition désordonnée. Elle a tenu à avoir un gosse à mon image pour avoir l'occasion d'avorter, de me tirer à la traîne, dans sa boue, dans son sang. Tu ne sauras jamais tout ce qu'elle m'a appris. Maintenant, je comprends que le marquis de Sade était innocent. Le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, et ce n'est pas tant un désastre moral qu'un signe de vieillesse prématurée, c'est de prendre une femme au sérieux. La femme est un joujou. Tout être intellectuel – l'intelligence est un jeu, n'est-ce pas, un jeu désintéressé, c'est-à-dire divin – tout être intellectuel a le devoir de lui ouvrir le ventre pour voir ce qu'il y a dedans, et s'il y trouve un enfant, n'est-ce pas, ça c'est triché ! Tu comprends que je ne puisse plus jouer avec Mascha maintenant que j'ai constaté sa carence, et comme son honneur n'est pas en elle, mais qu'elle l'a placé, comme toutes les sottes, aveuglément,

sur un sentiment de vanité féminine, il faut qu'elle prouve, Bon Dieu, à qui sinon à elle-même, c'est une question d'amour-propre, il faut qu'elle prouve qu'elle a encore raison, même en trichant, même en faisant son propre malheur, par entêtement, et elle aura raison à n'importe quel prix ! D'où sa fureur et sa haine passionnée. L'éternel féminin, je l'ai dévoilé. Isis n'aime pas ça. Elle se venge. Je crois que l'on peut facilement admettre…

Ces discours ne m'arrivaient que par lambeaux. J'étais trop préoccupé moi-même pour y donner de l'attention. Il se trouvait que Moravagine avait raison. Nous étions bien le 11. Le billet de chemin de fer que je tournais nerveusement dans mes doigts en témoignait. Il portait la date perforée. Je voyais le jour au travers. C'était bien le 11 juin 1907. Je tremblais de tous mes membres. Que s'était-il passé aujourd'hui à Saint-Pétersbourg, que s'y passait-il depuis ce matin ? Je descendais à toutes les gares. J'aurais voulu me renseigner. Je n'osais interroger personne. Je ne pouvais acheter les journaux, puisque nos nouveaux passeports portaient que nous étions deux paysans illettrés et qu'ils étaient signés d'une croix. Ah ! maudit soit cet art du maquillage et de la grime qui nous a si souvent permis de nous glisser dans les assemblées les plus fermées pour surprendre des secrets et qui m'interdit aujourd'hui d'apprendre les nouvelles publiques ! Comme je ne pouvais acheter les journaux, je remontais dans le train avec des petites bouteilles de Monopolka. Et je les suçotais. Et Moravagine m'aidait à les vider. Et il recommençait ses discours. Et moi à avoir peur.

Assurément, nous n'étions pas très fiers, ni très brillants en descendant du train, et c'est peut-être cette ivresse dégueulasse qui nous permit de sortir indemnes

de la gare. La gare était occupée militairement. Des policiers fouillaient les voyageurs à la sortie. Chacun devait montrer ses papiers. Mais les agents laissèrent passer deux paysans saouls dont le plus grand tirait le plus petit par le bras. Moravagine divaguait et pouvait à peine marcher. Il boitait horriblement, son pied blessé le faisait souffrir. Chaque pas lui tirait des cris de douleur qu'il étouffait en se mordant les lèvres. Ses grimaces nous valurent nombre de quolibets quand nous passâmes entre la double haie des agents.

La vue des policiers m'avait fait battre le cœur ; mais quand nous débouchâmes sur la place, devant la gare, nous fûmes immédiatement dégrisés. Saint-Pétersbourg était tout noir. Pas une lampe à arc, pas un réverbère. Partout des barrages d'agents. Nous fûmes refoulés dans la Ligowskaïa où des troupes formaient les faisceaux. Il y avait des patrouilles de cosaques dans les rues. Un silence impressionnant planait sur la ville.

Ainsi je connus que Moravagine avait encore raison.

Notre complot avait été éventé. Nous avions été vendus. Nous étions trahis. Ah ! si j'avais tenu Mascha, je l'aurais étranglée ! Une rage froide m'ébranlait. Maintenant, c'était moi qui me cramponnais à l'épaule de Moravagine. Sans cet appui, je serais tombé.

A partir de ce moment, Moravagine fit preuve d'un sang-froid et d'un esprit de décision étonnants et je m'abandonnai entièrement à sa gouverne. Mes forces m'avaient abandonné. Tout m'était égal. Je ne ressentais qu'une veulerie énorme et une indifférence absolue pour tout. Nous étions arrivés au coin de la rue aux Pois et de la Sadowaïa. On ne pouvait aller plus loin. La rue était coupée. Derrière une barricade de pavés, des soldats mettaient une mitrailleuse en batterie. Au bout de la rue, on entendait de lointains coups de sifflet, suivis

de brouhaha et d'une sombre rumeur de foule. Il paraît que la police avait isolé ce quartier, qu'on fouillait les maisons et qu'on arrêtait tout le monde. De temps en temps un coup de revolver parvenait jusqu'à nous.

Moravagine m'entraîna un peu plus haut dans la Sadowaïa et me fit entrer dans un *traktir,* juste en face le marché couvert. Il y avait là trois petites pièces, sales, délabrées, pleines de gens. Pour la plupart des marchands des rues, des cochers et des porteurs aux halles, petit monde que cette nuit tragique empêchait d'exercer son industrie. Ils étaient assis coudes à coudes autour des tables et des guéridons et commentaient les événements à voix basse, comme partout en Russie quand on parle de certaines choses en public, les échines se ploient car on sent une main de cauchemar qui vous menace, et la terreur pèse sur tous. A notre entrée, un silence se fit, qui tassa encore plus les épaules, écrasa toute l'assemblée. Seul un ivrogne sans chemise déclamait des vers de Pouchkine.

Je me laissai choir sur une chaise. Moravagine se signa longuement devant les icônes. Puis il s'empara d'une assiettée de *zakouskis* et but une grande tasse d'alcool, retourna devant les icônes, commanda un *borchtch*, vint s'asseoir à ma table, alluma sa courte pipe en jurant, croisa ses jambes et entama un long monologue à haute voix, où il s'agissait d'un cheval cagneux, de trois maquignons qui voulaient lui refiler une rosse avec des pattes comme un banc ; il prenait le Seigneur à témoin de la vie que lui aurait fait sa femme s'il avait ramené cette bête qui avait les côtes comme des bûches et qui aurait fait la risée du village. Il donnait des nouvelles de son village et s'extasiait sur les belles choses qu'il avait vues en ville. Il se faisait éloquent, pleurnicheur, madré, goguenard, et s'adressait avec

emphase, tantôt à moi, son poteau, son frère, et il s'attendrissait, tantôt à l'auditoire imaginaire des vieux de son village qui ne voulaient ajouter foi à ses propos, et il s'emportait, grognait, sacrait, pestait, plein d'invectives. Il m'étourdissait. Des gens s'étaient levés et s'approchaient peu à peu de sa chaise. Déjà d'autres moujiks nous entouraient. On lui posait des questions. Il répondait en payant des tournées. Bientôt la conversation redevint générale, criarde, confuse. Tout le monde se mit à parler de son village. On le regrettait. On critiquait la ville, les patrons, les bourgeois. Puis chacun se plaignit de son travail et de la dureté des temps. Alors on se mit à raconter ce qui se passait dans la rue et immédiatement le ton général baissa. Chacun avait été témoin de quelque chose. On se remit à chuchoter et les petits groupes se reformèrent. Maintenant nous n'étions plus le centre de la curiosité. Deux paysans s'étaient installés à notre table, un vieux cocher et un veilleur de nuit aux halles. L'ivrogne déclamateur, que Moravagine avait régalé d'un verre, apporta également sa chaise. Et, autour de notre table, ce fut bientôt un chuchotement, un colportage de bruits, des racontars. C'est ainsi que nous apprîmes les événements de la journée par des on-dit. Et nous fûmes, ma foi, très bien renseignés, mieux que par les journaux, car l'œil du petit peuple des rues est toujours à l'affût, avide, insatiable, féroce.

Il n'y avait pas eu d'attentat contre le tsar, mais la revue annuelle n'avait pas eu lieu. Toutes les troupes étaient consignées. On disait que les marins de Cronstadt s'étaient révoltés. Il paraît qu'il y avait des émeutes à Wassilji-Olstrow, et que les cosaques chargeaient les ouvriers des Poutiloffskji Sawodi. En ville, plusieurs casernes étaient assiégées par les troupes de police. Le régiment Séminowski avait fusillé ses officiers.

L'équipage du *Rujrik* avait été arrêté par le 1er régiment caucasien. La garde occupait le centre de la ville. Des quartiers entiers étaient isolés. Les arrestations avaient eu lieu en masse. Le veilleur de nuit avait vu défiler des centaines de prisonniers, dont très peu d'étudiants. Le vieux cocher racontait qu'il y avait eu des bagarres dans le quartier de Viborg et que la rue menant à la prison Krestowsky était rouge de sang. L'ivrogne mélomane prétendait que la République avait été proclamée à Moscou et que tout l'Empire était à feu et à sang, « car, disait-il, je vends des journaux le soir et tous mes journaux étaient caviardés aujourd'hui » ! Le cocher rétorqua que la République n'était pas à Moscou, mais bien à Helsingfors, car la gare de Finlande était fermée au public. L'ivrogne, mieux informé, affirmait que la flotte de la mer Noire avait appareillé pour se rendre à Constanza, où les matelots avaient mis sac à terre. Le veilleur de nuit disait qu'on lui avait dit que le jardin Alexandre était plein de morts.

La nuit se passa à aller de table en table entendre confirmation de ces événements.

Au petit jour, le cocher nous emmena chez lui. C'était un brave homme qui s'appelait Douboff. Moravagine avait fait sa conquête en lui promettant de ne s'adresser à personne d'autre qu'à lui pour acheter le fameux cheval dont il lui avait parlé. Je passai deux jours dans la grange, couché sur un tas de foin, sans sortir. Notre désastre était complet. Piotre, le fils du cocher, allait me chercher les journaux. Je lisais les fatales nouvelles. Tout le monde avait été pris. On donnait des noms. Ro-Ro avait été mis aux fers dès son arrivée à bord du *Rujrik*. La révolte de Cronstadt avait été noyée dans le sang. Toutes les femmes des bordels avaient été emprisonnées et les autorités se livraient à

une enquête sur cette mystérieuse affaire de propagande. Partout en province, la réaction était maîtresse de la situation. La Vierge Rouge, Katja, avait été pendue à bord d'un aviso. Makowsky était coffré. Kleinmann en fuite. Khaïfetz torturé dans un commissariat d'Odessa. Oleg prisonnier. Le Cosaque exécuté à Kherson. Sokoloff s'est suicidé en sautant par la fenêtre de sa prison. Les puits de Bakou sont en flammes. Un pogrome ravage Varsovie. Après une volée d'obus lâchés sur la ville, le *Potemkine* s'est enfui à toute vapeur. En dernière heure, les autorités roumaines de Constanza ont désarmé le vaisseau amiral et incarcéré l'équipage déserteur. Néplouwjeff a été tué par une bombe, mais son assassin, Tchernikoff, a été sur-le-champ abattu par l'aide de camp du gouverneur. Cinq autres terroristes, armés de bombes d'un nouveau modèle, ont été arrêtés à Sébastopol. Je lis, je lis, je lis tout. Cette lecture m'excite. On recherche l'auteur de l'explosion de Moscou, il s'agirait d'un mystérieux Anglais. Celui-là ne m'intéresse pas. Il y a un nom que je cherche dans toutes les éditions, c'est celui de Mascha. Rien, pas un mot. Et il y a encore un autre individu dont on n'a pas l'air de supposer l'existence, Moravagine. Tiens, tiens ! Mes soupçons me reprennent. Mais je suis fou. Pendant que je reste couché dans le foin, Moravagine est sorti, il agit. Il se livre à une enquête. Douboff et lui sont inséparables. Sous le fallacieux prétexte d'acheter le cheval, Moravagine entraîne le vieux cocher chez tous les maquignons, dans tous les quartiers, dans toutes les rues. Ils font toutes les maisons de thé, toutes les buvettes, roulent de bar en *traktir*. Je me demande comment Moravagine tient le coup. Douboff, lui, n'a pas dessoulé. Ce qui soutient Moravagine, c'est cette même anxiété, cette même angoisse qui me fait lire fiévreusement les

journaux. Il voudrait savoir ce que Mascha est devenue. Ce qu'elle fait. Où elle perche. Il cherche une piste, un indice et ne trouve rien, pas un renseignement. Et pourtant, il n'y a pas de doute possible. C'est bien Mascha qui a mangé le morceau. C'est Mascha qui nous a trahis. Elle seule pouvait donner des renseignements aussi précis à la police. Elle connaissait nos plans et avait le nom de tous nos camarades et complices. Mais pourquoi ne m'a-t-elle pas dénoncé, moi, pourquoi ne m'a-t-elle pas empêché d'agir et pourquoi ne s'est-elle pas attaquée à Moravagine ?

Le troisième jour, je fais part de mes inquiétudes à Moravagine. C'est l'aube, il vient à peine de rentrer. Lui non plus, il ne comprend rien à l'attitude de Mascha. Et comme il m'annonce qu'il ne sait pas ce qu'elle a pu devenir, qu'il n'a pas le moindre renseignement la concernant, je lui avoue que je me suis juré de la tuer.

— Alors, en route, dit-il, partons. C'est peut-être fou. C'est peut-être ce qu'elle veut. Allons à Terrioki.

Nous réveillons Douboff qui ronfle. Nous l'aidons à atteler. Nous nous faisons conduire à la gare de Finlande. Mais on ne part pas. La gare est interdite au public. Nous insistons, un train vient d'entrer en gare.

— C'est un train militaire, nous répond l'employé, un train de prisonniers.

Nous faisons demi-tour. Nous sommes vite arrêtés. Un long cortège sort de la gare par une sortie latérale. Les prisonniers sont encadrés par des soldats qui ont baïonnette au canon. Tous les prisonniers ont les menottes. Nous les regardons défiler. Je reconnais au milieu de la foule l'Eclopé. Il est chargé de fers. Un sous-officier se tient à côté de lui, revolver au poing. Parmi les femmes qui viennent ensuite, je ne vois pas Mascha.

Douboff s'est endormi, cassé en deux. Moravagine

l'arrache de son siège, l'installe à côté de moi sur les coussins et monte à la place du cocher. Il plaisante avec les *gardavoïs*. Nous avons l'air d'un fameux trio d'ivrognes, surtout moi, exsangue, tremblant, écœuré par le passage des prisonniers.

— Nous partons ?

Je ne puis desserrer les dents. Moravagine fouette le cheval. Nous roulons cahin-caha. Nous parcourons des rues interminables qui s'animent peu à peu. Il peut être six heures et demie, sept heures moins le quart. Où Moravagine nous conduit-il ? Cela m'est égal. J'ai le vertige. Je vais tomber. Tout tourne.

J'ouvre les yeux. Nous sommes arrêtés à une station d'*izvoschikis*. Nous avons pris la queue. C'est Moravagine qui me secoue et qui me fait descendre. Il m'entraîne dans un *traktir*. Nous laissons Douboff dormir sur les coussins de sa voiture.

Il nous faut partir. Nous ne pouvons rester dans cette ville. Il nous faut renoncer à Mascha. Tant pis. Il nous faut filer. Il nous faut tâcher de passer à l'étranger. Il nous faut retourner à Twer. Peut-être que nos wagons de choucroute sont surveillés. Tant pis. Il faut tout risquer. Peut-être réussirons-nous à atteindre Londres.

C'est Moravagine qui parle. J'acquiesce à tout. Je suis sans volonté. Pourvu que tout cela finisse. Il me dirait de me suicider, qu'immédiatement je sortirais mon revolver et que je me tirerais un coup de feu dans la bouche.

Je n'en puis plus.

Misère, oh ! ma mère, misère et mort !

Il faisait une chaleur étouffante dans le train. Le wagon était archibondé. Moravagine s'est immédiatement endormi. Les roues du train tournaient dans ma tête et à chaque tour hachaient mon cerveau menu, menu. De

vastes échappées de ciel bleu m'entraient dans les yeux, mais les roues s'y précipitaient en furie et saccageaient tout. Elles tournaient au fond du ciel, le marquant de longues traînées huileuses. Ces taches d'huile s'étendaient, se dédoublaient, se coloraient et je voyais un million d'yeux battre des paupières en plein soleil. Des prunelles énormes roulaient d'un horizon à l'autre, rentraient les unes dans les autres. Puis elles se faisaient toutes petites, fixes, dures. Une espèce d'ectoplasme translucide se formait tout autour, une espèce de visage, mon visage. Mon visage tiré à des centaines de mille d'exemplaires. Et tous ces visages se mettaient soudainement en branle, ils bougeaient, ils procédaient par bonds fous, ultra-rapides, comme des insectes patineurs à la surface d'une mare. Le ciel durcissait, éclatant comme un miroir, et les roues, revenant une dernière fois à la charge, le fracassaient. Des milliers de débris crépitaient, tournoyaient, et des tonnes de bruits, de cris, de voix roulaient, en avalanche, se déchargeaient, se télescopaient dans mon tympan. Zigzags, cicatrices hallucinées, déchirures, éclairs, lèvres, bouches, doigts coupés, une explosion formidable retentissait au fond de mes oreilles douloureuses, rugissantes, et Moscou retombait du ciel, en miettes, en pluie, en cendres comme un aéronef qui a pris feu et s'éparpille. En haut, en bas, des images de la vie voltigeaient, virevoltaient, à l'endroit, à l'envers, sens dessus dessous, avant de tomber en poussière : l'enceinte du Kremlin, Saint-Basile, le pont des Maréchaux, l'enceinte de la Ville chinoise, l'intérieur de ma chambre d'hôtel, puis, avec retardement, Raja, évaporée, ténue. Elle s'effiloche. Ses jambes font le grand écart, s'étirent, s'étirent, se dématérialisent. Maintenant, il ne reste plus qu'un bas de soie en suspension dans l'atmosphère, un bas qui se

gonfle au mollet, qui devient gros comme un sac, comme un ventre, énorme, énorme. C'est Mascha. Elle disparaît à son tour, et un gros bambin de baudruche tombe en dodelinant sur le sol.

Comment. Hein ? Eh bien, quoi ? Oui. Oui. « Twer, Twer ! » Je suis sur le quai. Eh bien, quoi ? Oui, oui, « Twer, Twer ! » Oui. Oui. On descend. On descend. Bon, bon. « Twer, Twer ! » C'est entendu. On descend. Eh bien, quoi ? Mon vieux, tu viens ? Oui. Merde. « Twer ! » Bon, je suis là. « Twer, Twer ! » Donne-moi la main. Bon. Tu connais la sortie ? Bon. « Twer ! » Bon je ne puis pas marcher. Merde. Foutons le camp. J'y suis. « T-w-e-r. ». Me voilà. Ça y est. Ça colle. Ça bichotte. Foutons le camp.

Voies ferrées crépusculaires. Les sémaphores font le guet devant la forêt. Nous traversons le deuxième passage à niveau. Nous gagnons à travers champs. Va comme je te pousse. Nous avançons à la manière des crapauds, péniblement, en sautant d'une jambe sur l'autre, en tortillant du cul, l'un tirant l'autre. Fièvre, soif, fatigue, ivresse, insomnie, cauchemar, sommeil, rire, désespoir, je-m'en-foutisme, colère, faim, fièvre, soif, fatigue, tout cela nous pend au bout des nerfs comme des poids trop lourds et toute la frêle horlogerie de notre machine humaine est patraque, les muscles grincent, la déraison sonne l'heure, on n'est plus maître de sa langue, la pensée vous fait trébucher. Et, avec ça, il nous faut sauver notre peau.

J'entraîne Moravagine jusqu'à la touffe de sureau. La voiture n'est pas là. C'est vrai, elle m'attendait l'autre jour. Ah ! oui, Ivanoff, c'est vrai, je ne lui ai pas donné rendez-vous. Je le trouverai en ville. Il faut que nous retournions en ville. Il faut absolument que je le trouve en ville.

Je reprends conscience.

Moravagine ne peut plus bouger. Il est couché dans l'herbe et geint comme un petit enfant. Il tient son pied dans ses mains. Je défais sa chaussette russe. Le pied est enflé et l'orteil est tout noir. Il n'y a rien d'autre à faire. Je sors mon couteau de ma botte et avec le plus grand sang-froid dont je suis professionnellement capable, je sectionne l'orteil atteint de gangrène. Je le fais très adroitement. Puis je déchire ma chemise et lui fais un pansement, serré, chic, classique, selon les règles de l'art. Comme je ne disposais point d'antiseptique, j'ai eu soin de pisser sur la plaie, ainsi le pratiquent les Indiens de l'Amazone.

Cette petite opération nous a fait du bien à tous les deux. Nous sommes couchés dans l'herbe et envisageons très froidement notre situation. Il nous faut retourner sur nos pas et, s'ils sont encore là, tâcher de nous introduire dans nos wagons de choucroute. C'est notre seule chance de salut. Tant pis s'ils sont surveillés. Nous serons pris.

— Et puis, zut ! Est-ce que tu pourras marcher ?

— Oui, mon vieux, me répond Moravagine. Attends encore un peu, le temps de fumer une pipe et je marche.

Nous voilà partis. Cela ne va pas trop mal. Moravagine m'a passé le bras autour de la ceinture et je le soutiens sous l'aisselle. Nous blaguons. Nous rions. Mais pourquoi est-ce que Moravagine chante ? Et que chante-t-il ? Je ne comprends pas les paroles, ça doit être du hongrois, une chanson de son enfance.

Nous arrivons. Nous sommes arrivés. Nous sommes installés de l'autre côté des voies, sous les bouleaux nains qui marquent l'enceinte de la gare, en face le quai d'embarquement. Nos deux wagons sont toujours là, au bout d'une voie de garage. De notre poste d'observation

nous pouvons surveiller les abords de la gare. Les quais sont déserts. Rien ne bouge. Les sémaphores et les étoiles clignotent. Le ciel est immense. De temps en temps un cri d'oiseau nous vient de la forêt. Le cadran lumineux marque trois heures du matin. Nous attendons plus d'une heure en silence sans que rien ne vienne troubler ce grand calme de la nuit.

— On y va ?

— Attends encore un peu, me répond Moravagine, le temps de respirer.

Puis il ajoute :

— Dis donc, vieux, il y a combien d'ici aux wagons ?

— Dans les cinquante mètres.

— Ça fait cent vingt-cinq pas, dit Moravagine découragé. Enfin, allons-y, je suis bon.

— Ton pied ne te fait pas trop souffrir ?

— Non.

— Tu veux encore attendre un peu ?

— Non. Allons-y.

— Vise le premier wagon et fais attention aux fils en franchissant le fossé, lui recommandé-je, en l'aidant à se mettre débout.

Comme nous allions bondir et courir de toutes nos forces vers les wagons, un timbre électrique retentit, un petit grelot épuisé, hésitant, à bout de courant, dont le trembleur va s'arrêter, l'homme qui le fait agir doit se trouver de l'autre côté du monde, on dirait que cette sonnerie rouillée va rester en panne d'une seconde à l'autre, mais elle n'en persiste pas moins, monotone, continue, énervante.

Tinn-glinn-glinn, tinn-glinn, tinn-glinn-glinn.

Nous sommes retombés dans l'herbe.

Un grand quart d'heure s'écoule.

— Oh, là-là, là, là, là, là, là, fait Moravagine.

Le grelot funèbre sonne toujours.

Nous n'en pouvons plus.

Maintenant, une porte s'ouvre. Des hommes d'équipe sortent en crachant. Des lumières vont et viennent sur les quais, des fanaux s'allument entre les voies. L'aiguilleur monte dans sa vigie et fait se choquer les fils de fer devant nous. Un bruit grandissant descend du nord. Bientôt un train entre en gare. C'est un long convoi de marchandises. La machine stoppe en toussant. Puis elle fait des manœuvres. On décroche des wagons. Puis un groupe d'hommes se dirigent vers le premier wagon de choucroute.

— Mora, attention, c'est notre tour, il faut en profiter, quelle chance !

— T'en fais pas, je suis paré.

Nous ne quittons pas notre wagon des yeux. Six hommes le poussent. Ils passent et repassent devant nous, changent d'aiguillage et de voies. Enfin, ils accrochent notre wagon au train, en queue. Un homme met un fanal rouge à l'arrière. Puis ils s'éloignent tous.

C'est le moment.

Nous franchissons les rails à toute allure. J'arrive le premier. Je fais sauter le plomb avec mon couteau. J'entrouvre le portillon. Quand Moravagine arrive, je le hisse en wagon et saute vivement derrière lui.

Nous sommes sauvés, nous sommes sauvés ! Je pleure.

— Bougre d'idiot, murmure Moravagine, attends qu'il démarre, tu flancheras après.

Il arme son revolver.

Non, personne ne nous a vus ; personne ne vient. Au bout d'un moment, le train part.

Les trains russes ne vont pas vite et dans le monde entier les trains de marchandises font à peine du qua-

rante à l'heure. Il n'y a pas cinq minutes que nous roulons et j'ai l'impression d'avoir parcouru des milliers de kilomètres, d'avoir franchi les frontières.

— Dis donc, Mora, il est bath c'te wagon ?

— Tu parles d'un sliping !

— Et ta patte ?

— Elle me bouffe.

— T'as la fièvre ?

— Non, mais j'ai comme des asticots qui m'chatouillent.

Nous roulons.

Au bout d'un moment c'est Moravagine qui me fait :

— Dis donc, vieux, ça t'amuse, toi, d'aller chez les Angliches ?

— Tu parles, c'sont des princes, des potes. C'que j'en ai marre des Russes et d'leur Russie. I'm'dégoûtent, tiens. J'peux plus les blairer, les Rousskis.

— Tu parles d'un chiqué. I-z-en ont plein la bouche d'leur frangine, d'la Grande Vache.

— Tu dis ?

— D'l'Humanité, quoi !

— Oh, là-là, i'm'courent.

— Si c'est qu'on s'pieutait ?

— Sûr, surtout qu'un curieux peut s'amener.

Mais nous ne bougeons pas. Nous sommes trop bien. Quelle détente ! Le train a l'air de redoubler de vitesse. Les roues chantent dans mon cœur, chantent la liberté.

Nous venons de stationner dans une gare. Il y a eu des manœuvres. Nous avons entendu des pas d'hommes dans le ballast, tout autour de notre wagon.

— Moravagine, vieux, c'est pas sérieux, y faut s'carapater. Si quéqu'un s'amenait, on s'ferait baiser à la prochaine.

— Merde. Tu la connais, toi, la manigance d'ces putains d'tonneaux ? me demande Moravagine.

— T'en fais pas, que je lui réponds. J'connais l'bizness. C'est chouette. C'est tout c'qu' y a de bath. C'est Z. Z. qui a combiné ça. Du perlé, mon vieux, tu vas voir. Tu parles d'un as, qu'le négro, et à la coule.

Ces tonneaux, dont Z. Z. est l'inventeur, sont truqués. Sur cent tonneaux de choucroute, dix sont truqués, dix par dépôt. Il y a quatre dépôts, quarante personnes donc peuvent à la rigueur y prendre place et être expédiées par grande vitesse à l'étranger. Le plus long parcours est de huit jours. Toula expédie ses tonneaux à un commissionnaire de Brest-Litowsk, qui les réexpédie à Copenhague, *via* Varsovie, Lodz et Dantzig. Ceux de Riazan sont adressés à un correspondant à Tauris, *via* Astrakan et la mer Caspienne. Ceux de Kalouga sont destinés à Vienne, *via* Orel, Berditchev et Lemberg. A part les quatre destinataires à l'étranger et Ivanoff, qui est l'unique expéditeur, les agents et correspondants transitaires ignorent absolument l'existence des tonneaux truqués. Notre lot à nous va directement à Londres, *via* Riga. C'est l'itinéraire le plus court et il n'y a qu'un seul transbordement. Ces transbordements causent beaucoup d'ennuis à celui qui voyage dans un tonneau, car alors il est roulé, secoué, contrechoqué et court le risque de faire la fin du voyage la tête en bas. Mais le cas a été prévu. Les tonneaux sont intérieurement soigneusement capitonnés et un bon rembourrage protège et maintient particulièrement la tête et les épaules. Les tonneaux sont très spacieux de forme, on y loge relativement à l'aise. Ils se ferment de l'intérieur à l'aide d'un double levier dont la poignée est à la portée de la main. Ce système permet l'aération en cours de route ; il ne faut le bloquer qu'à l'arrêt dans les gares et

lors des transbordements. Le levier bloqué, la fermeture est hermétique. Dans ce cas, le voyageur a deux petits tuyaux en caoutchouc à sa disposition. Par l'un, il aspire l'air de l'extérieur, par l'autre, il expire l'air vicié. Il s'agit de ne pas se tromper, et il est assez pénible de se servir de ces tuyaux, car comme on est à moitié asphyxié par les émanations de la choucroute, on a tendance à vouloir respirer normalement. Il ne faut surtout pas ouvrir la bouche et respirer aussi lentement et régulièrement que possible. A la poignée, un petit sachet est suspendu qui contient des rondelles de pémican, des tablettes de chocolat, une bouteille d'alcool de menthe, un flacon d'éther et du sucre en morceaux.

— Tu comprends, vieux, i paraît qu'le premier jour ça t'crève, mais après tu t'y fais, tu t'tasses.

— Encore un truc à la manque, me répond Moravagine. l'sont pas loufs, les Russes, d'vouloir voyager comm'd'la mélasse ? Vas-y, allume voir qu'on se pieute. I'doit être au moins cinq plombes.

Je défais ma ceinture dans le noir. J'ôte mon caftan : Je tire de ma botte gauche une petite lampe électrique. Je l'allume. Maintenant, j'inspecte les tonneaux à quatre pattes.

— Tiens, vise, que je crie, vise celui-là. C'est l'bon. C'en est un. Tiens, tu piges la marque ?

Je lui désigne un tonneau et lui montre du doigt un numéro qui est surchargé.

— Tu piges, hein, ça c'est l'signe, hein. Maintenant, i'y a qu'à arracher c'clou, et l'couvercle et tout l'fourbi s'ouvre. Ça vient tout seul.

Je me lève pour arracher le clou et soulever le couvercle. Je suis à peine debout, que je pousse un cri horrible. Je me suis pris la tête dans quelque chose de froid, dans quelque chose d'humide, de flasque, de

mou. Je suis comme encapuchonné. Quelque chose de gluant me coule sur la figure. Je recule d'un pas. Je braque ma lampe sur cette chose qui flotte, qui pend du plafond et que les cahots du wagon font bouger.

Tous les détails de cette scène me sont encore présents à l'esprit.

Le train roule. Nous sommes durement secoués. Nous sommes debout au milieu des tonneaux en désordre. Moravagine se cramponne à moi et se penche en avant pour mieux voir. Je dirige le rayon de ma lampe sur cette chose qui se balance devant nous. Nom de Dieu, un pendu ! Une femme. Des robes. Une main. Le petit faisceau de ma lampe fait des trous dans la robe. Un châle boueux. Un corsage à fleurs. Et... Et... une tête... le visage... Mascha !... Entre ses jambes pend un fœtus grimaçant.

Mon bras tendu est tombé. Nous ne disons rien. Le train est plein de tamponnements. Ma lampe fait un tout petit rond lumineux sur le plancher. Moravagine met le pied dessus.

— Mora, lui dis-je suppliant, décroche-la, fous-la dehors, cette carne !

— Non, me dit-il. (Sa voix murmure à peine.) Non, je ne la décrocherai pas. Elle voyagera avec nous. Elle nous portera bonheur. Tu comprends, à Riga, quand on ouvrira le wagon, on ne viendra pas voir ce que contiennent les tonneaux, on s'occupera d'elle. Et nous, nous passerons.

Deux tonneaux sont ouverts. J'aide Moravagine à s'installer dans le sien. Il le boucle de l'intérieur. Je m'introduis dans le mien. Mon balluchon qui contient près d'un million de roubles en billets de banque est trop volumineux. Alors je me redresse et, visant la morte, je lui jette cet argent à la tête. Puis je

m'accroupis dans mon tonneau. Je m'installe bien à l'aise. Je rabats le couvercle et le ferme de l'intérieur, en appuyant sur la poignée, à fond.

Le train roule dans la nuit…

I) LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

QUAND on sort de l'enfer russe, la vie paraît belle et agréable. On s'attendrit à la vue des gens qui travaillent tranquillement et leur sort paraît digne d'envie, facile. Même Londres, surpeuplée, commerçante et noire, semble aimable. L'homme de la rue, l'oisif aussi bien que le travailleur, précis, correct, entier dans sa sobre élégance, fait partie d'un ensemble bien ordonné et se tient à sa place dans le team. Quel contraste avec la vie russe ! Toute la vie anglaise n'est qu'une partie de sport, un *fair-play* qui a ses lois et ses usages chevaleresques, et tout le pays, ratissé, vert, ombragé, gazonneux, n'est qu'un immense terrain de jeux dont les coups de vent, piqués comme des fanions, marquent les limites. Autour, le ciel et la mer ont des joues d'enfants, d'enfants sains, d'enfants propres, d'enfants riches qui ont des joujoux tout neufs, des locomotives étincelantes, des bateaux reluisants. Les villes sont comme des cabines d'acajou où ces deux grands enfants entrent parfois se reposer, et quand ils se réveillent, ils ont les yeux clairs, babillent et font le bonheur de leur famille, l'Angleterre.

A bord du *Caledonia* qui nous emporte de Liverpool à New York, Moravagine et moi ne sortons pas de l'appartement privé que nous occupons ; et quand nous sortons, c'est à l'heure du thé, pour nous mêler aux

enfants. Nous avons besoin de continuer cette cure d'innocence inaugurée à Londres au moment de notre débarquement, après cet effroyable voyage à fond de cale, et un séjour de trois semaines en Angleterre n'est pas arrivé à nous défatiguer. Nous sommes montés en Ecosse, nous sommes descendus en Cornouailles, nous nous sommes promenés dix jours dans les collines du Cumberland, ça n'était pas assez ; solitaires, taciturnes et maussades nous errions, non pas lourds de remords, mais à plat. Et ce n'est qu'une fois à bord que nous nous sommes rendu compte de la préexcellence curative de l'Angleterre, de son climat émollient, de son ambiance d'innocence, de l'admirable correction de ses habitants, de la beauté, de la santé de ses enfants et de la vie, et nous nous sommes mis à les regretter. C'est pourquoi nous recherchons la compagnie des tout petits, pour nous détendre, pour nous réconforter. Nous continuons notre traitement.

Nous faisons chaise longue toute la journée. Moi, je ne veux pas sortir, et c'est Moravagine qui a découvert cette cure de cinq heures, à l'heure du thé, au milieu des enfants, des rires, des bonnes et d'un singe.

Nous sommes logés à bâbord sur le pont supérieur. Notre appartement privé se compose de deux chambres à coucher, d'un vaste salon, d'un petit jardin d'hiver et d'une piscine suffisamment grande pour y prendre ses ébats. L'appartement voisin est occupé par un Allemand, M. Curt Heiligenwehr, dit Topsy. Topsy-Heiligenwehr voyage dans tous les pays, il fait toutes les capitales du monde où il présente dans les music-halls un singe savant, Olympio. C'est en l'honneur de son pensionnaire, qui lui rapporte une fortune, que M. Heiligenwehr occupe l'autre appartement de luxe, à tribord.

Olympio est un grand orang-outang au pelage roux. S'il est né à Bornéo, il est l'être le plus élégant du bord. Deux malles Innovation contiennent sa collection de complets et son linge de corps. Dès qu'on met le pied sur le pont, on est sûr de le rencontrer. Le matin de bonne heure, on peut le voir en pantalon de flanelle blanche, en sweater de couleur, le col émergeant d'une chemise à la Danton, les pieds chaussés de daim, les mains gantées de chamois, en train de jouer au tennis, aux galets ou au deck-golf. Il est d'une correction glaciale avec ses partenaires. Après avoir offert ou pris sa revanche à ces jeux, il se change rapidement. Il enfile des bottes vernies, boucle des petits éperons d'argent, passe une casaque rose, s'enfonce sur les oreilles une casquette de jockey et court à la salle de gymnastique en brandissant une cravache en cuir de rhinocéros. Là, il s'installe gravement sur le cheval ou le dromadaire mécanique et s'évertue à tempérer leurs mouvements à la vapeur. Quand il fait du rowing sur le plancher, il porte une petite culotte qui s'arrête à mi-cuisse, son torse moule superbement un petit jersey de soie transparent, un grand mouchoir aux couleurs américaines est noué autour de ses reins. Puis il va prendre son bain et nage comme un homme dans sa piscine particulière. La fin de la matinée se passe à sa toilette, entre son valet de chambre qui le peigne et le parfume, et la manucure du bord qui lui fait les ongles des quatre pattes. Olympio, enfoui dans une ample robe de chambre à ramages chinois, se laisse voluptueusement faire. Vers midi, il descend au bar vêtu avec recherche d'un complet bleu vif ou réséda fané sortant de chez le bon faiseur. Son chapeau est légèrement incliné, sa cravate fraîche s'orne d'une perle ; il a une fleur à la boutonnière, et des guêtres claires aux pieds. Il s'appuie sur une canne

à pommeau d'ambre, fume un gros cigare bagué, boit un cocktail, chicane du doigt la breloque qui lui pend sur le ventre, tire constamment sa montre, regarde l'heure, fait sonner son chronomètre d'or. A l'heure du déjeuner, il remonte dans ses appartements, s'installe à table, noue sa serviette et mange lentement en se servant de cuiller, couteau, fourchette. Après le café, il s'étend dans un hamac, fume des cigarettes à bout doré, lit les journaux, feuillette distraitement des revues illustrées et fait la sieste. A son réveil il sonne son valet de chambre et s'habille une fois de plus. Il exhibe d'étonnants costumes de sport à martingales et à poches multiples. C'est l'heure de la promenade. Il adore faire le tour du pont à patins à roulettes. D'autres fois, juché sur une bicyclette nickelée, il passe au milieu des passagers de première, leur tirant de grands coups de chapeau. Le soir, on le rencontre dans les couloirs, grave comme un diplomate ou, alors, il se prélasse dans un fauteuil devant l'orchestre des tziganes corsetés dans leur dolman rouge et suivant des yeux tous les mouvements d'un Nègre désossé qui danse un cake-walk. Son smoking est constellé de décorations car Olympio s'est produit devant toutes les cours.

Mais ce qu'Olympio préfère avant tout, c'est l'heure du thé, le five-o'clock. Quand la cloche retentit, nul ne peut le retenir. Il bondit. Il se précipite à la nursery. Il trône au milieu des enfants, au centre de la grande table. C'est son heure, son heure de gourmandise et de rigolade. Il mange, il boit, il s'empiffre, rit, fait des grimaces, des niches, se met en colère, empoigne le steward par les cheveux, veut manger tous les gâteaux, licher toutes les friandises, chipoter dans toutes les assiettes. Il a du sucre plein les pattes, renverse la confiture, se fourre du miel dans les poches. Les rires fusent, les cris,

les applaudissements, et Olympio de s'exciter encore. Il saute sur la table, sur le dossier de sa chaise. Il se gratte, pète, rote, se pouille et, la tête en bas, suspendu au plafond, il commence à se déshabiller. Quand son maître survient, il se sauve par un hublot, déboutonné, hilare, la culotte tombante.

Moravagine s'est immédiatement pris d'une grande admiration pour ce singe et, au bout de quelques jours, c'est Olympio, l'orang-outang, qui dresse Moravagine.

C'est lui qui vient le chercher, il l'entraîne, le sort le matin sur le pont où ils font des parties interminables. Ils nagent, courent, montent à bicyclette, patinent, jouent au tennis et au golf. Comment résister à tant d'entrain quand ils pénètrent chez moi en coup de vent, font des cabrioles, se poursuivent, renversent les meubles, cassent tout et que je ne sais plus si c'est l'homme ou le singe qui fait du trapèze ou de la voltige au salon ! Je les suis des yeux éclate de rire et moi, l'étendu, je me lève, je me mêle à leurs jeux, on me bouscule, je tombe tout habillé dans la piscine. La vie a du bon et Olympio est un magnifique professeur d'insouciance.

Maintenant, nous ne nous quittons plus. Olympio, Moravagine et moi nous nous mêlons aux autres passagers. Nous formons un fameux trio de boute-en-train. Le singe nous a menés dans la boutique du bord et a choisi pour nous trois des cravates coq-de-roche moins hurlantes que le rire que nous arborons. Heiligenwehr passe la journée au fumoir, plongé dans des réussites inaboutissables. C'est un chercheur et un entêté, et il invente de nouveaux tours de cartes. C'est un homme paisible dont la conversation s'émaille de devinettes, charades et jeux de mots. « Dites-moi », commence-t-il, et il vous pose une colle et vous tourne le dos, sans

même avoir souri. Il nous abandonne complètement son singe.

Olympio dîne tous les soirs avec nous. Nous dînons au champagne. Ce sont de véritables petites fêtes. Au moment des liqueurs, quand nos langues se délient et que Moravagine et moi parlons enfin des événements de Russie et de Mascha, Olympio nous écoute, à moitié pochard, les jambes écartées, il sourit, béat, tandis qu'alternativement, soit avec une patte, soit avec une main, il fourrage sous son plastron et fait de vilaines manières.

m) NOS RANDONNÉES EN AMÉRIQUE

POUR un homme d'aujourd'hui, les U.S.A. offrent un des plus beaux spectacles du monde. Ce machinisme intensif fait penser à l'industrie prodigieuse des hommes de la préhistoire. Quand on rêve dans la carcasse d'un gratte-ciel ou dans le pullman d'un rapide américain, on découvre immédiatement le principe de l'utilité.

Le principe de l'utilité est la plus belle et peut-être la seule expression de la loi de constance intellectuelle entrevue par Remy de Goumont. C'est le principe qui régissait l'activité vertigineuse des sociétés primitives. L'homme des cavernes qui emmanchait sa hache de pierre, qui en incurvait le manche pour l'avoir mieux en main, qui le polissait amoureusement, lui donnait une ligne agréable à l'œil, obéissait au principe de l'utilité comme est régi par ce même principe l'ingénieur moderne qui incurve savamment la coque d'un transatlantique de quarante mille tonnes, qui la boulonne intérieu-

rement pour offrir la moindre résistance et qui arrive à donner à cette ville flottante une ligne agréable à l'œil.

Les routes, les canaux, les voies ferrées, les ports, les contreforts et les murs de soutènement et les talus, les lignes électriques à haute tension, les conduites d'eau, les ponts, les tunnels, toutes ces lignes droites et ces courbes qui dominent le paysage contemporain, lui imposent leur géométrie grandiose. Mais le plus puissant agent de transformation du paysage contemporain est sans conteste la monoculture. En moins de cinquante ans elle a transformé l'aspect du monde dont elle dirige l'exploitation avec une maîtrise étonnante. Il lui faut des produits, des matières premières, des plantes, des animaux à broyer, à triturer, à transformer. Alors elle dissocie et désagrège. Sans aucun souci de la nature de chaque région elle acclimate telle culture, elle proscrit telle plante, elle bouleverse telle économie séculaire. La monoculture tend à transformer, sinon la planète, du moins chacune des zones de la planète. L'agriculture d'aujourd'hui, basée sur l'économie du travail humain, soulagé à la fois par le travail de l'animal et l'emploi d'un outillage perfectionné qui, parti de la charrue, aboutit aux machines agricoles modernes, agriculture de plus en plus scientifique, excelle à adapter les plantes au terrain et au climat, à fournir au sol des engrais abondants et rationnellement distribués. Elle ne cultive, relativement à la surabondance végétale de la nature, qu'un tout petit nombre d'espèces judicieusement choisies. Il y a chez l'homme moderne un besoin de simplification qui tend à se satisfaire par tous les moyens. Et cette monotonie artificielle qu'il s'efforce de créer, et cette monotonie qui envahit de plus en plus le monde, cette monotonie est le signe de notre grandeur. Elle marque l'empreinte d'une volonté,

d'une volonté utilitaire ; elle est l'expression d'une unité, d'une loi qui régit toute notre activité moderne : la loi de l'utilité.

La loi de l'utilité a été formulée par les ingénieurs. Par elle toute la complexité apparente de la vie contemporaine s'ordonne et se précise. Par elle l'industrialisation à outrance se justifie et par elle les aspects les plus nouveaux, les plus surprenants, les plus inattendus de notre civilisation rejoignent les plus hauts sommets atteints par les plus grandes civilisations de tous les temps. Car c'est grâce à ce principe de l'utilité, à cette loi de constance intellectuelle que nous pouvons remonter la filière de l'activité humaine.

Dès ses premières manifestations sur la terre, la vie humaine a laissé des traces de son activité. Cette activité était avant tout utilitaire. Les traces matérielles de cette activité sont, non pas des objets d'art, mais des objets façonnés artistiquement. On trouve dans les débris de cuisine des fragments d'os, de coquillages travaillés ; on trouve dans les couches du tertiaire et du quaternaire des silex taillés, des pierres polies, des traces de peintures, des ébauches de statuaires ; on trouve dans les tumulus des poteries faites à la main, moulées ou tournées ; séchées au soleil ou cuites au four, ornées soit par incision, soit en relief, en trochisque ou pastillage, enduites de barbotine ou sobrement dessinées, recouvertes de motifs décoratifs abstraits, pleins d'invention et infiniment variés, qui sont souvent les premiers signes d'écriture, des poteries aux formes évasées, arrondies ou noblement élancées, qui toutes témoignent d'une technique perfectionnée, d'une civilisation déjà très avancée et de conceptions esthétiques extraordinairement pures.

L'aire de diffusion de ces objets manufacturés com-

prend toutes les régions du globe ; on retrouve les traces de cette industrie aussi bien sur les terres aujourd'hui habitées qu'à la surface des continents engloutis ; cette prodigieuse activité de milliers et de milliers de générations et qui s'étend sur des millions d'années est également le signe d'une volonté, d'une volonté utilitaire. Elle n'obéit qu'à un seul mobile, l'utile, et comme nos ingénieurs, l'humanité préhistorique n'a formulé qu'un seul principe, le principe de l'utilité.

Depuis vingt-cinq ans, sous la pression de certains problèmes posés par les sciences naturelles et touchant tous à l'origine, la formation, la modulation et l'évolution de la vie, se constitue la préhistoire. Zoologues, botanistes, physiciens, chimistes, biologistes, biochimistes. minéralogistes, astronomes, géologues, contribuent à l'éclosion de cette science nouvelle dont les premiers résultats sont foudroyants.

Elle place l'origine de la vie il y a huit cent mille ou huit millions d'années. Cette éclosion de vie a eu lieu au pôle Nord et au pôle Sud. Cette première fournée de vie va des réactions héliochimiques, des manifestations protoplasmiques et protozoaires, à la formation des plantes et des animaux. RIEN NE S'OPPOSE À CE QUE L'HOMME APPARUT DANS CE MILIEU. On dit communément que la civilisation vient de l'Orient. Quelle absurdité ! La formation et l'évolution des sociétés humaines préhistoriques, l'établissement des races dans les climats, l'invention du feu, des outils et des arts, l'expansion du sentiment religieux et l'efflorescence des idées, les grandes migrations pour le peuplement de la terre, tout cela marche parallèlement avec l'évolution, la transplantation et la migration des plantes et des animaux et des grands déménagements cosmiques.

Or que nous apprend la préhistoire ?

Il y a deux centres intenses de vie, l'arctique et l'antarctique. Les calottes des deux pôles s'effondrent. Deux courants d'eau se précipitent du nord et du sud. L'équateur est submergé. Deux océans se forment qui s'étendent et s'agrandissent, le Pacifique et l'Atlantique. De nouveaux continents émergent, voyagent, se soudent, au nord, Europe-Sibérie, au sud, le continent africo-brésilien. Le grand courant d'eau du nord est refoulé (on retrouve ses traces actuellement dans le courant de Bering). Celui du sud subsiste encore aujourd'hui sur les côtes occidentales de l'Amérique du Sud (on lui a donné le nom de courant de Humboldt). Les eaux se gonflent à l'équateur. Elles se mettent en mouvement. Les eaux accumulées à l'équateur s'écoulent, elles s'écoulent vers l'Orient. Leurs masses énormes sont attirées par le soleil levant. Amazone, Gulf-Stream, Méditerranée, mer Rouge submergent plus tard la Lémurie pour former l'océan Indien. C'est à la source de ce fleuve qu'il faut chercher le berceau de ce qu'on appelle l'homme préhistorique du tertiaire et du quaternaire et c'est sur les rives de ce fleuve qu'il faut suivre les migrations humaines primitives.

Ici nous quittons le domaine des hypothèses pour entrer dans celui des possibilités.

Le monde actuel s'est peuplé de l'Occident vers l'Orient. Le flot des générations humaines a suivi le cours des eaux, de l'ouest vers l'est, attiré par le soleil levant, comme les humbles plantes encore humides et pâles qui se tournaient vers la lumière naissante et s'étendaient de plus en plus à l'est, comme les animaux, les animaux et la grande migration des oiseaux. Le berceau des hommes d'aujourd'hui est dans l'Amérique centrale et plus particulièrement sur les rives de l'Amazone. C'est de là qu'ils partirent pour peupler la

terre à peu près comme elle l'est aujourd'hui, selon la belle vision du poète :

Quand le fleuve Amazone qui venait de l'Occident
Coulait au milieu des terres de l'Europe et de l'Asie,
Charriant des îles flottantes grandes comme des continents
[surchargés d'hommes,
Comme des feuilles de nénuphars géants recouvertes de
[colonies de grenouilles.

Le berceau des hommes d'aujourd'hui est dans l'Amérique centrale. Les dépôts de cuisine, les *shelmounts* de la baie de Californie, les *shellheaps* qui jalonnent toute la côte de l'Atlantique, les *paraderos* argentins, les *sambaquis* brésiliens sont là pour l'attester. Ces énormes accumulations de débris, amas de coquilles, d'arêtes de poissons, d'os d'oiseaux et de mammifères, hauts comme des montagnes, prouvent que des groupes humains très nombreux ont vécu là de très bonne heure, bien avant les dates historiques... Et la marche actuelle de la civilisation, de l'est à l'ouest, de l'Orient vers l'Occident, n'est qu'un retour aux origines. (C'est ce qu'on appelle l'Histoire).

C'est pourquoi, si l'humanité préhistorique a connu des formes d'art, si l'homme des cavernes a su peindre des fresques qui aujourd'hui encore nous remplissent d'admiration et d'étonnement, si les Hyperboréens ont su graver la pierre tendre et l'os de baleine et de renne, faire des portraits saisissants de vie du mammouth et de l'aurochs, trouver déjà une formule graphique qui est au dessin ce que la sténographie est à l'écriture, si les sauvages d'Amérique, d'Afrique, d'Australie ont su peindre, dessiner, graver, sculpter la pierre et le bois, construire des huttes, des temples, des forteresses,

chanter, danser, faire de la musique, inventer des histoires et se les transmettre oralement depuis la nuit des temps, se livrer à une activité artistique vertigineuse, que l'on méprise encore, mais qu'on ne peut plus nier aujourd'hui, c'est pourquoi la race blanche en débarquant en Amérique a découvert d'un seul coup le seul et unique principe de l'activité humaine, celui qui élève et qui subjugue, le principe de l'utilité. Elle ne connaît désormais plus qu'un seul dogme, le travail, le travail anonyme, le travail désintéressé, c'est-à-dire l'art.

A cette nouvelle, les vieux peuples des cathédrales, les vieux pays d'Europe se réveillent, ressuscitent, viennent à la vie consciente, laissent tomber leurs fers : l'Irlande libertaire, l'Italie impérialiste, l'Allemagne nationaliste, la France libérale, l'immense Russie qui cherche à constituer la synthèse de l'Orient et de l'Occident en faisant appel au communisme pacifique de Bouddha et au communisme virulent de Karl Marx. De l'autre côté des mers, des pays tout neufs, dont chacun est plus grand que plusieurs pays d'Europe et dont plusieurs sont plus vastes que l'Europe tout entière, renoncent, déçus, aux formules étriquées du vieux monde. Même dans les Etats les plus paisibles, les plus neutres, les plus reculés, on entend quelque chose de vermoulu qui se disloque : les croyances en lutte, les consciences en travail, les nouvelles religions qui bégaient, les anciennes qui font peau neuve, les théories, les imaginations et les systèmes aux prises de toutes parts avec l'utile. On ne recherche plus une vérité abstraite, mais le sens véritable de la Vie. Jamais le cerveau humain n'a encore supporté un tel courant d'idées à haute tension. Pas plus en art qu'en politique, qu'en économie générale, les formules classiques ne sauraient suffire. Tout craque, tout cède, les armatures les plus

séculaires et les échafaudages provisoires les plus audacieux. Dans la fournaise d'une guerre libératrice et sur l'enclume sonore des journaux se tordent, se refondent et se reforgent toutes les membrures du corps politique.

Dans ce désordre apparent une forme de société humaine s'impose et domine le tumulte. Elle travaille, elle crée. Elle transforme toutes les valeurs en pratiquant le krack et le boom. Elle a su jaillir des contingences. Aucune théorie classique, aucune conception abstraite, aucune idéologie n'avait pu la prévoir. C'est une force formidable qui aujourd'hui étreint le monde entier, et le façonne, et le pétrit. C'est la grande industrie moderne à forme capitaliste.

Une société anonyme.

Elle n'a eu recours qu'au principe de l'utilité pour donner aux peuples innombrables de la terre l'illusion de la parfaite démocratie, du bonheur, de l'égalité et du confort. On construit des ports angulaires, des routes en palier, des villes géométriques. Puis des canaux et des chemins de fer. Enfin des ponts, des ponts en bois, en fer, puis suspendus à des fils d'acier. Des usines cubiques, des machines ahurissantes, un million de petits appareils rigolos qui font le travail domestique. Enfin l'on respire. L'automatisme compénètre la vie quotidienne. Evolution. Progrès géométrique. Application stricte d'une loi intégrale, d'une loi de constance, du principe de l'utilité, car les ingénieurs qui ont retrouvé la norme ne connaissent pas d'autre condition à cette évolution sociale qu'ils provoquent, hygiène, santé, sports, luxe, que le principe de l'utilité. Ils créent tous les jours de nouveaux engins. Les lignes sont rentrées, aucune saillie, de longues surfaces portantes pour les trépidations et les courbes : simplicité, élégance, pro-

preté. Ces nécessités exigent également l'emploi de formes nouvelles et de matériaux mieux appropriés, aciers trempés, verre effilé, nickel et barres de cuivre qui se marient si bien à la vitesse. Modes éblouissants d'éclairage. Essieux articulés, châssis surbaissés, lignes convergentes, profils fuyants, frein sur toutes les roues, emploi de métaux précieux pour les moteurs, emploi de matières nouvelles pour les carrosseries, grandes surfaces lisses : netteté, sobriété, luxe. Rien ne rappelle plus la voiture et le cheval d'antan. C'est un ensemble nouveau de lignes et de formes, une véritable œuvre plastique.

Plastique.

Œuvre d'art, œuvre d'esthétique, œuvre anonyme, œuvre destinée à la foule, aux hommes, à la vie, aboutissant logique du principe de l'utilité.

Voyez ce premier avion dont le volume, la surface portante, la forme, dont les lignes, les couleurs, la matière, le poids, dont les angles, dont les incidences, dont tout est méticuleusement calculé, dont tout est le produit des mathématiques pures. C'est la plus belle projection du cerveau. Et ce n'est pas une œuvre de musée, on peut se mettre dedans et s'envoler !

Les intellectuels ne s'en rendent pas encore compte, les philosophes l'ignorent toujours, les grands et les petits bourgeois sont trop routiniers pour s'en apercevoir, les artistes vivent à côté, seul l'immense peuple des ouvriers a assisté à la naissance quotidienne de ces nouvelles formes de la vie, a travaillé à leur éclosion, a collaboré à leur propagation, s'est immédiatement adapté, est monté sur le siège, a pris le volant en main et, malgré les cris d'horreur et de protestation, a conduit ces nouvelles formes de vie à toute vitesse, saccageant les plates-bandes et les catégories du temps et de l'espace.

Les machines sont là et leur bel optimisme.

Elles sont comme le prolongement de la personnalité populaire, comme la réalisation de ses pensées les plus intimes, de ses tendances les plus obscures, de ses appétits les plus forts ; elles sont son sens d'orientation, son perfectionnement, son équilibre et non pas des réalités extérieures douées d'animisme, des fétiches ou des animaux supérieurs.

C'est le grand honneur du jeune peuple américain d'avoir retrouvé le principe de l'utilité et ses innombrables applications dont les plus élémentaires bouleversent déjà la vie, la pensée et le cœur humains.

Pragmatisme.

Un rond n'est plus un cercle mais devient une roue.

Et cette roue tourne.

Elle engendre des vilebrequins, des axes titaniques et des tubes monstrueux de trente-deux pieds sur quatre-vingt-dix centimètres d'alésage.

Son travail prodigieux apparente des pays géographiquement, historiquement étrangers les uns aux autres pour leur donner une ressemblance : Aden, Dakar, Alger, ports d'escale ; Bombay, Hong-kong, ports de triage ; Boston, New York, Barcelone, Rotterdam, Anvers, débouchés de régions industrielles. Les caravanes de dix mille, de quinze mille chameaux qui s'échelonnaient sur les pistes de Tombouctou et qui transportaient quinze cents tonnes utiles sont remplacées par des cargos de vingt mille tonnes qui bloquent les ports créés sur une côte difficile et en huit jours les vingt mille tonnes de marchandises atteignent l'antique marché par radeaux, vedettes et remorqueurs, par voie ferrée, par autochenilles, par avions.

Et la roue tourne.

Elle engendre un langage nouveau. Le lundi, le

mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi, le dimanche, l'ami Charles-Albert Cingria, Herr Schoen de la Deutsche Bank, M. Emile Lopart des Aciéries réunies, le général Ollifant et sa suite, de Koelke, négociant, et des ouvriers, et des marchands, des fonctionnaires, des colons, mille et mille clients prennent les steamers noir et rose ou tout blancs ou vert et rouge ou tout jaunes ou gris et bleu de la Holland-America ou de la Canadian-Pacific ou de la Favre et C^ie^ ou de la Nippon-Yousen-Kaïsha ou le P. M. et T. K. K. ou la White Star ou le New Zeland's Ship ou le Lloyd Sabaudo ou la Veloce, le Norddeutscher Lloyd ou la Tchernikowskaïa Kommerskaïa Flott ou encore les Messageries Fraissinet ou les Chargeurs et filent de Victoria à Hongkong (*4283 miles in ten days*) ou de San Francisco à Sidney par Honolulu et Suwa, Auckland et la Nouvelle Guinée, ou de Rotterdam, Anvers, Hambourg, Dunkerque, Bordeaux, Marseille, Lisbonne, Gênes à Québec, Halifax, New York, Boston, Philadelphie, Vera Cruz, Caracas, Rio, Santos, La Plata, tandis que virent à Djibouti, dans la lune et les cris, les goudrons énormes des courriers du jeudi pour Mombaze, Zanzibar, Mayotte, Mazunga, Nossihé, Tamatave, La Réunion, Maurice ou, à Dakar, dans le soleil et les heurts sourds des barcasses, ceux du mercredi matin pour Konakry, Grand Bassam, Petit Popo, Grand Popo, Libreville.

Oui, dans ce travail prodigieux, au milieu de tout ce coton, ce caoutchouc, ce café, ce riz, ce liège, ces arachides, ces kyriales de Pustet, ces saumons de fonte, ce fil de fer de deux dixièmes, ces moutons, ces conserves, ces caisses de poulets, ce frigo, ces insignes du Sacré-Cœur, ces rhapsodies de Liszt, ce phosphate, ces bananes, ces aciers en T, la langue – des mots et des choses, et des disques et des runes, et du portugais et du chi-

nois, et des chiffres et des marques de fabrique, des patentes industrielles, des timbres-poste, des billets de passage, des feuilles de connaissement, le code des signaux, la T.S.F. –, la langue se refait et prend corps, la langue qui est le reflet de la conscience humaine, la poésie qui fait connaître l'image de l'esprit qui la conçoit, le lyrisme qui est une façon d'être et de sentir, l'écriture démotique, animée du cinéma qui s'adresse à la foule impatiente des illettrés, les journaux qui ignorent la grammaire et la syntaxe pour mieux frapper l'œil avec les placards typographiques des annonces, les prix pleins de sensibilité sous une cravate dans une vitrine, les affiches multicolores et les lettres gigantesques qui étaient les architectures hybrides des villes et qui enjambent les rues, les nouvelles constellations électriques qui montent chaque soir au ciel, l'abécédaire des fumées dans le vent du matin.

Aujourd'hui.

Profond aujourd'hui.

Tout change de proportion, d'angle, d'aspect. Tout s'éloigne, tout se rapproche, cumule, manque, rit, s'affirme et s'exaspère. Les produits des cinq parties du monde figurent dans le même plat, sur la même robe. On se nourrit des sueurs de l'or à chaque repas, à chaque baiser. Tout est artificiel et réel. Les yeux. La main. L'immense fourrure des chiffres sur laquelle la banque se vautre. La fureur sexuelle des usines. La roue qui tourne. L'aile qui plane. La voix qui s'en va au long d'un fil. L'oreille dans un cornet. L'orientation. Le rythme. La vie.

Toutes les étoiles sont doubles et si l'esprit s'épouvante à la pensée d'un infiniment petit que l'on vient de découvrir, comment voulez-vous que l'amour n'en soit pas bouleversé ?

n) LES INDIENS BLEUS

JE N'OUBLIERAI jamais la façon intempestive dont nous quittâmes La Nouvelle-Orléans, huit jours à peine après notre arrivée. Nous venions de débarquer du train de nuit de San Antonio du Texas pour assister au mariage de Lathuille.

Lathuille était notre factotum.

Valet de chambre, domestique, homme à tout faire, ce Lathuille était un drôle de corps, ma parole. Il nous avait rejoints dans le Wyoming, nous avait cueillis à la descente du train dans une petite gare près de Cheyenne et s'était présenté à nous pour nous faire visiter le parc national de Yellowstone. Il avait une belle casquette d'Interpreter ce matin-là. Il était Français, originaire je crois du Morbihan et s'appelait de son petit nom Noël.

Nous venions de parcourir à peu près tous les Etats de l'Union et Lathuille eut vite fait de démêler que notre tourisme consistait surtout à éviter les grandes villes, les palaces trop fréquentés, les trains transcontinentaux ayant un commissaire à bord, d'où il conclut, son esprit étant aussi perspicace que rapide, que les territoires encore peu fréquentés de l'Arizona pourraient nous intéresser et il nous proposa incontinent de nous mener dans les pays du sud-ouest étudier les curiosités naturelles et visiter les réserves des Indiens en marge de la frontière. Si Lathuille était un fieffé coquin c'était aussi un sacré bavard, et il sut nous exposer les nécessités de ce voyage avec tant de chaleur, traçant un tableau grandiose de la vie d'aventure dans le désert, dépei-

gnant d'une façon idyllique les Indiens, avec leurs femmes et leurs enfants, qui chantent, dansent, font de la musique bizarre avec des flûtes de toutes dimensions, sur le toit de leurs tanières croulantes, au sommet de hautes falaises de sable, que nous nous laissâmes facilement convaincre. Il n'en aurait pas tant fallu pour nous décider. Moravagine et moi étions las de la vie que nous menions. Nous errions toujours sans but, et bien qu'inconnus, perdus dans cet immense pays des Etats-Unis, notre désœuvrement même nous faisait remarquer ; on nous avait déjà posé des questions indiscrètes à bord des trains et des bateaux ; comme en Russie, nous étions forcés de changer de nom dans tous les hôtels et de tête dans toutes les villes ; ce jeu de cache-cache ne pouvait durer. C'est pourquoi la proposition de Lathuille nous agréa immédiatement. Disparaître. Vivre au grand air. Disparaître dans un pays vierge. D'ailleurs Lathuille avait eu l'adresse de nous faire comprendre, sans trop insister, qu'il lui serait facile de nous faire passer la frontière avec le concours de quelques amis dévoués. Il nous parla aussi d'une mine d'or, une excellente affaire. Plus tard, il y ajouta un champ de diamants.

Trois jours après l'avoir rencontré, nous étions entre ses mains ; huit jours plus tard, nous ne pouvions plus nous passer de lui ; il nous était indispensable, il préparait les gîtes, s'occupait des chevaux, chassait, faisait la cuisine. Quel agréable compagnon, amusant, serviable, gai, toujours content, et aussi actif et dévoué que bavard.

Moravagine chevauchait à sa hauteur, moi, je venais par-derrière. Nous descendions tous les trois le Colorado par petites étapes. Rien ne pressait. Lathuille bavardait.

A l'entendre, il avait tout vu, tout lu, tout connu. Il avait fait tous les métiers, traîné dans le monde entier et avait des amis partout. Il avait vécu dans toutes les villes et traversé plusieurs pays vierges, accompagnant un explorateur ou servant de guide à des missions scientifiques. Il connaissait les maisons par leur numéro, les montagnes par leur altitude, les enfants par leur date de naissance, les bateaux par leur nom, les femmes par leurs amants, les hommes par leurs défauts, les animaux par leurs qualités, les plantes par leurs vertus, les étoiles par leur influence. Il était aussi superstitieux qu'un sauvage, malin comme un singe, à la page comme un boulevardier, affranchi et dessalé.

A la longue, je me méfiai un peu de lui ; où voulait-il en venir avec son bagout et, un jour, pourquoi m'avait-il appelé « Monsieur l'Anglais » en clignant de l'œil ? (Mais avait-il réellement cligné de l'œil ou n'est-ce pas moi, trop susceptible, qui ne pouvais oublier l'Anglais du Gostinij-Dvor, même ici, dans la solitude de ce haut plateau du Colorado ?)

Au fond, j'avais tort de m'alarmer. Lathuille n'était qu'un simple escroc, car plus nous descendions dans le Sud, plus le bavardage de Lathuille roulait exclusivement sur sa mine d'or dont il voulait nous faire profiter. Il nous en parlait matin et soir, durant la longue journée à cheval et encore fort avant dans la nuit, quand couchés autour d'un feu, la tête renversée sur nos selles, nous venions d'absorber le cochon salé et les haricots noirs, et que nous fumions les épais cigares du Sud. Le ciel était sombre. Les chevaux entravés jouaient des dents autour de nous.

— Ma mine d'or, le Common Eagle, pas la Big Stone – nous y serons dans quarante jours, la frontière où de bons amis m'attendent est à deux jours plus loin, on la

passe très facilement, vous verrez –, est dans une haute vallée de ces montagnes perdues que ne connaît aucun Européen. Pour y accéder, on gravit des pentes roides et l'on débouche dans un bassin sablonneux que n'égaie aucune espèce de verdure. (Un insecte intéressant de cette contrée est la fourmi mellifère ; les indigènes en sont très friands ; c'est un aphrodisiaque réputé.) Ce désert est fermé par des rochers de grès crayeux absolument nus. Quand on se rapproche de ces masses arénacées, on découvre, à hauteur aérienne, des maisons, puis des hommes que la venue d'un étranger jette dans une grande excitation. Il n'y a qu'un étroit sentier escarpé pour arriver là-haut – on le gravit sous l'appel strident des flûtes, il y a des tubes de quinze pieds qui vous font faire demi-tour – et l'on débouche chez les Vallataons, que les Mexicains appellent Indiens Jemez. L'endroit possède une église catholique, une *estoufa* en langage indigène. L'église est solitaire et à moitié en ruine. Elle est dédiée à Montézoume. On y voit brûler le feu perpétuel, entretenu jusqu'au retour de Montézoume, qui alors érigera son empire universel. Sur les murs de l'église sont représentés des Indiens chassant le cerf ou l'ours, et un immense arc-en-ciel reposant par ses deux bouts sur deux chaises, avec le soleil levant et l'éclair fendant l'espace. Derrière l'église, la vue s'étend au loin vers le sud et l'est et découvre trois monts que les indigènes nomment Tratsitschibito, Sosila et Titsit-Ioï – ils ont plus de dix mille pieds. Près de là, on a trouvé des ossements fossiles de mammouth. Le vieux curé espagnol qui a entrepris ces fouilles – c'est aussi un vieux paillard, c'est lui le propriétaire de ma mine et qui veut la vendre, j'ai encore une meilleure affaire à vous proposer, un champ de diamants qui se trouve un peu plus loin, de l'autre côté des monts, à

deux étapes de Stinckingsprings, chez les Indiens Touhas, leur véritable dieu c'est le soleil, ils appellent le vent d'un cri *a-ah-a, hi-i-i,* et font tomber la pluie en sifflant *uû-uû-uû* –, le vieux curé de l'*estoufa* me prit un jour par la main et me dit : « *Me gusta más el oro que los huesos !* » Il me conduisit alors dans un étroit cañon aux parois perpendiculaires. Des tessons de poteries aux couleurs excessivement vives s'entassaient au pied des cactus tout le long du lit desséché de la rivière. Un aigle planait très haut en l'air et les parois de la falaise, aussi loin que l'œil pouvait atteindre, étaient criblées de trous, d'ouvertures, de fentes et recouvertes d'inscriptions hiéroglyphiques ocre, jaunes et bleues. Une multitude d'Indiens, attachés à des cordes de lianes, étaient suspendus dans le vide. Ils grouillaient dans le soleil comme un essaim de mouches. Ils montaient, ils descendaient avec une rapidité étonnante. Ils pénétraient dans les trous, fentes, ouvertures de la montagne et visitaient toutes les anfractuosités de la roche. De temps à autre, l'un d'eux réapparaissait avec quelque chose de rond dans les bras. Il se balançait un instant à sa corde, tournoyait sur lui-même, jouait des pieds pour retrouver son équilibre, puis lâchait d'un grand geste l'objet qu'il tenait. Une urne géante venait éclater à nos pieds. Il en jaillissait une momie recroquevillée, des ossements noirs et des plaques d'or grandes comme la main. Vous m'entendez, de l'or pur, pas du quartz, pas du sable, de l'or travaillé. Achetez-moi ma mine et nous partagerons. Vous êtes bien de mon avis et vous comprenez bien que ce ne sont pas des actions que je veux vous vendre – j'ai fait graver dix mille titres à Denver-City, cent mille shares à un dollar, mais il y a trop de formalités à remplir avant de pouvoir en caser une dizaine, j'ai tout le paquet sous ma selle et tous les soirs j'allume le

feu avec, puis il y a aussi le graveur et le marchand de papier à régler et je n'ai plus le rond – ce n'est donc pas du papier que je vous offre, mais de l'or, l'or même du vieux curé, *e muy antiguo, tien más que ciente y veinte años.* Il n'y a qu'à lui régler son compte. C'est un vieux paillard qui thésaurise – par exemple, je ne sais pas encore où elle est sa cachette, on lui chauffera les pieds pour le faire parler, comme on fait chez nous, on peut également soûler les Indiens et faire pendre le curé – ; mettons qu'il en ait cent charges ; l'or est à moi, je partage ; je vous demande seulement d'acheter des *bourros* aux Indiens – des *bourros bravos,* des mulets sauvages qui passent partout et qui boufferaient des briques ou plutôt le pavé de bois des boulevards, ce sont de bonnes bêtes – et par Ojos Calentes nous passons au Mexique sans rencontrer personne ; naturellement je plaque les copains qui m'attendent plus bas à l'est, Ojos Calentes est à l'ouest. Nous éviterons la région forestière pour prendre par les pays alpestres où l'on trouve des trous d'eau entourés d'un peu de verdure. Ça sera dur, mais vous pouvez être tranquilles, je vous mènerai à bon port. On embarquera à Guyamas ; il y a un bout de train, j'ai travaillé à la voie ; je connais l'endroit. De Guyamas à Maxatlan, il y a un caboteur qui fait régulièrement la traversée.

Nous arrivâmes à Common Eagle pour la San Pedro. Bien qu'ils aient abandonné l'Eglise catholique romaine, les Indiens ont néanmoins gardé cette fête. On la célébrait précisément alors par des courses de chevaux dans les rues de l'endroit. Les femmes se tenaient sur les toits et dirigeaient de là des jets d'eau sur les coureurs qui restaient en arrière.

Le vieux curé espagnol était mort, mort et enterré. Il y avait plus de trois ans que les Vallataons n'avaient vu

un Blanc. Nous restâmes près de six mois chez eux ; moi, désemparé, cafardeux, collectionnant des débris de poteries dans la vallée des tombeaux, dressant, n'ayant rien de mieux à faire, un vocabulaire du dialecte Jemez ; Moravagine, ouvrant avec des épingles recourbées le ventre des fourmis mellifères et partageant sa cueillette avec des petites Indiennes à peine pubères, criardes et qui se chamaillaient pour un insecte qui laisse échapper son miel avec ses entrailles, mais qui remue encore de la tête et des pattes ; Lathuille, fourrageant partout, creusant des trous et des tranchées, bouleversant l'église, se livrant la nuit à des cérémonies magiques en compagnie d'un vieux chef aveugle et d'un enfant lépreux, mais ne réussissant pas à mettre la main sur le trésor enfoui du vieux curé.

Nous avions apporté avec nous une sérieuse provision d'eau-de-vie, le chargement de vingt bêtes de somme, soixante dames-jeannes de cinq gallons. Lathuille n'en était pas chiche. Depuis notre arrivée, l'alcool coulait à flots ; hommes, femmes, enfants se livraient à une véritable orgie et, pour obtenir les dernières gouttes d'eau-de-vie, ils démolissaient maintenant les murs en ruine de l'*estoufa.* On versait parfois un gobelet d'alcool sur le feu perpétuel ; alors les flammes léchaient les pierres de l'âtre, les trois pierres sacrées du foyer, dernier vestige de l'antique tabernacle de Montézoume, et le village en délire dansait autour. Mais malgré les cris, les danses, les invocations chantées, les rondes rituelles, les flûtes magiques encore plus enivrantes que l'alcool, malgré la cuisine infernale du vieil aveugle et les transes et les prophéties de l'enfant lépreux, malgré toute cette sorcellerie, l'or restait introuvable.

La famine s'installait au village. Les Indiens deve-

naient menaçants. Une épidémie de morve décimait nos montures. Notre provision d'eau-de-vie épuisée, nous levâmes le camp un matin.

Ce fut la fuite.

Nous suivions des crêtes en lame de couteau (*cuchillas*) et dégringolions des pentes raboteuses, où nos chevaux n'avançaient que péniblement dans les grès roulés qui obstruent les passages étroits et encombrent le lit des torrents desséchés. Nous frayant un chemin dans des défilés impraticables, nous débouchions dans des plaines fendues, crevassées, boursouflées par les érosions. C'étaient des tours de sable et d'argile. Sur un espace immense le terrain était rongé, déchiqueté, craquelé, à jour. Des pierres levées se dressaient verticalement, des pierres horizontales reposaient sur de frêles colonnettes de cailloutis. Des festons, des stalactites, des crocs d'obsidienne pendaient au-dessus de nos têtes, nos chevaux butaient sur des arêtes, des aiguilles coupantes, des dents de scie qui hérissaient le sol. Puis la piste nous conduisait dans des savanes poudreuses, dénudées, où de rares yuccas dardaient leurs feuilles aiguisées comme des poignards.

Et les Vallataons étaient à nos trousses. Durant plus de trois semaines ils nous harcelèrent avec les petits projectiles pointus de leurs sarbacanes, durant plus de trois semaines nous fûmes pourchassés par leurs flûtes. Oui, par leurs flûtes. Elles chuintaient, piaulaient, grinçaient derrière nous, elles grondaient dans les défilés et dans les gorges, elles percutaient, tonnantes, dans les cirques rocheux, où elles nous éclaboussaient, renvoyées par mille échos. Devant et derrière nous, à gauche et à droite, et tout autour de nous, un million de voix déchaînées nous traquaient, nous inquiétaient, nous menaçaient, ne nous laissant aucun répit, ni de

jour ni de nuit. Dans tout ce sable, au milieu de ces pierres croulantes, il semblait que chacun de nos pas trébuchant soulevait une tempête de sons, une bourrasque crépitante qui s'abattait sur nous sous forme de malédictions, cris, sanglots, imprécations, hurlements, délire. Des flûtes guerrières nous canonnaient, d'autres éclataient comme des shrapnels et nous faisaient nous retourner, les plus aiguës nous blessaient au vif de l'ouïe, les plus creuses nous frappaient à bout portant, nous faisaient reculer. Certains mélismes nous donnaient le vertige. C'était à devenir fou. Nous tournions en rond. Nos montures frémissantes s'emballaient. Comme elles, nous perdions la tête. La soif nous étranglait, et le soleil qui se déchargeait comme un gong faisait gueuler chaque pierre de ces solitudes et résonner comme un tam-tam l'étendue des savanes.

Nous avancions tempes battantes sans même oser un coup de fusil, semant tous nos impedimenta, caisses, bêtes de somme et jusqu'à notre dernière gourde. A force de tourner, d'avancer, de reculer, de monter, de descendre, nous ne nous y reconnaissions plus dans ce labyrinthe de couloirs, défilés, caps, promontoires, montagnes, plaines, dos, échines, combes et mornes. Nos montures crevaient et nous continuions à cheval sur nos propres ombres. Minuscules, ratatinés, nous avancions toujours sous le haut soleil de midi et marchions encore, rabougris, sous le grand disque de la lune, dans les trous d'ombre et les bosses.

Enfin la poursuite cessa. Les Vallataons avaient atteint les pierres noires qui marquent la limite de leur territoire. Nous coupâmes obliquement à travers une plaine dont le sol disparaissait sous de lourdes vapeurs de soufre. Des chouettes s'envolaient tous les cent pas. Les derniers halètements des flûtes nous parvenaient

comme les grondements lointains d'un volcan. Onze jours après, nous avions atteint El Paso, El Paso del Norte, où nous montions dans le train de San Antonio.

C'est à San Antonio du Texas que Lathuille nous parla pour la première fois de son mariage.

Renversés dans nos rocking-chairs, à l'ombre sous la pergola du New-Pretoria où nous étions descendus, buvant d'inépuisables bouteilles de whisky, tranquilles, réconfortés, reprenant de l'embonpoint, nous voyions la petite ville défiler à hauteur de nos bottes ; des péons et des *vaqueiros* ingambes passaient entre les feuilles des vanilliers, de lourds cow-boys d'origine hollandaise, des femmes engoncées dans des robes à gigots, des ménagères, des enfants blond filasse pâles que le soleil dorait doucement. Il y avait beaucoup de poussière dans la rue et des nuées de mouches s'abattaient sur nous (le soir c'étaient des moustiques autour du photophore). Et c'est en chassant ces mouches avec une queue de cheval que Lathuille nous parlait de Dorothée.

— Je l'ai connue de retour de la Nouvelle-Zélande. Je venais de faire une croisière à bord d'un baleinier, *The Gueld, captain Owen,* et nous rentrions à La Nouvelle-Orléans, *the Double-Crescent City*, notre port d'attache. On désarmait. J'avais à peine mis sac à terre que je traînais déjà dans les bars et les tavernes des Bank's Arcades, et mes picaillons de sauter ! Bientôt j'étais en pleine non-vue. Il y avait de la houle dans la salle. Le plancher du saloon tanguait comme le pont du *Gueld* dans le pack et la grande table du milieu, recouverte de plats et de saladiers, glissait sournoisement sur moi comme un iceberg. Moi, je ne faisais pas un mouvement. Je venais de commander un plat de tortue verte à la ravenelle pour me purger des humeurs et des glaires qu'on attrape dans les embruns et les brouillasses des

îles Macquarie. J'avais des courbatures partout, mes rhumatismes me faisaient mal et mes articulations grinçaient comme des poulies. J'avais besoin de me mettre en radoub et de me calfater sérieusement le coffre. La baleine avait été bonne, je venais de toucher ma solde, ma quote-part de quartier-maître et des primes de harponnage, je voyais l'avenir en rose, les bouteilles se dédoublaient sous mes yeux comme des arcs-en-ciel prometteurs, je n'avais aucune envie de sortir. Il faisait chaud et j'avais mon sac entre les jambes comme un bon chien. Je dois vous dire que dehors il pleuvait comme il ne pleut qu'à La Nouvelle-Orléans. J'avais donc jeté l'ancre à l'Ane Rouge, je m'y étais amarré et je ne filais plus un câble.

« Il y aura de cela un an à la Saint-Jean.

« Un groupe de matelots tiraient à la carabine électrique, quelqu'un avait glissé un nickel dans l'appareil à sous, et des petites lampes multicolores venaient de s'allumer, et des petits oiseaux empaillés battaient des ailes et venaient de se mettre à chanter, entonnant leur symphonie, quand Dorothée se trouva plantée devant moi. Elle se tenait de l'autre côté de la table. Je voyais ses mains en pleine lumière, elle avait des bagues à tous les doigts, avec des pierres brillantes comme des gouttes d'alcool et son visage perchait beaucoup plus haut, comme une espèce de lune embuée. Elle m'apportait le plat que j'avais commandé. Il s'en échappait une vapeur curaçao sombre fortement épicée. Dieu, que c'était bon ! Immédiatement je voulus l'épouser.

« Vous comprenez, hein, nous autres, qui roulons notre bosse et qui connaissons la vie dans les coins, nous avons toujours envie de nous fixer quelque part, dans un petit trou tranquille, sous les orangers, habiter une petite maison blanche d'où l'on voit la mer, avec

une belle garce bien propre qui astique les meubles et que l'on culbute dix fois par jour dans son lit, et qui vous manigance de la boustifaille, nom de Dieu, de ces petits plats qui mijotent durant des heures sur un feu doux – on irait, n'est-ce pas, en bras de chemise au jardin cueillir une pincée de sauge, ou alors on se voit cassant du petit bois dans la cour ou, la pipe au bec, faisant le marché, car c'est l'homme qui doit choisir les bons morceaux, ou encore lui fichant une raclée, comme à un mousse, parce que la maison n'est pas assez bien tenue – ; je sais bien que ce n'est qu'un rêve et, qu'aussitôt rassasié, j'aurais des démangeaisons, et, qu'aussitôt assis, je voudrais enfiler mes vieilles godasses qui ont fait le tour du monde, et manger encore la sale barbaque de la cambuse, et porter des chemises qui n'ont pas de bouton au col, et trimer, et crever de soif au soleil, et tirer la langue, et maudire ma sale garce d'existence, et coucher dans des villes inconnues, et râler de misère, et rencontrer un vieux frère qui comme moi n'en peut plus et en a marre, et qui rue et qui s'entête et qui pue le bouc – mais, que voulez-vous, cette fois-ci j'étais pincé, sérieusement pincé. La fille était belle. Je venais de me caler les joues. Les *drinks* se succédaient. J'avais les poches pleines. Les petits oiseaux mécaniques chantaient toujours. Le bar rutilait et, vraiment, j'avais par trop bourlingué à bord de ce sacré baleinier de malheur.

« Dorothée était la fille de l'Ane Rouge, du vieil Opphoff, un Flamand, un vieux borgne pas commode. Comme elle avait déjà eu deux, trois gosses, son père la rouait de coups, et c'est peut-être ce qui lui avait fait les chairs si fermes, ces fesses rebondissantes que je ne me lassais pas de palper depuis trois semaines. Quand le vieux tapait, je me disais : « Cogne toujours, bientôt ça

sera mon tour. » Et je rigolais, car j'étais sûr de retrouver le soir la Dorothée dans mon lit. Par exemple, je ne sais pas comment elle s'y prenait pour échapper à la surveillance hargneuse de son père, faut croire qu'elle savait y faire, et je n'étais pas le premier ! De cela, je m'en fichais, j'avais la gueuse dans la peau, je voulais l'épouser, na, elle faisait tellement bien la cuisine ! Et plus Dorothée refusait, plus je m'entêtais dans mon idée, car je suis Breton, moi, et le métier de bistrot n'était pas pour me déplaire.

« Maintenant, écoutez-moi bien, ceci vous concerne plus particulièrement.

C'était par un jour de vent du sud, brûlant, desséchant. Le ciel était plein de nuages ébouriffés. Il en tombait une fine poussière jaune qui se déposait partout, vous picotait les yeux et faisait mourir les mouches et les moustiques : Il faisait une chaleur suffocante. Tout le corps nous démangeait. Des petites éruptions blanches nous crevaient sous la peau, nos rockings ronflaient comme des machines à coudre. Des éclairs de chaleur faisaient blêmir les eucalyptus.

Lathuille, qui s'était levé pour remplir nos verres et qui avait choisi dans un bocal de pickles un magnifique poivron violet, reprit, la bouche pleine :

— Oui, ceci vous concerne plus particulièrement. Une nuit, Dorothée me dit : « Ecoute, mon petit Noël, ce n'est pas que je ne veuille pas de toi, au contraire, mais tu sais bien qu'il n'y a rien à faire avec mon vieux. Et puis, dans six mois, tu n'auras plus d'argent ; donc, inutile d'insister maintenant, le vieux est buté, et j'en ai encaissé des gnions à cause de toi, tiens, regarde, je suis pleine de bleus ; mais ça ne fait rien, je t'aime bien et c'est pourquoi il faut être raisonnable. Toi, qui en as vu du pays et qui es à la coule et qui la connais, va donc

faire un tour dans les Etats, il y a une admirable affaire en ce moment qui peut te rapporter des mille et des cents. Tu ne lis donc pas les journaux ? tu ne sais donc pas ce qui se passe en Russie et qu'il y a des grands-ducs en fuite, qui ont volé les bijoux de la couronne et qu'on a mis leur tête à prime ? Il paraît qu'ils se sont réfugiés chez nous et qu'il y en a plein le pays. Tous les détectives sont sur pied. On peut gagner des milliers de dollars et toi, qui es malin, tu peux très bien réussir et ramener les clients à mon père. Va le trouver, il a de bons tuyaux. Comment, tu ne saisis pas, tiens, je te croyais plus dessalé, tu m'épates, tu n'as pas remarqué que mon père trempe dans des tas de micmacs et qu'il en est de la police, lui ? Vas-y, mon gars, on se mariera à ton retour. » C'est ainsi que je me suis mis en route et que je vous ai dégottés, messieurs. Ah ! vous savez, Dorothée est une fine mouche.

A cette déclaration, aussi sensationnelle qu'inattendue, et qui m'avait bouleversé, Moravagine éclatait de rire. Il riait, il riait, il se tordait au point de tomber à la renverse avec son siège à bascule... Ce vieux Lathuille... il en avait de bonnes... sacré farceur, va... Comment faisait-il pour inventer des bourdes pareilles ?... Quel bougre !... C'était donc à ça qu'il pensait en nous menant dans sa mine d'or...

— Tu as voulu nous garder pour toi seul, c'est pourquoi tu nous as menés dans le désert. Tu voulais nous faire prendre par les Indiens pour toucher la prime, hein ? Mais tu n'es pas fou, fiston ? Est-ce que tu nous as seulement regardés ? Est-ce que nous ressemblons à des grands-ducs, nous ? Et qu'est-ce que c'est que ces histoires de Russie ? C'est le sirocco qui te met la cervelle à l'envers ? Vous parlez d'un hurluberlu. Tu n'es rien farce !...

— Monsieur, monsieur, monsieur Moravagine et vous, monsieur l'Anglais, faisait Lathuille consterné, je vous en supplie, écoutez-moi, j'avoue que je me suis gouré, je reconnais que je me suis fichu le doigt dans l'œil. La faute en est à tous ces articles de journaux, tenez, j'en ai là une centaine, des coupures, tous les tuyaux du vieil Opphoff, il y a aussi des signalements et des photos, les vôtres n'y sont pas ; mais quand on est amoureux, on est comme un chien qui a bu chaud, on n'a plus de flair ; croyez-moi, depuis l'affaire des Indiens, je vous ai à la bonne, ça, je vous le jure ! Vous allez m'accompagner à La Nouvelle-Orléans, je vous invite à ma noce, vous me servirez de témoins et vous ferez taire les dernières objections du vieux ; d'ailleurs, je compte sur vous pour mon installation, je vous sais généreux, monsieur Moravagine, et bien que nous n'ayons pas convenu d'un prix, je vous ai toujours servi scrupuleusement et je vous ai fait faire un beau voyage, en somme. C'est Dorothée qui va être épatée de me voir radiner avec un, avec deux princes, deux copains, deux amis…

Le soir même nous prenions le train.

L'Ane Rouge était en effet une bonne boîte, on n'y était pas mal du tout et la cuisine était fameuse. Le vieil Opphoff se montra beaucoup plus aimable que nous ne le pensions. Quant à Dorothée, c'était réellement une très belle fille, Lathuille avait raison, elle avait de l'étoffe (je l'ai reconnue quelques années plus tard dans des films comiques américains, sans être star, elle était de tous les premiers plans et savait se mettre en valeur). Moravagine couchaillait avec elle.

Lathuille avait disparu.

Moi, je ne quittais pas le bar, plein de méfiance ; et puisque Moravagine avait tenu à se mettre dans la

gueule du loup, je surveillais les clients. Il y avait toujours deux, trois types en bas, dont un nommé Bob, presque aussi assidu que moi, et un grand diable de métis qui venait souvent le rejoindre et qui s'appelait Ralph. Je ne remarquais rien de suspect. Dès que Ralph entrait, il allait s'installer à la table de Bob. Il se faisait apporter deux grands verres et préparait aussitôt un affreux mélange : gingerbeer, gin, porto, une pinte de chaque. Puis il se faisait servir deux saucisses chaudes, des longues, et absorbait une deuxième mixture. Alors, d'un geste machinal, Ralph enlevait sa casquette et les deux coudes sur la table, la tête entre les mains, il s'endormait profondément. Pour Bob, son brûle-gueule entre les lèvres, il fumait à courtes bouffées, assis de travers sur sa chaise, le crâne à la muraille, regardant fixement devant lui, les yeux dilatés, l'air absorbé.

Jamais je ne les ai vus échanger la moindre parole. C'est toujours Bob qui payait.

Une nuit, je venais de remonter dans ma chambre, une grande chambre jaune avec deux petits lits de fer et un pot de chambre ébréché au milieu, j'étais en train de me déshabiller, quand la porte fut enfoncée d'un coup d'épaule et que Lathuille me sauta dessus.

— Ça y est ! ça y est ! hurlait-il, on se marie demain, le vieux y a consenti !

Et il exécutait une gigue dans la chambre.

Le lendemain, nous nous achetâmes deux smokings et, Moravagine et moi, servîmes de témoins à Lathuille. J'appris plus tard que Moravagine lui avait donné dix mille dollars.

Le soir, il y eut fête à l'Ane Rouge. Tout le monde en était, Ralph, Bob et d'autres habitués. Le bar était décoré de guirlandes électriques, un gramophone avait été installé devant la porte et l'on dansait sur le quai. Il y

avait beaucoup de monde, des voisins, des passants, et des Nègres et des Négresses faisaient cercle autour de nous. Lathuille était aux trois quarts ivre ; quant à Moravagine, il était déchaîné, il tournoyait avec Dorothée dans les bras comme s'il avait tenu Olympio. Moi, je restais légèrement à l'écart, n'ayant jamais su danser. Je tombais de sommeil.

Tout à coup, il y eut une violente bousculade. Je me levai en renversant ma table. Raph et Bob s'étaient précipités sur Moravagine et le tenaient chacun par un bras.

Deux coups de feu retentirent.

C'était Lathuille qui venait de tirer. Un revolver dans chaque main, il nous gueulait.

— Mora, Mora, et vous, l'Anglais, foutez le camp, barrez-vous. Trottez droit devant vous. A cent mètres, après le gazomètre, sautez dans le canot, je vous y…

J'esquivai le vieil Opphoff qui s'avançait sur moi et voulait me ceinturer. Moravagine avait déjà disparu. Je me mis à courir derrière lui, de toutes mes forces. Nous nous jetâmes dans un canot à moteur. Un instant après, Lathuile y sautait et le poussait au large. On voyait des ombres courir sur la berge. Des jurons et des coups de feu crépitaient. Puis une voix de femme s'éleva, un long cri, comme un beuglement.

Sorti de la réverbération des quais, il faisait noir. Nous glissions au fil de l'eau. Lathuile mit le moteur en marche.

— La vache, grommelait-il, je l'ai saignée en passant.

Le moteur ronflait. Il y eut une dernière salve de revolvers. Nous étions déjà bien loin. Lathuille accélérait. La ville n'était plus qu'un halo.

Moravagine et moi étions encore essoufflés de notre

course et tout palpitants d'émotion que Lathuile, décrivant une large courbe, venait se ranger au long d'un vapeur qui descendait l'estuaire de la rivière. On nous lança une corde du vapeur, puis un bout d'échelle à nœuds. Il y avait déjà beaucoup de clapotis.

— Montez ! nous faisait Lathuille.

Nous étions en smoking et nu-tête, c'est dans cet équipage que nous nous hissâmes à bord.

Au point du jour, nous avions passé la barre et quittions les eaux vaseuses du Mississippi pour entrer dans la grande houle de l'océan. Nous étions à bord d'un *fruiters* qui se rendait à Trinitad.

Tout cela s'était déroulé si rapidement que nous ne comprenions pas encore ce qui nous était arrivé.

Nous étions là, grelottants de froid dans le vent fraîchissant. Personne ne s'occupait de nous. Lathuille s'était éclipsé. Une bouée nous indiquait que nous étions à bord du *Général-HannaH.* Le cargo donnait fortement de la bande.

Enfin, nous aperçûmes le commandant qui descendait l'échelle de la dunette. Lathuille souriant grimaçait derrière lui.

— *Hullo, boys,* je suis rudement content de vous avoir à mon bord ; avez-vous passé une bonne nuit ? fit le commandant.

C'était un homme immense et tonitruant, un ex-champion de baseball. Il s'appelait Sunburry.

Nous eûmes la clé de cette affaire quand, une fois installés dans le carré, nous trinquions avec de la fine 1830. Il y en avait trois caisses dans la cabine, ainsi qu'un stock des meilleures conserves anglaises. Lathuille avait bien fait les choses, triomphant, il nous expliquait :

— Hein, qu'en dites-vous, vous qui ne vouliez pas

me croire à San Antonio, était-ce bien combiné, en ai-je de l'œil et du nez ? Sans moi, vous vous faisiez paumer. Ils vous voyaient venir ; j'avais beau leur dire que vous n'étiez pas Russes, ils ne voulaient rien savoir ; ça faisait plus d'un an que Ralph, Bob, Dorothée, le vieil Opphoff et tous les autres maquignonnaient l'affaire en attendant de mes nouvelles ; ils s'y étaient mis à plus de dix, des salauds que je n'avais jamais vus et qui en voulaient tous à mon argent. Alors, je leur ai monté le coup. En cinq sec, tout était dans le lac. Vous parlez d'un grabuge ! D'abord, je leur ai montré les dix mille que vous m'aviez donnés et immédiatement le mariage a été décidé. Mais je n'en voulais plus, moi, de cette Dorothée, et de ces mômes, et de son Ralph, et de son Bob, et de toute la clique de l'Ane Rouge. On me connaît dans le pays, j'aime pas les giries, ni qu'on se paie ma tête. Vous, vous êtes des copains, et entre nous c'est à la vie et à la mort, pas ? J'ai donc donné cinq mille au vieux pour les faire mordre ; puis, sous le prétexte d'aller chercher une autorisation de mariage chez le curé de Mobile où habite ma mère, j'ai mis les cannes et c'est alors que vous ne m'avez plus revu. Ç'a dû vous sembler drôle, hein, et vous avez dû vous embêter sans moi, pas vrai, monsieur Moravagine, et vous, l'Anglais, vous deviez être dans vos petits souliers ? Non, sans rire, je parie une caisse de fine que vous ne vous doutiez pas que je travaillais alors pour vous et que j'embarquais en douce cette fine, des frusques et tout un fourbi sur ce bateau. Quelle crapule, hein, que ce sacré Sunburry, il a bien voulu vous prendre à bord et retarder son appareillage de vingt-quatre heures – il va nous débarquer à Paria, à l'embouchure de l'Orénoque, Venezuela – ; mais il a fallu que je lui monte sa cave, de la fine 1830, il n'en voulait pas

d'autre, pas de la Marie-Brizard, pas de la trois étoiles, et patati et patata, et mille recommandations, et comme vous n'aviez pas été chiches, moi j'ai vu grand ; bref, il me coûte cher, le gros frère, cinq mille ; si bien qu'il ne me reste plus rien, pas ça, rien du tout, sauf qu'à vous rendre vos armes car, un bon conseil, la prochaine fois que vous enfilerez un smoking, n'oubliez pas de fourrer votre revolver dans votre poche. Si je n'y avais pas pensé, vous étiez refaits. Ah ! j'en ai eu du mal, vrai…

On roulait beaucoup. Le cargo piquait droit dans le sud, traversant le golfe du Mexique. Comme il était sur lest, il me semblait qu'il donnait toujours plus de la bande. Les machines cognaient pas à-coups. De gros tourbillons de fumée noire pouffaient avant de montrer leurs dessous sales et retroussés par le vent et laisser choir des escarbilles et de la suie : Il pleuvait. Le vapeur semblait désert. On n'apercevait que quelques rares membres de l'équipage, toujours les mêmes, des mulâtres inoccupés. Sunburry, Lathuille et Moravagine recommençaient sans cesse de sempiternelles parties de dominos. J'étais maussade et triste. Qu'allions-nous devenir ? Lathuille s'était montré beaucoup plus redoutable que je ne le croyais. Pour la première fois, je m'inquiétais de l'avenir. D'ailleurs, à quoi bon ? Tout m'était égal ! Est-ce que je m'appartenais encore ? ha, ha, ha ! et que faire ? et où aller ? Dieu ! ce que je me dégoûtais ! Dieu ! ce que je m'embêtais ! J'avais pris tout en horreur, indiciblement. Je n'arrivais pas à me passionner, ni à rester indifférent, comme Moravagine ; hommes et choses, aventures et pays, tout m'assommait, tout me harassait ; il n'y avait que mon immense fatigue qui restait inaltérable, ma fatigue et ma tristesse, non, pas ma tristesse, de ma tristesse je

m'en foutais, il ne restait que ma fatigue et mon dégoût, ma profonde horreur de tout. Me suicider, cela n'en valait pas la peine ; vivre, ah ! non, j'en avais soupé ! Alors, quoi ? Rien. Et pour croire que j'attachais encore pour deux sous d'importance à ce qui allait nous arriver, j'allais consulter les cartes marines qui traînaient sur la couchette du commandant.

Voyons, comment avait-il dit, Lathuille, Paria ? à l'embouchure de l'Orénoque ? Venezuela ? Bon. Voici les teintes dégradées, les bas-fonds, la côte du Venezuela, l'embouchure de l'Orénoque, mais Paria, où est-ce ? Je vois des îles, des centaines, des milliers d'îles, je vois tout le delta du fleuve, des dizaines, des centaines de bras et d'embouchures, mais pas un pays, pas un patelin, pas un nom, même pas un phare, même pas une balise. Ah ! ça, c'est pas mal. Nous n'allons nulle part. Paria n'existe même pas. Ça colle.

— Dites donc, commandant, où nous menez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ?

— Non, je ne sais pas.

— Et Paria ?

— Je ne connais pas.

— Vous ne connaissez pas Paria ?

— Non, demandez à Lathuille.

Sunburry n'a pas cessé de jouer, il marque les points sur une ardoise.

J'interpelle Lathuille qui mêle les dominos.

— Dis donc, Lathuille, où est-ce ça, Paria, que je ne trouve pas sur la carte ?

— Je ne sais pas, moi.

— Comment, tu ne sais pas ?

— Non.

— Alors ?

— Alors quoi ?

Lathuille me regarde fixement. Puis il choisit ses dominos et dit, en triant ses pièces :

— Vous verrez ça, il y a des îles flottantes qui descendent l'Orénoque. Certaines restent en panne sur les bas-fonds ; d'autres vont bien loin au large. Les indigènes les appellent des « parias. » La première qu'on rencontre, on met pied à terre. Je ne sais pas où elle est, moi. Quand on y sera, on sera à Paria.

— Mais, fais-je surpris, dis-moi comment…

— Double-six ! crie Moravagine qui a cette pièce en main et qui ouvre le jeu.

Une nouvelle partie recommence.

Quelque dix milles avant d'accoster la terre ferme, on navigue déjà dans une espèce de bourbier. D'épaisses vapeurs couvent sur l'eau et l'on ne voit pas à trois mètres devant soi. On ne sait pas exactement où est la limite de l'eau douce et de l'eau salée, ni où commence la terre, ni où finit la mer. Après une période d'orage, quand le vent du large a dissipé le rideau des brumes et que les lames de fond se sont ruées à l'assaut du marécage, bouleversant les bancs de sable et de boue, on peut avancer sans crainte de rater la passe, de se perdre, de s'échouer ou de s'enliser. Tel n'était pas notre cas. Nous étions arrivés par beau temps, les nuages en formation étaient plus denses que jamais, les bancs très nombreux et nous naviguions à l'aveuglette au milieu des îles flottantes et des paquets d'arbres chavirés. Il y avait déjà deux jours que nous avions quitté le *Général-HannaH* et que l'immense Sunburry avait hurlé derrière nous, dans la fournaise :

— Bonne chance, boys. Je suis rudement content de vous savoir arrivés à bon port. J'espère que vous avez eu une bonne traversée.

Nous dérivions dans une espèce de chaloupe pliante, en toile caoutchoutée, dans laquelle nous nous étions entassés tous les trois, Lathuille, Moravagine et moi, avec des caisses de conserves et des armes. Nous n'avions rien à boire, Sunburry n'avait pas voulu nous rétrocéder une seule bouteille. Il faisait une chaleur monstrueuse. Nous nous épuisions à tour de rôle sur les courts avirons et nous remuions, comme avec des cuillers, l'eau d'étain, lourde et puante, pleine de charognes et de détritus. Le souffle rauque des lamentins jaillissait autour de nous.

Nous avions déjà aperçu la terre ferme une première fois, rapidement, dans une trouée de nuages en débandade ; le soir du troisième jour, le plafond s'étant levé, nous crûmes distinguer une estacade dans le lointain. A l'aube, ce que nous avions pris la veille pour une estacade s'affirma être une rangée de hauts cocotiers. Nous tentâmes plusieurs fois d'aborder, mais vainement. A perte de vue, la rive ne formait qu'un immense rempart chaotique, forêts renversées, racines, broussailles dénouées, trous, cratères boueux, plaies béantes, éboulis, grands pans de terreau noir glissant à l'eau. Quand on réussissait par hasard à poser les pieds sur ce sol spongieux sans enfoncer immédiatement jusqu'aux hanches et à gravir ce premier rempart, on découvrait, derrière, des lacs grands et petits, des lagunes, des lagons, des mares croupissantes, des tourbières défoncées. Une végétation folle, basse, immergée, reluisante, inextricable envahissait l'étendue. Au fond de l'horizon, un pli sombre marquait la forêt vierge, la forêt tropicale. C'était la terre ferme.

Nous nous engageâmes dans une multitude de canaux, nous suivîmes de nombreux méandres et parcourûmes tout un réseau de sinuosités, chenaux, goulets,

passes, rigoles pour déboucher tout à coup sous le dôme de la haute forêt.

C'était majestueux et inattendu. Nous nous trouvions au milieu du fleuve. Il y régnait une pénombre assez profonde qu'illuminaient à peine les lianes fleuries qui pendaient des plus hautes branches. Pas un vol, pas un bruit. Les berges étaient d'un ocre vif. L'eau noire des anses profondes était sertie de petites plages blanches en forme de croissant. Les alligators nous regardèrent passer quand nous remîmes les avirons en branle.

Nous remontions l'Orénoque sans parler.

Cela dura des semaines, des mois.

Il faisait une chaleur d'étuve.

Nous ne mettions que rarement pied à terre et presque jamais dans les lieux habités.

Dans le bas Orénoque il y a beaucoup de plantations, – café, cacao, canne à sucre ; il y a surtout des plantations de bananiers. Elles s'étendent durant des semaines sur les rives inégales du fleuve. Les bananiers sont plantés en quinconce et campent la nuit comme des armées babyloniennes. Tout homme qui bouge dans ce climat déplace avec lui une colonne de moustiques qui repose sur ses épaules. Les misérables qui s'agitent sous les feuilles sont des métis des Espagnols et des femmes indigènes ; ils abattent les régimes à coups de machette et de sabre. Quand ils nous faisaient signe d'approcher, c'était pour nous offrir de la *guarapo* de canne ou pour nous ravitailler en *chica*, cette distillation de la racine de manioc doux.

Beaucoup plus haut, Angostura est le terminus du *Simon-Bolivar,* l'unique vapeur qui fait du cabotage sur ce fleuve. C'est une machine flottante à trois étages, peinte en blanc et bariolée de rouge et de bleu. Point d'œuvres vives, tout en encastillage, le fond est plat

comme celui d'une toue. A l'arrière, la roue unique, énorme, est haute et large comme le bâtiment. Le pont inférieur est occupé par les machines à foyers immenses et que l'on chauffe au bois, bois de teinture, bois d'ébénisterie, acajous, palissandres. Les bûcherons, pour la plupart des Indiens Quéchuas, nous ravitaillaient en *tablas,* boulettes de chocolat faites de cacao grossièrement mélangé de sucre brut, et en *assaï,* cette liqueur moitié solide, moitié liquide, extraite des fruits d'un palmier et qui se boit dans un *couï* ou demi-calebasse.

Plus haut encore, on rentre dans la grande forêt vierge, et encore plus haut, après avoir franchi les rapides, on pénètre dans la région des *Ilianos* où s'élaborent toutes les formes de la végétation.

Nous remontions l'Orénoque sans parler.

Cela dura des semaines, des mois.

Il faisait une chaleur d'étuve.

Deux d'entre nous étaient toujours en train de ramer, le troisième s'occupait de pêche et de chasse. A l'aide de quelques branchages et des palmes, nous avions transformé notre chaloupe en carbet. Nous étions donc à l'ombre. Malgré cela nous pelions, la peau nous tombait de partout et nos visages étaient tellement racornis que chacun de nous avait l'air de porter un masque. Et ce masque nouveau qui nous collait au visage, qui se rétrécissait, nous comprimait le crâne, nous meurtrissait, nous déformait le cerveau. Coincées, à l'étroit, nos pensées s'atrophiaient.

Vie mystérieuse de l'œil.

Agrandissement.

Milliards d'éphémères, d'infusoires, de bacilles, d'algues, de levures, regards, ferments du cerveau.

Silence.

Tout devenait monstrueux dans cette solitude aquatique, dans cette profondeur sylvestre, la chaloupe, nos ustensiles, nos gestes, nos mets, ce fleuve sans courant que nous remontions et qui allait s'élargissant, ces arbres barbus, ces taillis élastiques, ces fourrés secrets, ces frondaisons séculaires, les lianes, toutes ces herbes sans nom, cette sève débordante, ce soleil prisonnier comme une nymphe et qui tissait, tissait son cocon, cette buée de chaleur que nous remorquions, ces nuages en formation, ces vapeurs molles, cette route ondoyante, cet océan de feuilles, de coton, d'étoupe, de lichens, de mousses, ce grouillement d'étoiles, ce ciel de velours, cette lune qui coulait comme un sirop, nos avirons feutrés, les remous, le silence.

Nous étions entourés de fougères arborescentes, de fleurs velues, de parfums charnus, d'humus glauque.

Ecoulement. Devenir. Compénétration. Tumescence. Boursouflure d'un bourgeon, éclosion d'une feuille, écorce poisseuse, fruit baveux, racine qui suce, graine qui distille. Germination. Champignonnage. Phosphorescence. Pourriture. Vie.

Vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie, vie.

Mystérieuse présence pour laquelle éclatent à heure fixe les spectacles les plus grandioses de la nature.

Misère de l'impuissance humaine, comment ne pas en être épouvanté, c'était tous les jours la même chose !

Tous les matins, un mauvais frisson nous réveillait. Le ciel glissait sur une tringle, les branches s'agitaient comme une couverture bigarrée et c'était tout à coup le déclic des oiseaux et des singes, juste un quart d'heure avant l'aube. Ebats, cris, chants instantanés, égosillements, sabas, perruches, nous ronchonnions dans ce remue-ménage. Nous savions d'avance ce que la journée nous réservait. Derrière nous, le fleuve fumant se

trouait de déchirures, devant nous, il s'ouvrait béant, floconneux, sale. Des draps et des rideaux claquaient au vent. Une seconde, on voyait le soleil nu, tout nu, comme en chair de poule, puis un immense édredon nous tombait dessus, un édredon de moiteur qui nous bouchait la vue, les oreilles, un édredon qui nous étouffait. Les bruits, les voix, les chants, les sifflements, les appels étaient absorbés comme par un gigantesque tampon. Des couleurs giratoires se déplaçaient le long de notre bord et faisaient tache ; à travers la brume et les vapeurs les êtres et les choses nous apparaissaient comme des tatouages opaques, imprécis, déteints. Le soleil avait la lèpre. Nous étions comme encapuchonnés, avec six mètres d'air autour de nous et un plafond de douze pieds, un plafond d'ouate, un plafond matelassé. Inutile de crier. Des gouttes de sueur nous coulaient le long du corps, se détachaient, nous tombaient sur l'estomac, grosses, tièdes, lentes, grosses comme des œufs sur le point d'éclore, lentes comme la fièvre en éclosion. Nous nous bourrions de quinine. Nous avions la nausée. Nos avirons mollissaient dans la chaleur. Nos vêtements se recouvraient de moisissures. Il pleuvait toujours, et quand il pleuvait, il tombait de l'eau chaude et nos dents se déchaussaient. Quel rêve, quel rêve d'opium ! Tout ce qui surgissait dans notre étroit horizon était corallin, c'est-à-dire verni, reluisant, dur, avec un relief ahurissant dans le détail, et comme dans un rêve, ce détail était toujours agressif, méchant, plein d'une sourde hostilité, logique et à la fois invraisemblable. Comme des fiévreux qui se retournent dans leur lit, nous nous rapprochions des grèves pour respirer un peu. Quel cauchemar ! Neuf fois sur dix, les sous-bois s'écartaient pour livrer passage à une tribu d'Indiens menaçants. Ils avaient le corps robuste, la taille haute,

la chevelure flottante, les narines transpercées d'une baguette aiguisée, le lobe des oreilles allongé par le poids de lourdes rondelles d'ivoire végétal, la lèvre inférieure ornée de crocs et de griffes ou hérissée d'épines. Ils étaient armés d'arcs et de sarbacanes et les déchargeaient dans notre direction. Comme ils passent pour anthropophages, nous nous remettions dans le milieu du fleuve et reprenions notre rêve de damnés. De grands papillons bleus, dit pamploneras, venaient se poser sur nos mains et faisaient vibrer l'air avec leurs ailes humides, distendues.

Nous étions maudits. La nuit ne nous apportait aucun repos. Dans la brume bleuâtre du soir qui succédait à la pluie, des milliers de végétaux aux panaches plumeux s'égouttaient. D'immenses chauves-souris se laissaient choir. Des cascabelles ondulaient entre deux eaux. L'odeur musquée des crocodiles nous soulevait le cœur. On entendait les tortues pondre, pondre inlassablement. Amarrés à la pointe d'un promontoire, nous n'osions faire du feu. Nous nous dissimulions, nous nous tassions entre les racines en caoutchouc qui viennent s'arc-bouter sur les rives comme les pattes fantasques de quelque monstrueuse tarentule. Nous dormions d'un sommeil agité. Lycanthropie. Celui dont c'était le tour de garde résistait de son mieux à l'envoûtement des moustiques en imitant les longs miaulements des guépards. Au ciel, la lune enflait comme une piqûre. Les étoiles rougissaient comme les traces apparentes d'une morsure.

Il pleuvait toujours.

L'inondation s'étendait.

Le fleuve prenait des allures de lac, de mer intérieure. Nous étions dans les parages de sa source. C'était une plaine immense, entièrement submergée.

Des forêts entières étaient sous l'eau. Des îles touffues allaient à la dérive. Des champs de riz sauvage nourrissaient des millions d'oiseaux. Des canards, des oies, des cygnes, d'une grosseur insoupçonnée, caquetaient, se becquetaient, se querellaient. Nous nous laissions déporter avec les troncs morts. Notre chaloupe faisait eau de toutes parts, elle était usée jusqu'à la corde et chaque fois qu'un orage éclatait – ils sont nombreux et d'une violence inouïe dans cette région – nous craignions de sancir.

Lathuille était couché au fond de la chaloupe. Il était mourant. Son corps était couvert d'abcès et de gros vers lui trouaient la peau. Allongé dans l'eau tiède du fond, il nous donnait des conseils sur la façon de nous conduire pour arriver à traverser sans encombre les terres chaudes qui, à ses dires, s'étendaient de l'autre côté de cette immensité d'eau et où nous n'allions pas tarder à aborder. Nous l'écoutions sans ajouter foi à sa longue expérience, car il n'avait plus toute sa raison.

— Rentrez les rames, disait-il. Croyez-en mon expérience, laissez-vous déporter. Il y a un triple courant qui départage ces eaux stagnantes. C'est une énigme géographique : Lundt, l'explorateur, me l'a expliqué autrefois. Je crois qu'il avait raison : nous devons être dans le bassin où vingt fleuves prennent leur source commune, dont l'Orénoque et l'Amazone. J'aurais bien voulu contrôler le fait. Enfin, je suis toujours fier de vous avoir menés jusqu'ici. Il n'y a pas à dire, ce canot imperméable était bon, le long Jeff ne m'a pas volé, pour une fois. Quand vous aurez mis pied à terre, vous pourrez l'abandonner. En attendant suivez la dérivation du bois flottant et quand vous remarquerez un vieux tronc recouvert de petits drapeaux, laissez-vous porter, il va dans la bonne direction. C'est un *turuma* qui cha-

que année descend l'Amazone jusqu'à Manaos, qui remonte le rio Negro et qui revient dormir ici jusqu'à la prochaine Pâque. Comme il s'arrête dans tous les ports et à l'embouchure de toutes les rivières, les indigènes l'ornent dévotement de petits pavillons. C'est l'époque où il va se mettre en route, vous allez sûrement le rencontrer. Vous qui êtes des mécréants, croyez-moi, suivez-le, mais n'y touchez pas, sinon la « Mae d'Agua » vous entraînerait au fond de l'eau. Si vous rencontrez les...

C'était par un clair matin. Par extraordinaire, le ciel était pur. Lathuille était à l'agonie. Il gisait dans l'herbe spongieuse. Nous l'avions débarqué dans une île. Moravagine était allé tendre des collets. J'étais penché sur le malade et étais en train de lui faire absorber une potion de bouillon d'herbes, quand une flèche vibrante vint se planter au fond de sa gorge. Je poussai un cri. Je voulus fuir vers la chaloupe, où nous avions laissé nos armes. Notre embarcation avait disparu. Je retournai auprès de Lathuille en courant. La flèche vibrait encore. Deux aigrettes roses tremblaient au bout. Moravagine revenait sur ces entrefaites. Il rapportait un couple de râles. Je n'eus pas le temps de lui dire ce qui venait de se passer que déjà une vingtaine d'Indiens nous entouraient. Nous ne les avions pas entendus venir. Ils s'avançaient sur nous et resserraient leur cercle silencieusement. Moravagine voulut les haranguer, un coup de pagaie l'étendit par terre et il fut rapidement ligoté. C'étaient des Indiens bleus.

Malades, épuisés, désarmés, nous étions prisonniers.

Je m'étais laissé choir sur la boîte de pharmacie, j'attendais passivement de subir mon sort, quand un long escogriffe m'apostropha. Il se tenait à quelques pas de moi. Il exécutait une espèce de danse, il trépi-

gnait sur place, se battait les flancs tout en me lançant des phrases cadencées dans un idiome guttural, très âpre. Il ne me quittait pas des yeux. Je ne savais ce qu'il voulait dire et ne comprenais rien à sa mimique. Je m'étais dressé. Vingt paires d'yeux me fixaient. J'étais plein d'indécision. Je ne savais que répondre, ni que faire. Moravagine rongeait ses liens. Il avait du sang sur la joue.

— Vas-y, dis-lui quelque chose ! hurlait-il.

Le cadavre de Lathuille était étendu entre nous.

J'arrachai la flèche qui venait d'enclouer notre malheureux compagnon et la tendis au chef. Un flot noir se répandit sur le sol. De grosses mouches arrivaient déjà. La fièvre me tenait. Je grelottais.

Le chef s'était saisi de la flèche. Il exécutait maintenant une nouvelle danse, grotesque, sur les talons, les genoux écartés. Il tournait à reculons tout autour du mort. Un collier de plumes rouges lui pendait dans le dos. Ses fesses fanées tremblaient au soleil. Il avait des déhanchements brusques et des sursauts dans les reins. Il tenait la flèche à hauteur des yeux et l'ombre verticale de la flèche lui mettait du noir à l'œil. De temps à autre il faisait une pirouette et tous ses compagnons de pousser un long cri. Enfin un monôme se déroula. Les Indiens tournaient en rond autour de Moravagine. Ils sautaient tous à cloche-pied.

— Mora, ne fais pas de conneries, criai-je.

Moravagine était en train de les insulter.

Le chef s'était accroupi sur ses talons. Il jonglait avec trois petites pierres. Il avait piqué la flèche dans sa longue chevelure.

Après toutes ces simagrées, les Indiens nous entraînèrent. Leur flottille était dans les joncs. Ils jetèrent Moravagine dans une pirogue. Un grand vieillard por-

tait le corps de Lathuille. Moi, on me fit monter dans le canot du chef. Deux Indiens y entrèrent avec la boîte de pharmacie. On me témoignait beaucoup d'égards. Je compris plus tard que les Indiens m'avaient pris dès le début pour un sorcier. A cause de la boîte et aussi parce que j'étais en transe. La plus grande des pirogues remorquait notre pauvre chaloupe de toile, qui se noyait au bout d'un cordage et se débattait dans les remous comme une bête qui veut reconquérir la liberté. Nos beaux fusils reluisaient à l'arrière de cette barque disloquée et tombaient un à un à l'eau. Avant le coucher du soleil nous avions atteint le grand village des Indiens, le grand village juché dans les arbres. Cent mille voix nous y accueillirent.

Les Indiens bleus répandent une étrange odeur, car ils sont tous malades, d'une maladie que l'on nomme la caraté. C'est une affection de la peau d'origine syphilitique. Elle est toujours héréditaire et très contagieuse. Elle consiste en une décoloration du pigment naturel, en une sorte de panachure sous-cutanée qui rend le corps marbré de taches « géographiques », généralement bleuâtres sur fond pâle. La nuance varie et l'on connaît plusieurs sortes de caraté. Les marbrures sont souvent à vif et suppurantes. Le traitement en serait facile au moyen de composés mercuriels. Les Indiens ne s'en préoccupent pas ; ils se grattent.

Les Indiens bleus dont nous étions prisonniers appartenaient à l'antique tribu des Jivaroz. Avant la conquête, les Jivaroz étaient tout-puissants. D'un tempérament guerrier, ils étaient toujours en luttes avec leurs voisins les Sutagaos et les Tunjas ; depuis la conquête, leur nombre a considérablement diminué. Toutefois les Espagnols ne sont jamais arrivés à les réduire et les fastes de leur histoire ont été conservés jusqu'à nous

par les habitants de Bogota, qui gardent le souvenir du grand cacique ou cipa Saguanmachica qui faillit prendre leur ville et de l'usaque Usatama dont parle le vieux chroniqueur Mota Padilla dans sa *Conquista del Reino de la Nueva Granada,* cap. 25, numeros 3 y 4. MS. (J'ai trouvé ce renseignement dix ans plus tard dans les archives de Séville, alors que je préparais un attentat contre le roi d'Espagne.)

Les Jivaroz d'aujourd'hui, dits Indiens bleus à cause de leur vilaine maladie, sont grands et bien faits. Leurs membres diffèrent de ceux des Indiens du nord et de l'est par l'élongation des os et se distinguent par la finesse des attaches. La tête est bien dégagée des épaules, elle est de forme subquadrangulaire et l'angle facial est comme celui de la race caucasique. Le cou est fin et allongé. Les cheveux, noirs, épais et lisses, couvrent en partie le front et sont rejetés par-derrière en masses égales sur les épaules. Les yeux, obliques de bas en haut depuis la caroncule lacrymale jusqu'à l'angle externe, sont petits et perçants. Le nez est large, d'abord fin depuis la racine, puis à ailes écartées. La bouche est grande, à lèvres un peu épaisses. Ils coupent transversalement la couronne de leurs dents. Le corps est musculeux, surtout les bras et les jambes, et, chez les femmes, la concavité postérieure de la région lombaire est très développée. Les mains et les pieds sont moyens, généralement courts et nerveux. Le sexe féminin ne présente pas de thorax volumineux, les seins sont ovoïdes et à mamelons obtus.

Les hommes sont vêtus d'un pagne étroit nommé *guyaco,* celui des femmes est un peu plus long et se nomme *furquina.* Leur coiffure est faite de plumes de guacamayos et de perruches. Le plus souvent ils vont tête nue. Tous ont le cou orné de colliers de dents

d'animaux ou de graines colorées. Leurs oreilles percées portent des fragments de bois ou de bambous. Ce déploiement de coquetterie se complète par des morceaux de vanille ou de racines odoriférantes. Ils se tatouent les bras, les jambes et le visage de larges raies rouges. Les femmes se peignent seulement le haut de la lèvre inférieure et se ponctuent les avant-bras, les poignets et les chevilles. Ces tatouages sont indélébiles et se font avec une résine appelée *urrucaï*.

Ces Indiens consacrent leur journée à *mariscar*, c'est-à-dire à pêcher et à chasser. Leur arc en bois de palmier est pourvu de flèches faites d'un roseau léger qu'ils nomment *arraxos*. L'extrémité est armée d'une dent animale affûtée. Les femmes sont très habiles dans l'art de fabriquer des hamacs de plumes. Elles tressent également des cordes très solides et tissent le coton sauvage. Elles savent préparer les peaux de lamantin et du capahu. Si ces Indiens n'ont pas de flûtes, ni de sarbacanes, le besoin de souffler qui semble général à tous les naturels de l'Amérique du Sud a trouvé chez eux une curieuse application. Ils fabriquent des cruches poreuses à deux compartiments. Ces récipients représentent toute la faune locale et surtout les oiseaux. On remplit les compartiments d'une certaine quantité d'eau. Sur le côté du vase, il y a une ouverture que l'on porte à la bouche et, quand on souffle dedans, il en sort un cri qui est celui de l'animal ou de l'oiseau que la cruche-ocarina représente. Ces cruches sont de toutes les dimensions et vont du sifflet à l'urne, les voix qui en sortent sont donc de tous les timbres, de tous les volumes. Chaque Indien a sa *gaguère* et pousse cent fois par jour le cri de son totem. Toutes ces voix réunies forment la plus belle des cacophonies. C'est par un tel concert que nous avions été salués le soir de notre arrivée.

Les Indiens Jivaroz pratiquent un deuxième art singulier qui surenchérit encore sur le scalp cher aux Peaux Rouges. C'est la tête, voire le corps entier de leurs ennemis qu'ils conservent par-devers eux. Pour ne pas encombrer leurs villages aériens et depuis qu'ils vivent dans ces forêts lacustres, ils réduisent étrangement la taille de leurs victimes blanches ou indigènes. En substituant à l'ossature une monture en racine d'arbre, ils ramènent la tête d'un adulte aux proportions d'une orange et transforment en poupée un homme de taille appréciable. Leur plastique est si précise que les visages momifiés gardent leur expression naturelle et que les corps eux-mêmes ont, au modèle réduit, malgré la disproportion des mains et des pieds, quelque chose de leur ancienne attitude. J'assistai à cette opération effarante quand ils réduisirent ainsi la dépouille de notre pauvre bougre de Lathuille. Sacré bavard, va, il est aujourd'hui au musée du Trocadéro, le plus bel exemplaire d'une collection de *tsantsas.*

La religion est le nagualisme. C'est une sorte de totémisme individuel. A la suite d'une révélation survenue en rêve ou dans un état extatique, l'homme se sent vivre en étroite communion avec un être ou une chose. On évoque les ombres et l'on pratique la nécromancie. Chacun a son esprit particulier, le marais, l'once, l'aigle, le serpent, la lune, l'eau, le pélican, un poisson, un crustacé. Le totem s'appelle le *paccarisca,* c'est-à-dire l'« origine », la « chose qui engendre », l'« être de la brousse ». L'être ou la chose révéré jouit de privilèges, on ne peut ni le tuer, ni le manger, ni le couper, ni le fendre, ni le réduire en poudre ou en cendres, ni le faire évaporer. Dans les fêtes on est tenu d'arborer son insigne ; l'homme se revêt alors d'une peau de bête, s'orne de plumes ou de branchages, s'humecte la tête,

jongle avec des cailloux ; il danse tel pas, tel vol, telle nage, il court, bondit, glisse, plane, ondoie et souffle dans la cruche qui est censée émettre la voix même du totem.

La fête religieuse la plus importante est celle qui se célèbre le quatrième mois de la lune et qui n'est pas sans analogies avec les pratiques sacrées et profanes usitées à l'époque de l'expiation dans les pays chrétiens. C'est la fête du « Jeune Homme Pénitent », jeune homme qui est destiné à l'immolation, autant dire le Christ des Jivaroz. On choisit parmi les captifs le plus beau. Dès lors celui-ci est préposé au grand acte de la Rédemption. Il est habillé avec magnificence. Des parfums brûlent sur son passage, on répand le sang des animaux, on lui présente des fleurs, des fruits et des graines. Autrefois on lui sacrifiait les nouveau-nés. Lui circule en toute liberté et visite tous les villages. Partout la foule se prosterne pour l'adorer, car il est l'image vivante, l'image humaine du soleil. Non seulement il mène durant un mois joyeuse vie, toutes les cases lui sont ouvertes, on lui prépare les meilleurs mets, il mange les plus beaux morceaux de venaison et on le régale de miel sauvage et de vin de palmier fermenté, mais encore il épouse publiquement quatre jeunes vierges d'une rare beauté qui lui sont spécialement destinées. Les femmes des chefs s'empressent d'obtenir ses faveurs et celles du vulgaire lui cèdent la primeur de leurs filles. Toutes celles qu'il féconde sont réputées saintes, deviennent tabou, vont se cloîtrer dans les *acclas* ou villages-couvents où elles n'ont plus aucun commerce avec les leurs. C'est parmi sa progéniture que l'on choisira plus tard le successeur d'un chef décédé. Au jour fatal, les prêtres s'emparent de cet homme déifié et lui arrachent le cœur, tandis que le peuple chante :

— Helelà, aujourd'hui ! Nous n'avons plus besoin de Toi pour Roi, ni du Soleil pour Dieu. Nous avons déjà un Dieu que nous adorons, et un Chef pour lequel nous sommes prêts à mourir. Notre Dieu est l'Océan d'Eau qui nous entoure et tout le monde peut voir qu'il est plus grand que le Soleil et qu'il nous donne notre nourriture en abondance. Notre Chef c'est Ton Fils, Ton Fils, oui, notre frère Aîné. Helelà, aujourd'hui !

Comme les Jivaroz n'avaient pas d'autre prisonnier, l'homme-dieu qui cette année-là faisait son petit Jésus chez les Indiens bleus et qui s'engraissait et faisait la nouba dans les cases, n'était autre que Moravagine. Les Indiens l'avaient affublé d'une couronne de plumes. Son visage était couvert d'un masque peint en jaune brillant. Des cordelettes rouge carmin lui ceignaient le torse. Le bas des jambes était orné de bandes fleuries qui portaient trois grelots d'argile. Il tenait à la main une pierre calculiforme sur laquelle était gravé un signe. Ce signe se composait d'un cylindre avec deux petits cercles à sa base et surmonté d'un troisième petit cercle à son haut bout. C'était un symbole, « la canne du vase d'eau, le mâle dans le vase de la femelle ». Ce signe se lisait *ah-hau*.

C'étaient maintenant de perpétuelles allées et venues. On embarquait, on débarquait. Les Indiennes qui accompagnaient Moravagine-dieu dans tous ses déplacements se faisaient tous les jours plus nombreuses. On allait en tournée dans les villages. Perchés sur les plus hautes branches des arbres, les Indiens faisaient retentir leurs cruches musicales. Les *gaguères* gloussaient jour et nuit, elles s'appelaient à travers les marais et se répondaient jusqu'au plus profond de la forêt. C'étaient des coassements, des mugissements et des sifflements

tels et si aigus que je me croyais prisonnier d'un peuple de cigales.

J'étais toujours seul. On me laissait libre. A quoi bon ? Je passais d'un arbre à l'autre dans l'enchevêtrement des lianes. Comme je ne devais compter que sur mes seules ressources, j'allais presque tous les jours à la pêche. Je cueillais des huîtres empoisonnées entre les racines des palétuviers, j'attrapais des crabes, des crabes hideux, en forme d'anus ossifié, je jetais des lignes et je tirais souvent hors de l'eau une espèce de lamproie à peau nue, gluante et dont la chair sent la vase. Toutes ces opérations se faisaient si machinalement que j'oubliais fréquemment de surveiller mes lignes et que je rentrais bredouille dans ma case. Alors je n'en sortais plus. Je mâchais l'herbe à Nicot. Personne ne me venait voir. Les enfants me craignaient. Les femmes ne m'aimaient pas car je n'avais voulu d'aucune d'elles. Les hommes m'évitaient, bien que j'en eusse soigné plusieurs. Seul l'embaumeur venait parfois rôder autour de moi. Il enviait mes secrets et mon tour de main. Il s'appelait U Pel Mehenil, ce qui veut dire Son Fils Unique. Le fils à qui ? Il était puant.

Les jours passaient. Les jours, les nuits. Tout m'était absolument égal. L'eau clapotait entre les pilotis. J'étais plein de poux et de crasse. Mes cheveux me tombaient sur les épaules. La barbe me moussait dans le cou. Je ne me demandais même pas quel allait être mon sort à la fin de la lunaison. Quand je voyais passer Moravagine-dieu, je me détournais de lui. J'avais tout oublié. Nous ne nous étions jamais adressé la parole depuis notre arrivée chez les Indiens bleus. Son apothéose ou sa mort ne m'intéressaient que médiocrement. Je n'ai pas pensé une seule fois à l'Europe ni au moyen de rentrer dans les pays civilisés. Qu'est-ce que tout cela pouvait

bien me faire ? J'avais tout oublié. Je pêchais, je chiquais, je crachais, je mangeais avec les doigts. Je rentrais me coucher dans ma case où je ne dormais pas, mais où, non plus, je n'ai jamais connu de nuits blanches. Je n'avais aucune inquiétude, aucun souvenir. Rien, rien, rien. Rien que de la fièvre. Une fièvre lente. J'étais dans un état fondant, avec du velours sous la peau.

Paludisme.

J'étais abruti, idiot, sans pensée, veule. Sans pensée, sans passé, sans futur. Même le présent n'existait pas. L'eau dégoulinait de partout. Les tas d'ordures grandissaient. Une affreuse puanteur se dégageait du village croupissant où les gros serpents domestiques se lovaient à la porte des cases. Tout était éternel et pesant. Lourd. Le soleil. La lune. Ma solitude. La nuit. L'étendue jaune. Les brouillards. La forêt. L'eau. Le temps pipé par un crapaud ou une ultime gaguère : do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré…

Inattention. Indifférence. Immensité. Zéro, Zéro d'étoiles. On appelle ça la Croix du Sud. Quel sud ? Zut alors pour le sud. Et le nord. Et l'est et l'ouest et tout. Et autre chose. Et rien. Merde.

… Do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-ré, do-o-ré, do-o-o-ré, do-o-o-o-ré…

J'écoute.

Une nuit que j'étais étendu sur ma couche, on m'appela par mon nom. Quel nom ? Etais-je encore vivant ? On avait murmuré mon nom, mon petit nom, Raymond. Etrange, je n'arrivais pas à comprendre. Quelque chose de très lourd me tenait lieu de tête. Je n'arrivais pas à bouger. Mes membres étaient immenses. Je devais faire corps avec la nuit ou le tombeau. Il y avait des froissements d'étoffe. Je prêtai l'oreille.

Et je tombai au fond de moi-même, perdant pied.

Tout n'était qu'ankylose et garrot.

Je me souviens qu'il y eut comme un glissement de la perpendiculaire, comme si mon point de suspension eût légèrement remonté pour fléchir subitement à gauche et me laisser m'écrouler.

Je gravitais dans le vide avec un million de fourmillements.

Des globules de lumière me remontaient dans le cerveau, mais j'étouffais toujours, balancé, étiré, lâché.

Je me rattrapais.

Conscience, liège flottant, liège et écorce, écorce, bois. Bois, bouts de bois, bois dur. Il y a des rames partout, des pattes d'insectes, du mouvement. J'ai conscience de flotter. Mais je suis las. Ma tête penche. Je sens un courant d'air sur les yeux. Mais où sont mes mains, mes jambes, mon corps ? Je suis comme une couverture roulée, comme un écheveau, comme une quenouille de chanvre. Un point lancinant, un trou d'aiguille, un aiguillon, un point douloureux qui me fait mal, une pointe, une voix qui s'insinue, un nom affûté.

— Raymond !

Je gémis.

Cette fois, ça y est. C'est bien moi. C'est moi, qui ai poussé ce gémissement. J'y suis. J'ouvre les yeux. Tout grands.

Moravagine est penché sur moi comme un univers menaçant.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Bois, mon vieux Raymond, bois.

Je bois goulûment quelque chose qui me fait du bien et je m'endors, non sans éprouver une immense sensation de balancement et de vertige.

Cette scène se renouvelle souvent.

Où suis-je ?

Quand j'ouvre les yeux, je vois un ciel qui chaque fois devient de plus en plus dur, de plus en plus bleu, au point que je ne puis supporter son éclat et que je referme aussitôt mes yeux malades. Alors, sous mes paupières closes, grandit lentement le visage de Moravagine que j'ai eu à peine le temps d'entrevoir. Il m'apparaît d'abord comme sur une plaque photographique, en négatif, la peau noire, la bouche et les yeux blancs. Il se dégage confusément. Puis, en fixant douloureusement mon attention, je revois deux morceaux d'ivoire qui lui percent l'oreille gauche. Un tatouage lui barre la face. Est-ce possible ? Il ricane. J'ouvre les yeux. Il est encore penché sur moi. De l'eau coule rapidement sous ses aisselles. Un canot de dix-huit Indiennes bleues remonte derrière sa tête. Il porte un masque impassible. Le collier de plumes rouges qui pend de son cou se balance tout contre mon œil, et me fait loucher, et me fait crier. C'est épouvantable. Je m'évanouis.

Il parle.

— Tu te souviens de Lathuille et des balivernes qu'il pouvait nous raconter avant de mourir ? Eh bien ! il avait raison, il n'était pas fou. Son histoire de tronc d'arbre et de petits drapeaux et les règles de conduite qu'il nous donnait et qu'il nous recommandait de suivre au cas où nous rencontrerions des Indiens, tout cela m'est revenu à la mémoire pendant que je faisais le zigoto et le bon Dieu chez les sauvages. Je me suis fait adorer, tu sais.

Tout tourne.

J'éclate de rire. Il reprend.

— Tu n'es rien cruche, toi. Tu avais l'air de me bouder et tu as rudoyé toutes les Indiennes, jeunes et vieilles, qui se présentaient pour partager ta case. La-

thuille nous avait pourtant dit, souviens-t'en : « Si vous rencontrez des Indiennes, faites-leur l'amour à la française. » C'est ce que j'ai fait. Mes quatre épouses n'en pouvaient plus. Toutes les femmes des chefs m'étaient acquises. Les filles du peuple étaient initiées. Je le leur faisais à toutes. Je leur enseignais un tas de raffinements. Elles s'unissaient entre elles et, à tour de rôle, reprenaient position entre mes quatre épouses et moi. Il en venait des plus lointains villages pour prendre part à ces nouveaux jeux académiques et tous les jours ma suite équivoque s'augmentait de nouvelles recrues.

Je sais très bien que je vogue et que je m'enfonce. Je m'endors. Je suis à moitié réveillé. Je n'ai plus la force de penser. On m'entrouvre les dents et on me verse un bon liquide que j'absorbe. Tout est enflé, mou, saliveux, ganglionnaire. Je puis étendre une jambe et je retrouve mes mains. Il me semble que je pèse un poids énorme. Maintenant, je dois sourire, car je suis bien ; mais je n'ai toujours pas la force, ni surtout le courage d'ouvrir les yeux. Je suis loin. Je tends l'oreille. J'écoute la voix de Moravagine qui murmure mon nom et qui continue :

— Les femmes et les jeunes filles me rejoignaient ou me suivaient dans les pirogues des chefs ; elles m'apportaient les *gaguères*, les totems de leur clan, les fétiches de leur village. Je les voyais venir. Je rigolais sous mon masque jaune. El Dorado ! Je faisais sonner mes grelots d'argile. Je leur enseignais une danse nouvelle, un culte et des cérémonies dont elles-mêmes étaient l'objet. Je leur prêchais l'émancipation, je leur annonçais la venue d'une fille née de leurs enlacements, Sapho, la rédemptrice, je leur proposais la formation d'un grand collège de chefesses. Les *acclas* étaient désertés… Les *mammaconas* m'entouraient farouche-

ment. Elles étaient les plus ardentes prophétesses du culte nouveau.

Ce n'est pas vrai. Je suis là. Je dors. Je veille. Je me reprends. Je me perds. J'agite mes mains, encore, doucement, doucement. Oui, non. Oui, non. Non, c'est quelqu'un qui me caresse les mains, doucement, doucement, encore. Ah ! que c'est bon ! Un grand glougloutement d'eau courante. Je me reperds. Je suis très loin. J'écoute.

— Quand j'eus réuni autour de moi la plus importante flottille de pirogues, je fis mettre le feu au grand village et nous commençâmes la migration annoncée, vers le sud, vers le Soleil, par le Rio Negro... Auparavant, chaque femme mariée m'avait sacrifié son nouveau-né et chaque jeune fille, son frère de sang. Dans les arbres, les Indiens bleus hurlaient comme des singes. C'était trois jours avant mon sacrifice, le tabou n'était pas levé ; impuissants, terrifiés, les prêtres ne pouvaient intervenir. J'ai fait concasser toutes les *gaguères* et couler toutes les pirogues que nous ne pouvions emmener. J'ai fait détruire tous les totems, tous les grigris. Quelle hécatombe !... Je t'avais embarqué en passant, toi et ta boîte de pharmacie. Comme tu délirais, j'interprétais chacun de tes cris comme un ordre, comme une prophétie. Je vidais chaque matin un flacon de ta pharmacie dans le fleuve. Le soir, campant sur une grève déserte, je faisais allumer un grand feu et, distribuant aux femmes de copieuses libations de vin de palme qui leur avait toujours été interdit, on célébrait une vaste orgie qui s'achevait par le sacrifice de l'une d'elles à qui j'ouvrais le ventre.

Cris, chants, danses, c'est moi qui désigne la victime car je gesticule beaucoup.

Non, je ne m'agite pas. J'obéis.

— J'ai d'abord éventré mes quatre épouses, Petite Vieille, Grande Vieille, Chute de l'Eau et Manque d'Eau. Puis Collier de Maïs, du clan de l'Ecureuil, et Bel Oiseau, du clan de l'Arbre. Et ainsi de suite, tous les soirs, une femme ou une fille connue, une vedette, choisissant de préférence celle dont toutes les autres étaient jalouses, la favorite de la veille.

Non, je ne m'agite pas. Oui, nous sommes sauvés. C'est vrai, j'ai été bien, bien malade. Où sommes-nous ? Nous arrivons demain ? Bon. Oui, oui, j'aurai la force de me tenir debout, n'en doute pas. Non, je n'aurai pas peur, tu peux être tranquille.

— La descente du Rio Negro a duré dix-sept semaines. Tous les dimanches, j'abandonnais une pirogue vide qui n'avait plus d'équipage. Sept pirogues de six ont fait demi-tour, les femmes remontant à leur village. Beaucoup sont mortes de privations. La dernière semaine nous n'étions plus que treize dans le grand canot : la Panade d'Etzal, la Grande Fête, la Petite Fête, Bouquet de Fleurs, Chute des Fruits, Balayage, Arrivée des Dieux, Sentier de la Montagne, Fête des Yeux, Glanage, Petite Liane, toi et moi.

Est-ce hier, aujourd'hui ou demain ?

— Lève-toi !

Je me lève. Ma tête est pleine de nuit. Il y a un grand soleil et cent torches. Moravagine me soutient étroitement. Nous montons une échelle. Il y a des hommes là-haut qui me font signe. Mes jambes fléchissent. Je suis à bord d'un vapeur. Je ris, je ris. Nous descendons un escalier. Beaucoup de bras me maintiennent droit. Nous sommes dans un long corridor. Long, long. Je chavire. Des ampoules tournent. Un tablier saute devant moi et me tire. Je trébuche sur une tringle de cuivre. Je tombe. Je tombe. Je me laisse aller. Je suis dans un lit. Je com-

prends, je comprends. « Ah ! que ça sent bon l'Europe ! Ah ! que ça sent bon l'Europe ! » Les draps, les lumières. Beaucoup de blanc, beaucoup de blanc. Du linge propre. Une chemise. Tout est ripoliné. Je m'endors. Pour de bon.

Maintenant, quand je me réveille, j'ouvre immédiatement les yeux. Je vois avant toute chose une rangée de flacons soigneusement étiquetés et le visage floconneux du docteur qui va et vient parmi les ampoules du plafond. Moravagine est toujours là, qui me tient la main. On me fait des piqûres. J'entends le bruit si sympathique des machines. Moravagine est toujours là qui me tient la main. La main. Je m'endors. Je dors. Pour de bon.

Des jours, des semaines passent. Je ne m'en rends pas compte. Bien-être. Je reviens à la vie. Que c'est bon ! Je suis tout neuf. Moravagine est toujours là. Dès que j'ouvre l'œil et que je lui souris, il me raconte des histoires et me fait rire.

Tout ce que me raconte Moravagine me fait rire. C'est impulsif, c'est ma façon de renaître à la vie.

Rires.

Il parle.

— Petite Liane, *Malinatli,* louchait des deux yeux mais avait d'énormes biceps. C'était le meilleur pagayeur…

Ou encore :

— Balayage, *Ochpaniztli,* qui était si douce, a sauté à l'eau à la vue du vapeur. Comme j'étais justement en train de te débarquer, je n'ai pas eu le temps de m'occuper d'elle. Je l'ai longuement entendue gueuler ; un alligator la tenait par la jambe. Tu sais bien que je ne sais pas…

Ou encore :

— C'est *Etzacualitzli,* La Panade, qui te caressait les mains. Elle était du clan des Fourmis…

Je n'en peux plus, le rire m'étouffe. Le médecin du bord intervient alors et prie Moravagine de se taire pour ne pas me fatiguer. Le bon docteur. Nous sommes à bord du *Marajô*, petit vapeur brésilien qui fait le voyage direct de Manaos, province d'Amazonas, à Marseille, département des Bouches-du-Rhône. Nous descendons l'Amazone durant mille milles marins, nous voguons sur le plus ancien fleuve du globe, dans cette vallée qui est comme la matrice du monde, le paradis de la vie terrestre, le sanctuaire de la nature. Mais que nous importe la nature, les plus belles formes de la végétation, les plus rares spectacles de la création ? Nous ne quittons pas l'infirmerie du bord. Nous rions. Enfermés. La main dans la main. Moravagine et moi.

o) RETOUR A PARIS

NOUS arrivâmes à Paris comme les portes de la ville se fermaient sur la fin de l'affaire Bonnot.

N'en connaissant pas d'autre, j'avais mené Moravagine dans un petit hôtel de la rue Cujas, à deux pas du bar des Faux Monnayeurs. Nous habitions sur la cour et occupions cette même chambre dans laquelle j'avais souffert tant de privations durant mes années d'étudiant. Comme alors, je descendais tous les matins au bar lire les journaux et boire un maigre café crème. Mais il y avait trop de Russes dans ce bar, j'avais peur que quelqu'un ne nous reconnaisse. Bientôt j'entraînai Moravagine jusqu'au coin et, tournant à droite, nous nous mîmes à fréquenter les cafés du boulevard Saint-

Michel. En descendant chaque jour plus bas, nous atteignîmes bientôt la Seine, et comme il y avait encore trop de Russes dans tous ces cafés, nous franchîmes résolument l'eau. Nous déménageâmes et allâmes fixer nos pénates dans un hôtel interlope des environs de la Bastille.

Paris, grande ville de la solitude, brousse et jungle humaine. Nous étions dehors toute la journée. Nous errions dans les rues. Nous marchions droit devant nous; tantôt par le triste boulevard de l'Hôpital, les Gobelins, Port-Royal, Montparnasse, les Invalides vers Grenelle, tantôt par les boulevards Richard-Lenoir, la Chapelle, la Villette, Clichy aux Ternes et à la porte Maillot. Nous rentrions par les fortifs à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit.

C'était la fin de l'hiver, il faisait froid.

Nous trottions l'un derrière l'autre. Il bruinait. Les autobus nous éclaboussaient. Debout au coin d'une rue, nous nous nourrissions de deux sous de frites ou d'une tranche de bœuf gros sel. Il y avait trop de femmes dans les restaurants ou les grands cafés. Il y avait trop de femmes dans Paris. Nous choisissions des petits bars déserts pour être tranquilles et y passer souvent la journée.

Tous ces cafés se ressemblaient, c'était partout la même chose. Ils étaient tous en effervescence. On ne parlait que de l'affaire Bonnot. Dans ces petits cafés qui sentent la sciure et le chat et qui moisissent à l'ombre des mairies pouilleuses, sur les places vides des quartiers, devant trois bancs, une pissotière penchée, un mur couvert d'affiches électorales salies et le clignotement falot d'un lampadaire, nous découvrions avec stupeur un monde d'affreux petits bourgeois apeurés. A Passy, à Auteuil, dans le Centre, à Montrouge comme à Saint-

Ouen ou à Ménilmontant, c'était partout les mêmes ragots. Triste affaire et gens mesquins. Banquettes avachies. Parties de cartes suspendues. 1848. Garnier. Bonnot, Rirette Maîtrejean faisaient sensation, parce qu'on est encore romanesque en France, parce qu'on s'y ennuie, parce qu'on y est propriétaire. Etait-ce donc ça Paris ?

— Regardez-les, mais regardez-les donc, ces ballots, me disait Moravagine. Ça n'est pas possible. Voici le peuple que le monde entier envie.

Nous étions chez un marchand de vin du boulevard Exelmans. Un garçon de recette, un cocher de fiacre et un petit vieux chétif trinquaient au comptoir. Les pipelettes du quartier venaient acheter pour deux sous de tabac à priser. Des gens, avec d'ignobles paquets sous le bras, entraient et sortaient. Il y avait un chien galeux près du poêle. Le patron avait une grosse lentille au coin de l'œil. Le garçon était un crétin.

— Mais regardez-les donc, ils tremblent pour leurs économies. Ça n'est pas possible, il doit y avoir autre chose dans ce pays que cette affreuse passion pour l'argent, balzacienne, démodée, odieuse, grandiloquente.

Mais où trouver la nouveauté et des hommes dans ce pays devenu le banquier du monde ? En France l'officialité et la légalité revêtent et engoncent toutes les formes de la vie. Joli costume des académiciens. L'instruction obligatoire aboutit au plus bel élagage de la personnalité. On enseigne le conformisme aux enfants. On leur inculque le respect du formalisme. Bon ton, bon goût, savoir-vivre. La vie de la famille française se passe en cérémonies solennellement ridicules et vieillottes. L'ennui est le seul prodige. La seule ambition d'un adolescent est de devenir rapidement fonc-

tionnaire, comme son père. Notariat, pompes funèbres, tradition. Napoléon a peuplé Paris d'effigies. Pâle allégorie, le Louvre apparaît certains jours transparent et bleuté comme un immense billet de banque et, comme le papier-monnaie qui ne correspond plus à rien quand le trésor de l'Etat est épuisé, le Louvre vidé de ses rois, la France sans ses anciennes provinces, le citoyen français tiré en série sur les Déclarations des droits de l'homme comme les assignats sur la planche n'ont plus cours et ne valent rien. Inflation sentimentale. Si en 1912 le monde entier désirait encore de cette valeur, France, c'est que chacun voulait posséder une vignette, un cliché, une petite femme, la grue, Paris, d'où faillite de la Troisième République qui crève de mettre continuellement au monde une Sarah Bernhardt, une Cécile Sorel, une Rirette Maîtrejean et, plus tard, la mère Caillaux. Et pas un homme, pas un homme.

Mais où était donc l'or de la France, la nouveauté, les hommes nouveaux ?

Instinctivement, nous les cherchions.

Les semaines s'écoulaient. Nous revenions de plus en plus souvent au quartier des Ternes. Là, loin des artistes et des intellectuels, à l'insu des politiciens, des notaires et des instituteurs, d'immenses salles s'ouvraient au public. Tout était en or. Les cinémas, les bals, les rings. L'énorme palace des automates. Un peuple net et propre s'y engouffrait, des hommes d'une jeune élégance, des femmes en chandail. On était loin de l'Angleterre, de l'Amérique ou de la Chine et, pourtant, on y était en étroite communion avec le monde entier. Les gens parlaient franc, clair, à haute voix. Même en s'amusant, ils parlaient encore de leur travail. On les sentait attelés à un labeur immense dont faisaient encore partie leur récréation et leurs heures de détente. C'est ça qui donne

une impulsion nouvelle à la vie et qui réforme les sociétés.

Peuple magnifique de Levallois-Perret et de Courbevoie, peuple en cotte bleue, peuple de la voiture-aviation, nous suivions vos bandes quand vous rentriez chez vous et nous étions encore là, le matin, quand vous vous rendiez au travail. Usines, usines, usines. Usines de Boulogne à Suresnes. Seules communes de Paris où il y ait des enfants dans les rues. Nous ne fréquentions maintenant plus que les bouillons de cette zone et les brillants apéritifs-concerts du soir. Tous les samedis poule au gibier. Il y a de grands billards, des gramophones géants et des appareils à sous tout neufs. On dépense. On ne compte pas. Appétit, gaieté, luxe, chants, danses, musiques nouvelles. Familles nombreuses. Records. Voyages. Altitudes, longitudes, illustrés, sports. On parle chevaux vapeur. On travaille selon les procédés les plus modernes. On est au courant des dernières données de la technique. On croit aveuglément aux nouvelles superstitions. On risque quotidiennement sa vie. On se donne. On se dépense. Sans compter. Ce qu'on est loin dans ce milieu de la tradition chère aux purs. Et pourtant, il n'y a que toi de vrai, que toi de Français, peuple admirable de Levallois-Perret et de Courbevoie, peuple en cotte bleue, peuple de la voiture-aviation. Vous êtes tous des poilus et des as.

Un jour que nous rôdions à Saint-Cloud parmi les guinguettes et les bistroquets, nous tombâmes sur une équipe de vingt-trois gaillards qui sablaient joyeusement le champagne. C'était l'équipage de l'avion Borel, de l'appareil en bambou, de l'aéroplane à incidences variables qui venait de battre en moins de huit jours tous les records du monde d'altitude et de temps, avec un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix,

onze, douze, treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois passagers.

Ça c'était de la belle ouvrage et vous parlez d'un boulot !

p) AVIATION

MORAVAGINE était aviateur. Il cassait du bois. Nous habitions depuis trois mois déjà Chartres. Je logeais dans un grand local, haut, nu, carré, perché entre les deux tours de la cathédrale. Je l'avais loué pour deux ans. De là-haut, je voyais s'édifier sur le plateau d'en face les hangars rectilignes du camp d'aviation.

Ma chambre était meublée d'un petit lit de fer, d'un grand tub, d'une chaise et d'une petite table en bois blanc. Des épures étaient clouées aux murs.

Je m'étais de nouveau entouré de beaucoup de livres. J'avais repris mes études ; mais je n'écrivais pas une ligne. Je lisais toute la journée, installé sur une petite terrasse balustrée, à 60 mètres au-dessus du niveau de la place ; les cloches de l'église me comptaient les heures ; je lisais, adossé à une immense gargouille qui représentait un âne chapeauté et brayant. Il faisait trop beau. Ma tête était trop lourde. Je n'arrivais pas à fixer mon attention sur le livre. L'univers entier me grouillait dans la cervelle et ces dix années de vie intense partagées avec Moravagine.

Les heures sonnaient lentement.

De temps en temps une ombre venait se promener sur mon livre ouvert. C'était l'avion de Moravagine qui s'insinuait entre le soleil et moi. Alors je levais la tête

et suivais longuement des yeux ce gracieux, ce fragile engin qui virevoltait, décrivait des courbes, des spirales, tombait en vrille, en feuille morte, sur l'aile, sur l'autre aile, se relevait, bouclait la boucle au-dessus de la ville, disparaissait dans une gloire de lumière.

Il faisait un soleil de feu. C'était l'été.

Tous les soirs je descendais de ma tour, j'allais rejoindre Moravagine sur la place, à l'hôtel du Grand-Monarque. Il était toujours à la table du fond, au bout de la salle à manger. Il me souriait de loin dès qu'il me voyait entrer. En face de lui était assis un homme qui me tournait le dos et dont le veston en serge bleue avait régulièrement trois plis horizontaux entre les épaules. C'était Bastien Champcommunal, l'inventeur.

Nous avions rencontré Champcommunal une nuit, aux Halles, « Au Père Tranquille », dans la salle du haut, où nous nous étions exceptionnellement risqués parmi les couples mal assortis et les femmes entravées qui s'adonnaient aux joies du tango. Nous étions à une petite table d'angle. Nous venions de souper sérieusement et de vider quelques vieilles bouteilles de bourgogne. A côté et tout à la fois en face de nous, de biais, en équerre par rapport à notre table d'angle, un gros homme barbu nous faisait des signes depuis un quart d'heure déjà. Il avait de la barbe jusque dans les yeux et de grandes touffes de poils lui jaillissaient des oreilles. Il était assez débraillé et complètement ivre. A un moment donné il voulut se lever et s'abattit sur notre table, renversant des verres et des bouteilles. C'était Champcommunal.

— Messieurs, disait-il, en retrouvant difficilement son équilibre sur la banquette et en posant sa grosse patte velue sur l'épaule de Moravagine, messieurs, vous m'êtes sympathiques, permettez-moi de lever mon

verre à votre santé et de commander une autre bouteille. Garçon, une Mercurey, une, hurlait-il entre deux hoquets.

Et, s'adressant de nouveau à nous, il reprit :

— On voit que vous avez beaucoup voyagé. Les voyages forment la jeunesse… esse… esse… et vous font perdre le temps. J'ai perdu mon temps dans ma jeunesse… esse… esse, j'ai donc beaucoup voyagé.

Il se cramponnait des deux mains à Moravagine.

— Oui, messieurs, continua-t-il, mon père m'a envoyé dans les forêts du Canada et c'est là que j'ai eu tout à coup l'idée de mon avion, un avion épatant qui vole en avant, en arrière et perpendiculairement. Il était tout prêt dans ma tête. Je n'ai pas eu à faire des calculs. Les chiffres dont je prenais note sur un gros cahier d'écolier venaient tout seuls. Je n'ai jamais eu besoin de revoir mes formules, ni de les contrôler. Tout cela était exact et collait parfaitement. Et pourtant, j'ai dû attendre trois ans avant de pouvoir me mettre à la construction de mon avion.

« Garçon, une Mercurey, une, hurlait-il encore en remplissant une fois de plus nos verres. C'est fameux, hein, à votre santé, messieurs !

Et il continua d'une voix de plus en plus pâteuse :

— Mon père était premier président à la cour. Il ne voulait pas entendre parler de mon avion. C'est pourquoi j'ai dû attendre trois ans dans cette ferme perdue du Canada, où j'abattais des arbres, où j'arrachais des souches, où je creusais des profonds sillons, où je pataugeais dans la glèbe, pesant de tout mon poids sur la charrue, lourd, sale, boueux, plié en deux sur les mancherons, plié sur la terre noire, plié comme on est toujours plié quand on s'adonne aux travaux de la terre, moi qui savais devoir voler et m'affranchir un jour des

lois de la pesanteur et voyager aussi rapidement que la lumière. Ça a été dur. Je ne suis rentré en France que l'année dernière, à la mort de mon père et, depuis, je me casse régulièrement la figure deux ou trois fois par mois.

« Garçon, une Mercurey, la dernière, je n'ai plus le rond.

« Venez donc me voir un de ces quatre matins, nous dit-il en buvant cette dernière bouteille. Je perche à Chartres. J'ai acheté un champ de patates. J'ai construit une petite maison canadienne qui me sert de hangar, d'atelier et d'habitation. J'y vis en petzouille avec un bon copain à moi qui me donne un coup de main. Venez me voir. Maintenant je me sauve, il faut que j'aille voir mon coucou.

Champcommunal, qui s'était levé, régala le garçon d'une bousculade tout en lui vidant dans la main le contenu de son porte-monnaie. Il sortit. Nous le retrouvâmes quelques instants après au vestiaire. C'est à peine s'il pouvait se tenir debout. Il nous bouscula sans nous reconnaître.

— Quel numéro ! fit Moravagine. On va l'accompagner. Jamais il ne pourra rentrer seul.

Champcommunal avait hélé un taxi, puis il était tombé tout de son long sur le pavé. Le chauffeur avait failli l'écraser. Aidés du portier de l'établissement, nous installâmes Champcommunal dans la voiture et, comme il avait dit habiter Chartres, nous nous fîmes conduire à la gare Montparnasse. L'aube bleuissait. Des montagnes de carottes et de choux se coloraient trop crûment pour nos yeux fatigués. Ça sentait bon la maraîchère. Des femmes du peuple nous lançaient des lazzi en se rangeant pour laisser passer le taxi dans lequel Champcommunal cuvait son vin, renversé, congestionné, hirsute.

A la gare, le premier omnibus du matin était en partance. Champcommunal ne s'était pas réveillé. Sacré ivrogne, va ! Nous le hissâmes dans un compartiment de troisième. Puis, après un court conciliabule, nous partîmes avec lui. A Chartres, un fiacre cahoteux, un tape-cul invraisemblable, nous conduisit au champ d'aviation.

C'était au bout d'une lande déserte, quelques misérables baraquements. Des ailes crevées servaient de clôture. Des cellules, des montants, des pièces de bois perforées traînaient dans l'herbe comme des ossements éparpillés. Des bidons défoncés, des boîtes de conserves vides, des toiles d'emballage, des vieux pneumatiques bordaient la piste. Comme on était en train de niveler le sol avec les ordures ménagères de la ville, la plaine entière était semée de tessons de bouteilles et de pots qui reluisaient au soleil. Des milliers de chaussures dépareillées se racornissaient au grand air. On se prenait les pieds dans des ressorts de sommier. Tous les cent pas, on trébuchait dans des monceaux de vieilles ferrailles.

Champcommunal ne voulait pas avancer.

Nous reconnûmes immédiatement sa maison au fait qu'elle était construite avec des troncs non équarris. Nous poussâmes la porte à glissière.

— Voyez mon avion, criait Champcommunal enthousiaste, qui s'était échappé de nos mains pour monter dans la carlingue. Voyez cette voilure et remarquez qu'il n'y a pas de queue. Le gouvernail de profondeur est sur le plan inférieur. Le bout des ailes est à gauchissement.

Il faisait fonctionner un levier, appuyait sur des pédales pour illustrer sa démonstration. En effet, des câbles se tendaient comme des cordes de violon et le bout des ailes bougeait.

— Avec ça, je ferai le tour du monde et j'arriverai grand premier.

L'avion était un vieil appareil raccommodé, retapé, sale. Il manquait une roue au train d'atterrissage. Des haubans étaient rompus. De nombreuses bandes de taffetas bouchaient les déchirures des toiles. Il n'y avait pas de plancher sous les baquets. Le moteur pissait une huile noire. Les joints d'adduction d'essence étaient filochés avec de la ficelle. L'hélice était démontée.

— Ça y est. Il est au point maintenant. Je le perfectionne chaque jour. J'ai failli me tuer dix fois avec, disait Champcommunal, attendri.

Nous tournions tout autour du grand triplan jaune.

Le hangar était encombré d'outillage et de pièces détachées. Un deuxième avion était en construction. Un moteur était au banc. Il y avait un lit de fer dans un coin et un hamac derrière le poêle. Il y avait une petite forge au fond, un grand tour et un établi devant la fenêtre. Un homme était à l'établi. Il était jeune. Ni notre venue, ni les cris intempestifs de Champcommunal ne l'avaient distrait de son travail. Il n'avait pas tourné la tête, pas une fois. Il était penché sur son travail. A l'aide d'un compas, il chiffrait des repères sur une hélice en bois.

— Viens déjeuner, lui dit Champcommunal. Laisse donc ça là, tes logarithmes et tout le fourbi. Aujourd'hui c'est férié. On fait la bombe.

Et se tournant vers nous :

— Messieurs, dit-il, permettez-moi de vous présenter mon lieutenant, Blaise Cendrars.

Puis, après avoir plongé la tête dans une cuvette d'eau froide, il dit encore :

— Allons au Grand-Monarque, allons déjeuner.

L'inventeur était ruiné. Moravagine ayant fourni des fonds, neuf mois après cette première rencontre, le nou-

vel avion de Champcommunal était prêt. On l'avait construit en grand secret. C'est cet appareil qui venait me distraire dans ma tour et m'empêchait de lire et de penser. J'avais hâte de le voir partir. C'étaient ses dernières sorties de mise au point. Nous étions dans la dernière quinzaine de juillet ; il devait s'envoler dans la première semaine du mois d'août. J'avais hâte de le voir partir, car je n'avais pas voulu participer à cette nouvelle équipée dont Moravagine était l'âme.

Moravagine avait formé le projet de faire le tour du monde en avion. Cendrars, Champcommunal et lui devaient s'embarquer incessamment. Il avait repris la première idée de Champcommunal et l'avait mise au point en l'amplifiant.

C'était devenu une entreprise universelle.

Moravagine s'était abouché avec les plus renommés centres touristiques, les compagnies transatlantiques, les grands clubs sportifs, les sociétés savantes, la presse de tous les pays. Il avait lancé des défis. Il avait engagé des paris. Tel qu'il l'avait combiné, son voyage devait lui rapporter dans les neuf cents millions. Le monde entier attendait ses exploits.

Le programme était le suivant.

Premier départ, première démonstration : Chartres-Interlacken, l'avion devait se poser au sommet de la Jungfrau et descendre jusqu'au casino en vol plané. Exposition de l'appareil, conférences de Blaise Cendrars, interviews, communiqués aux journaux, prouesses, record du monde, primes et bourses.

Deuxième départ, deuxième démonstration : Interlacken-Londres, participation à la course annuelle de vitesse et d'endurance autour de l'Angleterre, exposition, conférences, interviews, communiqués, primes, bourses, records, grand prix du *Daily Mail*, signature

définitive des engagements pris, ouverture officielle des paris, dépôt d'un nantissement d'un million à la banque d'Angleterre.

Troisième départ, troisième démonstration : le circuit des capitales, conférences, propagande, publicité, Paris, Bruxelles, La Haye, Hambourg, Berlin, Copenhague, Christiania, Stockholm, Helsingfors, Saint-Pétersbourg, Moscou.

Clôture officielle des paris européens. Nouveau départ : première étape du tour du monde, Moscou-Tokyo, en soixante heures de vol, avec escale à Orenbourg, Omsk, Tomsk, Irkoutsk, Tchita, Moukden, Pékin, Séoul, Tokyo.

Tokyo, clôture officielle des paris asiatiques et nouveau départ pour la deuxième étape du tour du monde : première liaison aérienne entre l'Asie et l'Amérique : première traversée du Pacifique par Vladivostok, Nicolaïewsk, Pétropawlowsk, les Iles Proches (île des Rats), les Iles Aléoutiennes (île des Renards), la pointe de l'Alaska (Kartuk), Sitka, île de la Reine-Charlotte, Vancouver.

Première étape américaine : Victoria, Olympia, Salem, San Francisco.

San Francisco, exposition de l'appareil, conférences de Blaise Cendrars, interviews, communiqués aux journaux, primes, bourses, réceptions, grand prix de la ville de San Francisco, etc.

Troisième étape du tour du monde : traversée du continent américain, promenade aérienne de ville en ville avec exposition, conférences, publicité, grande tournée de propagande organisée par Barnum, manager.

Arrivée à New York avec le maximum de sensation, grand prix d'un million de dollars du *New York Herald.*

Hivernage à New York. Construction d'un nouvel appareil en vue de la traversée de l'Atlantique. Vente des patentes, participation à la société américaine qui construira ce type d'appareil en série, etc.

Au printemps, clôture des paris américains, départ pour la dernière étape du tour du monde ; première liaison aérienne entre l'Amérique et l'Europe, Londres et Paris après avoir visité Montréal et Québec, quarante-huit heures de vol pour la traversée de l'Atlantique, le grand prix de cent mille livres sterling de l'Union de la presse britannique, etc.

— Toutes les banques marchent. Tu vas voir tout ce que je vais faire rendre à une machine, m'expliquait Moravagine. Gloire, fortune, honneurs, enthousiasme populaire, délire des foules. Je serai le maître du monde. Je me ferai proclamer Dieu. On foutra tout en l'air, tu vas voir.

— ...

— Alors, tu ne viens pas avec nous ? Non ? Eh bien, n'en parlons plus. D'ailleurs, c'est trop tard maintenant. Ta place est déjà prise par un réservoir d'huile, ce qui nous permet d'emporter une fameuse réserve d'essence. L'avion est fin prêt. Nous partons dans trois jours...

— ...

— C'est dommage que tu ne viennes pas. Tu aurais tourné la manivelle à bord. J'avais compté sur toi pour emporter un appareil de prises de vues. Nous n'aurons pas le cinéma. Tant pis. A part ça, tout marche à merveille. Il n'y a que toi qui cannes...

« Je comprends bien ton besoin de repos et ton envie de te retremper dans tes livres. Bon Dieu ! tu as encore envie de réfléchir, tu as toujours eu besoin de réfléchir à des tas de choses, de regarder et de voir, de prendre des mesures, des empreintes, des notes que tu ne sais com-

ment classer. Laisse donc ça aux archivistes policiers. Tu n'as donc pas encore compris que le monde de la pensée est fichu et que la philosophie c'est pis que le bertillonnage. Vous me faites rire avec votre angoisse métaphysique, c'est la frousse qui vous étreint, la peur de la vie, la peur des hommes d'action, de l'action, du désordre. Mais tout n'est que désordre, mon bon. Désordre que les végétaux, les minéraux et les bêtes ; désordre que la multitude des races humaines ; désordre que la vie des hommes, la pensée, l'histoire, les batailles, les inventions, le commerce, les arts ; désordre que les théories, les passions, les systèmes. Ç'a toujours été comme ça. Pourquoi voulez-vous y mettre de l'ordre ? Quel ordre ? Que cherchez-vous ? Il n'y a pas de vérité. Il n'y a que l'action, l'action qui obéit à un million de mobiles différents, l'action éphémère, l'action qui subit toutes les contingences possibles et imaginables, l'action antagoniste. La vie. La vie c'est le crime, le vol, la jalousie, la faim, le mensonge, le foutre, la bêtise, les maladies, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre, des monceaux de cadavres. Tu n'y peux rien, mon pauvre vieux, tu ne vas pas te mettre à pondre des livres, hein ?...

Moravagine avait tellement raison que trois jours plus tard, un dimanche, jour fixé pour leur envolée merveilleuse, c'était la guerre, la Grande Guerre, le 2 août 1914.

q) LA GUERRE

J'AI rejoint mon régiment le premier jour, je ne dirai pas comme dans la chanson mon « beau régiment », mais un sale régiment de culs-terreux. On nous avait surnommés le « 3e déménageur », parce que nous étions de la véritable chair à canon, que nous servions de bouche-trou et que l'on nous envoyait dans tous les coins du front où il y avait un mauvais coup à faire ou tomber sur un bec de gaz…

Je savais que Moravagine s'était engagé dans l'aviation, mais je n'avais aucune nouvelle de lui. Je pensais constamment à lui. Non, vraiment, je n'avais plus rien de commun avec les pauvres bougres qui m'entouraient ; lui seul occupait toutes mes pensées durant les longues nuits du front. Il veillait avec moi au créneau, il se tenait à mes côtés à l'attaque, il trempait sa main dans la même gamelle. Sa présence illuminait ma sombre cagna. En patrouille, il m'inspirait des ruses d'apache pour ne pas tomber dans une embuscade ; à l'arrière, je supportais tout, vexations, brimades, corvées, en pensant à sa vie en prison. C'est lui qui me remontait le moral et me donnait la santé et le courage physique pour ne jamais faiblir, et c'est encore lui qui m'a donné l'énergie et la bonne humeur nécessaires pour me ramasser moi-même sur le champ de bataille après mon affreuse blessure. Je ne pensais qu'à lui en descendant de la ferme Navarin, appuyé sur deux fusils qui me servaient de béquilles, me faufilant entre les barbelés et les éclatements, laissant derrière moi une longue traînée de sang…

Si je ne savais rien de Moravagine, je lisais avidement les journaux. Les nouvelles du monde étaient absurdes, cette guerre était idiote. Et par Dieu, que de grands mots ! Liberté, justice, autonomie des peuples, civilisation. Je rigolais en pensant à Moravagine. Comment est-ce que les peuples pouvaient encore être dupes de tous ces mensonges ? Quelles blagues ! Nous ne faisions pas de chichis, nous autres, en Russie, quand nous abattions les grands-ducs. Ah ! si Moravagine avait pu disposer alors de ces armements, de ces trésors, de ces usines, de ces gaz, de ces canons, de toutes les collectivités du monde ! Pourquoi ne paraissait-il pas ? Avec lui l'histoire de la guerre eût été définitivement bâclée. Comment se faisait-il qu'il n'était pas à la tête de cette tuerie universelle pour l'intensifier, l'accélérer, la faire rapidement aboutir ? Foin de l'humanité. Destruction. La fin du monde. Un point, c'est tout…

Un jour le *Petit Parisien* m'apprit qu'un aviateur français venait de survoler Vienne, qu'il avait jeté des bombes sur la Hofbourg et qu'au retour il était tombé dans les lignes autrichiennes.

J'eus immédiatement l'intuition qu'il s'agissait de Moravagine.

Quelle veulerie !

Se venger de l'empereur. Profiter de la guerre pour régler une vieille rancune de famille. Venger ses ancêtres.

Quelle mesquinerie !

Moravagine avait raté la plus belle occasion de sa vie. S'occuper de François-Joseph alors que le monde entier marchait sur ses traces et que, moi, je m'attendais à le voir surgir pour détruire toutes les nations !

Quel lâche !

J'en restai profondément déçu…

r) L'ILE SAINTE-MARGUERITE

J'AI perdu une jambe à la guerre, la jambe gauche.

Je me traîne au soleil comme un malheureux béquillard.

Je suis fou de rage.

J'éclate de rire.

Rien n'est changé à l'arrière. La vie est encore plus bête qu'auparavant.

J'ai retrouvé Cendrars dans un hôpital de Cannes. On l'a amputé du bras droit. Il m'apprend que Champcommunal a été tué à la Maison du Passeur. Personne n'a des nouvelles de Moravagine.

Je traîne dans les rues ensoleillées comme un béquillard en peine. Je traîne sur les bancs. Je ne lis pas les journaux. Je ne parle à personne. Le ciel est bleu. Il n'y a pas une voile sur la mer.

Tous les jeudis, en compagnie d'autres amputés et blessés en traitement au Carlton, un canot automobile nous emmène à l'île Sainte-Marguerite.

L'île est parfumée et verte. Il y a une belle plage où les blessés se baignent et prennent des bains de soleil. Moi, je ne vais pas si loin. Le bocage ne m'attire pas. Ni la grotte bleue. Ni les vagues du large qui viennent déferler à la pointe du promontoire. Ni la pièce de 75 montée là contre les sous-marins. Je ne quitte pas les environs immédiats du débarcadère.

Il y a d'abord un escalier à pic, une espèce d'escalier sarrasin qui mène au fort. Je le suis jusqu'au sommet. Une vieille grille rouillée barre l'esplanade taillée dans

le roc. Il y a beaucoup de soleil sur cette place et ça sent bon les tamarins.

La grille est toujours fermée. On aperçoit à travers les barreaux tordus les casemates désaffectées du fort qui surplombe la mer. Les petites fenêtres d'une prison se dessinent entre les branches basses des yeuses. C'est par l'une d'elles et en se laissant couler au long d'une corde jusque dans une barque qui l'attendait, que le maréchal Bazaine eut le courage de s'évader pour se réfugier en Espagne, aller vivre entouré du mépris général et mourir dans le déshonneur.

Le coin est tranquille. Je m'installe habituellement dans une guérite abandonnée et j'attends que le soir tombe et que retentisse la sirène du canot. J'arrive régulièrement grand dernier sur le ponton. Tout le monde est déjà à bord. Mes camarades me crient :

— Grouille-toi, vieux, on va encore manquer la soupe.

Quant au père Baptistin, auquel je passe mes béquilles et qui me donne la main pour embarquer, il ronchonne :

— Sacré couillon, va, tu n'as qu'une patte et tu vas faire le chamois dans les rochers. Tu ne peux donc pas rester tranquille et rentrer à l'heure comme les autres ?

Non, je ne peux pas rester tranquille et rentrer à l'heure comme les autres. Il faut que je m'éloigne et que je m'isole. Il faut que je me fatigue. Il faut que j'arrive à gravir les deux cents marches de l'escalier, sans m'arrêter, sans m'essouffler. Il faut que j'oublie tout pour me retrouver moi-même. L'endroit est désert. De là-haut, je vois la mer noircir sous le vent. Il faut que ma volonté durcisse également. Je ne veux plus penser à Moravagine. Je sens que je prends de grandes résolutions. Il le faut. Ma vie n'est pas finie.

Un certain jeudi, je trouvai la grille entrouverte et ma guérite occupée. Une pancarte se balançait dans le vent. On y lisait, écrit en grosses lettres faites au pochoir : CENTRE de NEUROLOGIE n° 101 *bis*. Un petit poilu parlait tout seul dans la guérite. C'était un être pâlot, décharné, inquiet. Il avait un mauvais blanc sous la peau. Il me dit s'appeler Souriceau. Il me demanda immédiatement mon nom et me posa des tas de questions. Il était sans arme, sans ceinturon. Sa capote l'habillait comme d'une soutane. Elle était défraîchie, déteinte à force d'avoir passé à l'étuve.

Souriceau ne me laissait pas le temps de lui répondre. Il parlait tout seul avec grande volubilité. Il me racontait sa campagne. Tout à coup, il me prit par le bras, me fit rapidement entrer dans la guérite, puis s'étant assuré que personne ne nous épiait dans les environs et que personne ne pouvait nous entendre, il me confia sous le sceau du secret et en me parlant à l'oreille :

— Je n'ai jamais été blessé, tu sais ; tiens, regarde, moi, moi j'ai perdu mon régiment.

Il déboutonnait sa capote et me montrait le col de sa vareuse, dont les revers ne portaient en effet aucun insigne régimentaire.

— Tiens, regarde, disait-il fébrilement, je n'ai pas de numéro, je n'ai pas de matricule, je n'ai pas de plaque d'identité, je n'ai pas de carnet militaire, j'ai tout perdu. C'est malin, hein ? J'ai même perdu mon régiment.

Il retournait ses poches.

— Tu vois, je n'ai plus rien. J'ai tout perdu. J'ai même perdu mon régiment.

C'était un pauvre fou qui avait perdu son régiment à la guerre, qui avait perdu la raison à la guerre, qui avait tout perdu, c'était un fou, un pauvre fou.

Je le regardai.

Je regardai la pancarte, puis la grille et j'entrai. J'y entrai ce jeudi-là et tous les jeudis suivants.

s) LA MORPHINE

LE CENTRE de neurologie n° 101 *bis* héberge une soixantaine de phénomènes. En plus de Souriceau, « le soldat qui a perdu son régiment », et du malheureux qui se croit toujours au créneau et qui prend dans son lit la position réglementaire du tireur couché, on y rencontre toutes les affections psychiques dues aux fatigues de la guerre, à la peur, à l'épuisement, à la misère, aux maladies et aux blessures. On peut certifier que les fous qui sont enfermés là ne sont pas des simulateurs, ni des fatigués, ni de simples neurasthéniques ; tous ont gagné leurs chevrons de folie dans les différents centres neurologiques de l'armée, où ils ont séjourné et ont été mis en observation, où ils ont été longuement interrogés, sélectionnés, triés par de nombreuses commissions d'experts avant d'être refoulés, par étapes, sur le 101 *bis*, l'île dont on ne revient pas. Le directeur du Centre, le docteur Montalti, un Corse, un cinq galons, a donc raison d'avoir le sourire, il n'y a pas un bricoleur, ni un rabioteur dans ses services, pas un embusqué, on ne peut pas récupérer un seul soldat dans sa prison. Sa conscience est tranquille. La France peut être tranquille. Il monte bonne garde et serait le premier à lui faire faire demi-tour si jamais il se présentait chez lui un de ces sacrés farceurs qui inventent des maladies à plaisir et font les fous pour ne pas retourner au feu. Les bougres sont dangereux, il faut les avoir à l'œil, ne serait-ce que pour le prestige de la science.

Le principal auxiliaire du docteur est Mlle Germaine Soyez, une violente rouquine qui mène les malades à la baguette comme des prisonniers et terrorise les infirmiers militaires qui sont sous ses ordres. Elle vous envoie un gaillard à Verdun en cinq sec et sans crier gare. Aussi fait-elle la pluie et le beau temps et Montalti lui-même la craint fort. Je ne sais pas comment je réussis à lui plaire dès la première fois que je me présentai dans son bureau d'infirmière-major (elle avait une poitrine de général prussien et portait la brochette de la Croix-Rouge comme l'ordre du Commandeur) ; mais je vis sa morgue s'adoucir quand je parlai de mon professeur et ami le docteur d'Entraigues, et c'est presque en souriant que cette autoritaire personne me donna la permission de visiter l'établissement.

Le fort Sainte-Marguerite est depuis longtemps un ouvrage désaffecté. Durant la dernière moitié du XIX^e^ siècle, il a servi de prison militaire aux officiers condamnés à la réclusion dans une enceinte fortifiée. C'est dire que si le site est charmant, un long séjour n'y a rien d'enchanteur, car les cours, les fossés, les courtines, les bastions, les places d'armes, les glacis, les redoutes sont hérissés de grilles de fer ou semés de pièges à loup. Je n'ai jamais vu dans un endroit en maçonnerie une telle multiplicité de fers de lance, de pals, d'artichauts, de buissons et de ronces. Les portes elles-mêmes étaient blindées, bardées, cloutées comme celles des anciens coffres-forts génois. Il fallait ouvrir d'immenses cadenas et des serrures très compliquées avant de pénétrer dans les étroits dortoirs et les petites cellules aux fenêtres lourdement grillagées. C'est dans cette Bastille moyenâgeuse que, en 1916, les bureaux avaient eu la bonne idée d'envoyer les fous de l'armée, les archifous, les incurables, les bons à rien, le résidu de

tous les autres centres, hospices, hôpitaux et dépotoirs et que tous les trois mois, très régulièrement, une commission de vieux généraux venait voir s'il n'y avait pas un fricoteur à repêcher et à réexpédier dare-dare au front.

Je n'étais pas général et je n'avais envie de repêcher personne. Je ne saurais donc dire ce qui me poussait à retourner tous les jeudis dans ces lieux de misère. Les souffrances des autres ne m'ont jamais délecté et je ne m'attendris pas sur moi-même. J'avoue toutefois que l'horreur qui se dégageait de l'endroit convenait à mon état d'esprit et que je ressentais jusqu'au profond des entrailles la honte d'être homme et d'avoir collaboré à ces choses. Quelle sombre jouissance ! Y a-t-il une pensée plus monstrueuse, un spectacle plus probant, une affirmation plus patente de l'impuissance et de la folie du cerveau ? La guerre. Les philosophies, les religions, les arts, les techniques, les métiers aboutissent à ça. Les plus fines fleurs de la civilisation. Les réseaux les plus purs de la pensée. La passion altruiste la plus généreuse du cœur. Le geste le plus héroïque des hommes. La guerre. Aujourd'hui comme il y a mille ans ; demain comme il y a cent mille ans. Non, il ne s'agit pas de ta patrie, Allemand ou Français, Blanc ou Noir, Papou ou singe de Bornéo. C'est de ta vie. Si tu veux vivre, tue. Tue pour t'affranchir, pour manger, pour chier. Ce qui est honteux, c'est de tuer en bande, telle heure, tel jour, en l'honneur de certains principes, à l'ombre d'un drapeau, sous le regard des vieillards, d'une façon désintéressée ou passive. Sois seul contre tous, jeune homme, tue, tue, tu n'as pas de semblable, il n'y a que toi de vivant, tue jusqu'à ce que les autres te raccourcissent, te guillotinent, te garrottent, te pendent. Avec ou sans tra-la-la, au nom de la communauté ou du roi.

Quels rires !

J'allais et venais dans les cours, dans les préaux, sur les remparts, sur les glacis, dans les défilements, dans les chemins couverts, dans les chemins de ronde. Il me semblait circuler dans une tête. Cette construction savante, réfléchie, compliquée d'épaulements et de bastions, de saillants et de réduits inexpugnables m'apparaissait comme le moule pétrifié du cerveau, et je béquillais dans ces couloirs de pierres, entre les grilles et les chevaux de frise, agressif et hargneux, comme la pensée infirme de l'homme, la pensée en liberté. Chaque ouverture sur l'extérieur est une embrasure de canon.

Un jour, c'était la quatrième ou la cinquième fois que je me promenais librement dans le fort, j'entendis des cris stridents qui provenaient d'un bastion isolé. Mlle Soyez, qui passait en courant, me fit signe de l'accompagner.

— Venez donc, me cria-t-elle, c'est encore le morphinomane qui a sa crise.

Je la suivis clopin-clopant.

Quand j'arrivai dans la pièce, Mlle Soyez était penchée sur un malade qui se débattait en hurlant :

— Pas là, pas là, je vous dis que je ne sens rien et que vous allez encore fausser une aiguille.

— Tu m'en as déjà fait fausser trois, imbécile. Où veux-tu que je te la fasse, ta piqûre ? lui répondait Mlle Soyez, outrée.

— Dans le nez, dans le nez ou dans la…

Ils étaient immondes tous les deux. Je regardai autour de moi. Je me trouvais dans une grande chambre. Le plafond bas était voûté. D'épais barreaux étaient devant la fenêtre à pic sur la mer. C'était dans la partie la plus antique du fort, où le soleil ne donne jamais. La pièce

était glaciale. Il y régnait un furieux désordre. Tout le carrelage était recouvert de feuilles de papier, des pages manuscrites posées les unes à côté des autres. Il y en avait des centaines, des milliers. Il y en avait sur tous les meubles, sur la table, sur le siège, sur un banc. Il y en avait de collées aux murs. Il y en avait des tas, des piles dans les coins. Un grand coffre en était rempli à en dégorger. J'en avais sous les pieds. Mlle Soyez et le malade les fripaient en se démenant.

Justement Mlle Soyez venait de terminer sa petite opération et m'expliquait qu'il s'agissait d'un maniaque invétéré et tellement coriace qu'il n'avait plus d'endroit sensible et qu'on ne pouvait lui faire de piqûre que dans le nez ou dans la…

— Moravagine ! m'écriai-je en reconnaissant le malade qui venait de se lever et qui reboutonnait son pantalon, car Mlle Soyez avait d'abord essayé de lui faire une piqûre dans la fesse.

— Comment, vous le connaissez ? me demandait Germaine Soyez, sidérée.

— Je pense bien, mademoiselle, c'est mon frère.

t) LA PLANÈTE MARS

MORAVAGINE était dans un état inimaginable d'exaltation. Il passait vingt-trois heures par jour à sa table à écrire. En six mois il a noirci plus de dix mille pages, ce qui représente une moyenne de près de soixante pages par jour. Il ne se sustentait uniquement qu'à l'aide de la morphine. Dans ces conditions, je ne pouvais guère l'interroger et me livrer à l'enquête que les aventures de mon fabuleux ami autorisaient et prescrivaient.

Quoi qu'il en soit, il n'appartenait plus à ce monde. Il se croyait sur la planète Mars. Et quand je venais le voir, régulièrement, tous les jeudis, il se cramponnait à mon bras, réclamait la terre à grands cris, cherchait le sol, les arbres, les animaux domestiques, des deux mains, bien au-dessus de sa tête.

Il ne m'a jamais parlé de ses semblables.

Je ne suis pas très sûr qu'il m'ait reconnu.

u) LE MASQUE DE FER

MORAVAGINE est mort le 17 février 1917 dans cette même chambre qui fut si longtemps occupée, sous Louis XIV, par celui que l'histoire connaît sous le nom de l'Homme au masque de fer. Pure coïncidence anecdotique et non pas symbolique.

Moravagine est mort le 17 février 1917, à l'âge de cinquante et un ans. Comme ce n'était pas un jeudi, je n'ai pas pu assister à ses derniers moments, moi, son unique copain dans la vie. Je n'ai pas pu assister non plus à son enterrement qui eut lieu un mercredi.

Ce n'est que le lendemain, un jeudi, que Mlle Soyez m'apprit qu'il était trépassé et voulut bien me procurer un double rapport que le docteur Montalti adressa aux autorités compétentes au sujet de ce décès.

Voici la copie fidèle de cette étonnante oraison funèbre :

Il est dans l'encéphale certaines régions dont les fonctions demeurent, même aujourd'hui, après les nombreuses recherches dont elles ont été l'objet, obscures et mystérieuses. La région du 3^e^ ventricule et de l'infundibulum est de celles-là.

Ce qui complique le problème et rend difficile et souvent problématique l'interprétation des données expérimentales, c'est que, à la complexité structurale de la région interpédonculaire vient s'ajouter la proximité d'un appareil glandulaire dont l'influence, bien qu'insuffisamment déterminée, apparaît de plus en plus comme possédant une action sur l'organisme tout entier. Nous voulons parler de l'hypophyse.

On le sait, de nombreux travaux expérimentaux ont semblé démontrer que l'excitation ou l'ablation de l'hypophyse avait pour résultat de provoquer des modifications importantes de la circulation, de la respiration, du métabolisme, de la sécrétion rénale, de la croissance pour ne citer que les plus frappantes.

La méthode anatomo-clinique n'a jusqu'ici fourni, pour le problème qui nous occupe, que peu d'éléments indiscutables. La raison en est dans la rareté relative des lésions bien limitées de la région de l'infundibulum ; dans l'immense majorité des cas il s'agit en effet de productions tuberculeuses ou surtout syphilitiques qui, par leur diffusion et les toxines qu'elles émettent à distance, ne localisent pas sur un territoire précis leurs effets nocifs.

Il nous a été donné récemment de suivre pendant un temps assez long un malade porteur d'une lésion néoplasique interpédonculaire chez lequel une série de symptômes ont attiré notre attention en raison de leur intérêt physiologique. Nous voudrions les rapporter brièvement car ils éclairent et précisent une partie de la séméiologie de la région infundibulaire et interpédonculaire. Ils permettent d'ébaucher la description du syndrome infundibulaire qui a été signalé dans diverses observations de tumeur de la pituitaire et encore récemment dans un cas de tumeur de l'épiphyse rapporté

par Warren et Tilney[1]*, mais qui n'est jamais apparu à notre connaissance aussi nettement que dans le cas que nous relatons :*

Il s'agit d'un homme âgé de 51 ans, M..., pilote à bord d'un aéroplane. Dans ses antécédents personnels nous relevons plusieurs accès de paludisme et un chancre syphilitique il y a cinq ans.

En avril 1916, il est évacué d'Autriche via *la Suisse et traité pendant quatre mois à l'hôpital de Beaune pour anémie.*

Entré le 18 septembre 1916 au Centre de neurologie, n° 101 bis, *le malade se présente à nous assez malingre, amaigri visiblement et pâle. L'interrogatoire nous apprend que depuis de longs mois il mange mal, a perdu l'appétit, a maigri, et voit ses forces décroître. Actuellement l'asthénie est prononcée et le sujet ne peut exécuter aucun travail exigeant un effort soutenu. De plus le sommeil est troublé et pendant la nuit le malade est obligé de boire plusieurs fois.*

L'examen des divers organes ne nous apprend rien de bien particulier. On note une légère augmentation du volume de la rate, une obscurité respiratoire du sommet droit. Il est impossible de relever aucun symptôme organique du système nerveux en dehors de troubles oculaires. Ceux-ci, d'après le sujet, sont apparus progressivement et consistent dans un affaiblissement de la vision. Cette amblyopie n'est pas telle cependant qu'elle empêche le malade de se promener et de reconnaître les personnes qui l'entourent. La lecture est difficile et seuls les gros caractères sont identifiés.

---

1. WARREN et F. TILNEY : « Tumor of the pineal body with invasion of the midbrain, Thalamus, Hypotalamus and Pituary Body. » *The Journal of Nervous and Mental Diseases*, January, 1917.

Dès son entrée, on note une augmentation de la quantité des urines dont le taux varie entre 2 litres et 2 litres 500. L'analyse n'y révèle aucun élément anormal.

Cette polyurie s'accompagne, nous l'avons vu, de polydipsie mais non de polyphagie, et il n'y a aucune trace de glycosurie.

La ponction lombaire montre un liquide clair, un peu hypertendu (22 au manomètre de H. Claude), et contenant 0,56 d'albumine et de nombreux lymphocytes. Aucune réaction ne s'est produite à la suite de la ponction.

L'examen oculaire pratiqué par M. Cotonnet, médecin-chef du centre ophtalmologique de Cannes, met en évidence une hémianopsie bitemporale typique et complète sans accompagnement de stase ni de paralysies oculaires. La pupille droite paraît décolorée dans le segment nasal, les vaisseaux sont normaux; la pupille gauche est plus décolorée, toujours dans le segment nasal. Les réflexes pupillaires de l'œil droit existent mais diminués, ceux de l'œil gauche sont également présents mais à peine perceptibles. La vision est très diminuée mais permet au malade de reconnaître les objets qui lui sont présentés.

De notre côté, nous notons l'extrême variabilité du diamètre irien, tantôt extrêmement large, tantôt très réduit.

En raison des antécédents spécifiques du malade et de l'existence d'une lymphocytose avec notable albuminose du liquide céphalo-rachidien, nous instituons le traitement spécifique intensif et nous portons le diagnostic de méningite gommeuse basilaire intéressant le chiasme et la région du tuber cinereum.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés que le ma-

lade présentait une série de troubles intéressants : le pouls, d'irrégulier qu'il était, devient franchement arythmique et filant ; les battements du cœur sont moins nets, un peu étouffés. La pression artérielle au Pachon est de 15 Mx et de 9 Mn. De temps en temps on note des extrasystoles.

L'examen du sang ne nous montre rien de particulier : une légère lymphocytose seulement.

Le 10 octobre, c'est-à-dire huit jours après l'institution du traitement spécifique, le malade présente des troubles de la parole ; celle-ci devient lente, scandée, traînante, monotone à la manière de la dysarthrie des pseudo-bulbaires. Pas de dysphagie.

On suspend le traitement spécifique.

Le 22 octobre, le trouble de l'articulation a disparu, ainsi que les modifications du pouls, tout semble rentrer dans l'ordre lorsque, brusquement, le 23 octobre, le sujet tombe dans un sommeil profond, d'où il est impossible de le tirer. Cette crise de narcolepsie, qui dure cinq heures environ, laisse au réveil le sujet amnésique et étonné. Fait à remarquer : cette amnésie ne porte pas seulement sur la période narcoleptique, mais s'étend sur le temps qui a précédé son entrée à l'hôpital, il ne se souvient pas comment il est entré au Centre neurologique 101 bis, *ni depuis combien de temps il y est en traitement.*

L'examen des différentes fonctions du système nerveux demeure complètement négatif et aussi bien la réflectivité que la sensibilité, la motricité, la trophicité sont indemnes.

Les troubles de la mémoire que nous venons de signaler durèrent peu de temps, puisque trois à quatre jours après la crise narcoleptique ils avaient complètement disparu.

Le 26 novembre 1916, sans raison apparente, se manifestent à nouveau des phénomènes cardio-vasculaires analogues à ceux que nous avons vus précédemment. Les battements cardiaques se précipitent et le pouls bat à 136 par minute ; on note un rythme embryocardique typique avec affaiblissement des bruits du cœur.

Le 30 novembre, le malade accuse une amaurose complète. « Je suis dans la nuit profonde », nous dit-il. L'état général s'altère, l'amaigrissement progresse. Le malade d'ailleurs s'alimente mal et garde depuis son entrée une inappétence prononcée.

L'instabilité du diamètre irien est toujours très manifeste. L'examen des urines donne toujours le même résultat : absence de tout élément anormal et aucune augmentation du volume des 24 heures, 2 litres 1/2.

Le 26 décembre 1916. Le sujet se cachectise de plus en plus et des symptômes de bacillose du sommet droit se précisent. Brusquement, sans qu'aucune cause puisse être relevée, le malade est pris d'un délire confusionnel avec onirisme. Il dit que son lit est humide par la pluie et les brouillards de la mer ; il se croit sur l'Orénoque au printemps (sic !).

La gravité de son état ne le frappe pas et, au contraire, il manifeste depuis quelques jours une euphorie qui contraste avec la réalité.

Jusqu'à la fin le malade garde ce sentiment d'euphorie qui lui fait dire chaque jour qu'il est dans un monde supérieur, ailleurs, qu'il va mieux, que bientôt il se lèvera pour aller en convalescence, etc.

Depuis le 1^er^ janvier 1917 jusqu'au 17 février n'est apparu aucun phénomène pathologique nouveau. L'état mental ne s'est pas modifié non plus que la polyurie ou la polydipsie. A plusieurs reprises le sujet présente des

attaques de narcolepsie identiques à celles que nous avons mentionnées. Quant à la vision elle est demeurée constamment affaiblie, mais avec des oscillations assez marquées ; tantôt le malade semblait ne percevoir que des sensations lumineuses, nombreux éblouissements, tantôt il reconnaissait correctement les objets qui lui étaient présentés. L'état pulmonaire s'aggrava et c'est avec les symptômes d'une phtisie à forme broncho-pneumonique que le malade succomba le 17 février 1917.

A l'autopsie nous constatâmes l'existence d'une tuméfaction rétro-chiasmatique nettement fluctuante et de coloration violacée. L'hypophyse était normale comme la selle turcique, elle ne paraissait pas comprimée, et la section de la tige pituitaire ne fit pas s'écouler le liquide contenu dans la tumeur. Celle-ci occupait l'espace interpédonculaire refoulant latéralement les deux pédoncules cérébraux, en arrière les corps mamillaires, en avant le chiasma et les bandelettes optiques dont la partie interne apparaissait manifestement aplatie.

Sur les coupes frontales des hémisphères, les rapports de la tumeur avec les parois ventriculaires apparaissent nettement.

Cette tumeur, à la coupe, se montre formée d'une membrane isolable, distincte de la paroi épendymaire formant une cavité close, indépendante du ventricule qu'elle remplit, et cloisonnée. Des cavités secondaires ainsi formées s'écoulent tantôt un liquide clair et tantôt un liquide positivement hémorragique. A la base inférieure de cette tumeur kystique la membrane interne est hérissée de nodules irréguliers et durs.

Un examen histologique pratiqué par Mlle Soyez (Germaine) nous a renseignés sur la nature de cette

tumeur. Il s'agit d'une tumeur épithéliale kystique développée aux dépens du revêtement du 3e ventricule. Les bourgeons qui font saillie dans la cavité sont formés de tissus conjonctif ou névrologlique lâche se continuant avec le tissu sous-épendymaire pariétal revêtu d'un épithélium en voie de prolifération épithéliomateuse.

Cette tumeur distend ainsi le 3e ventricule, écarte l'une de l'autre les couches optiques, mais amincit surtout le segment inférieur du ventricule, l'infundibulum et la lame terminale laissant complètement intacte l'hypophyse dont la tente n'apparaît même pas déprimée. Les ventricules latéraux sont légèrement distendus. Nulle part nous ne relevons de modifications méningées ou vasculaires.

III

LES MANUSCRITS DE MORAVAGINE

v) L'AN 2013

LES manuscrits de Moravagine me furent remis après sa mort. Ils étaient enfermés dans une malle à double fond. Le compartiment secret contenait une seringue Pravaz, la malle elle-même, les manuscrits en désordre.

Ces manuscrits sont écrits sur des morceaux, des chiffons de papiers de tous formats et de toutes espèces. Ils sont rédigés en allemand, en français et en espagnol. Il y a deux grosses liasses et des milliers de feuillets dépareillés.

La première liasse s'intitule *L'An 2013*. Elle contient des données historiques, sociales, économiques sur les événements qui découlèrent pour nous, hommes, des premières relations établies avec la planète Mars, ainsi que l'historique du premier voyage et l'origine de ces relations. Le récit est décousu. Cette étude est, hélas ! incomplète et présente certaines lacunes que je n'ai pu combler. Moravagine parlait très peu du séjour qu'il avait fait sur la planète Mars.

Le manuscrit de *L'An 2013* se subdivise en trois parties bien distinctes.

Première Partie : un morceau lyrique intitulé :
La Terre, 2 août 1914.

Deuxième Partie : un long récit en sept chapitres dont voici les titres :

Chapitre I : La Grande Guerre 1914-2013.
Chapitre II : Tableau de l'Etat du Monde à la 99e année de la Guerre. (Guerre de la Société des Nations.)
Chapitre III : D'un Pays neutre.
Chapitre IV : Histoire de Deux Déserteurs.
Chapitre V : De quelques engins et des nouvelles Méthodes de Guerre.
Chapitre VI : Influence de la Kultur martienne sur la Civilisation humaine.
Chapitre VII : Le Pourquoi de la Guerre.

Troisième Partie : un morceau lyrique intitulé : Mars, 2 août 2013.

Ce manuscrit est signé : *de Moravagine, idiot.*

w) LA FIN DU MONDE

LA DEUXIÈME liasse des manuscrits de Moravagine est intitulée : *La Fin du Monde.* Bien qu'entièrement rédigée de sa main, je n'ai pu établir si ce scénario est une œuvre d'imagination ou si, au contraire, mon ami ne s'était pas donné la peine d'en colliger le texte, à

mon intention, sur un programme de cinéma, lors de son mystérieux séjour sur la planète Mars. Connaissant ma curiosité des choses du ciel, Moravagine a établi, à mon usage, un dictionnaire des deux cent mille principales significations de l'unique mot de la langue martienne, ce mot étant une onomatopée : le crissement d'un bouchon de cristal émerisé – les Martiens vivant à l'état de gaz pondéré dans l'intérieur d'un flacon, ainsi que me l'expliqua Moravagine durant notre dernière entrevue, huit jours avant sa mort. C'est ce dictionnaire qui m'a permis de traduire ou plutôt d'adapter le scénario martien. J'ai chargé Blaise Cendrars d'en assurer la publication et peut-être même la réalisation filmée.

Ce manuscrit n'est pas signé. Il m'était adressé sous enveloppe, à mon adresse de Chartres.

x) L'UNIQUE MOT DE LA LANGUE MARTIENNE

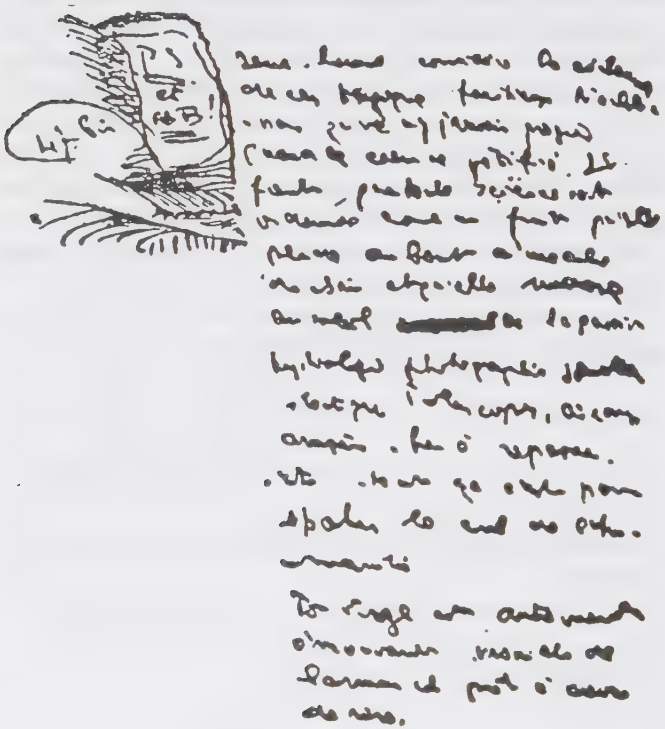
L'unique mot de la langue martienne s'écrit phonétiquement :

Ké-ré-keu-keu-ko-kex.

Il signifie tout ce que l'on veut.

y) PAGE INÉDITE DE MORAVAGINE, SA SIGNATURE, SON PORTRAIT

Voici à titre d'échantillon une page inédite de Moravagine :

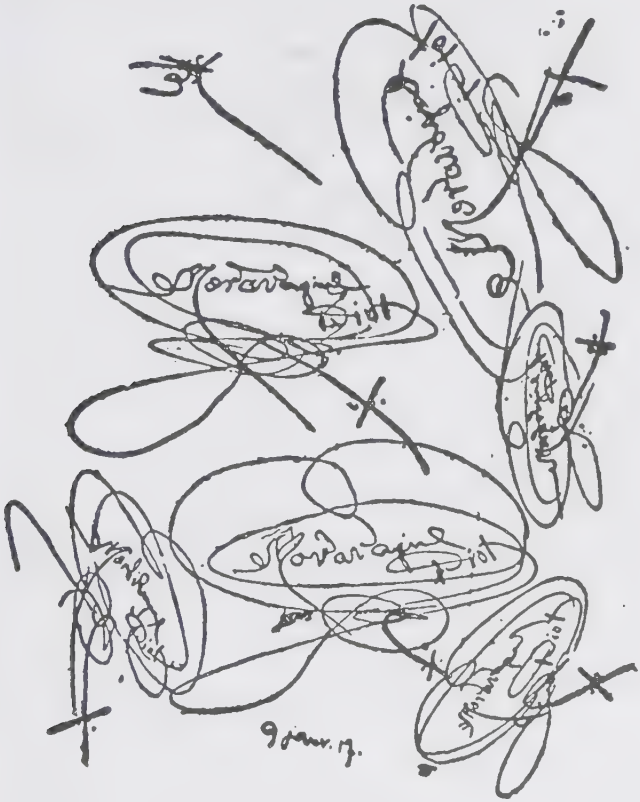


(47 bis / P.S. et N.B. ! / Jeune homme, considère la sécheresse / de ces tragiques facétieux. N'oublie / pas qu'il n'y a jamais progrès / quand le cœur se pétrifie. Il / faut que toute science soit / ordonnée comme un fruit, qu'elle / pende au bout d'un arbre / de chair et qu'elle mûrisse / au soleil de la passion, / hystiologie, photo-

graphie, sonnette / électrique, télescopes, oiseaux, / ampères, fer à repasser, / etc. – tout ça c'est pour / épater le cul de l'hu- / manité.

Ton visage est autrement / émouvant mouillé de / larmes et prêt à crever / de rire.)

Voici à titre de curiosité le fac-similé de sa signature :



Et voici enfin son portrait dû au crayon de Conrad Moricand. Moricand a rencontré Moravagine une fois, au café de La Rotonde.

z) ÉPITAPHE

ON peut lire sur une tombe dans le cimetière militaire de l'île Sainte-Marguerite l'inscription suivante tracée au crayon-encre :

CI-GÎT UN ÉTRANGER

PRO DOMO

UN INÉDIT DE BLAISE CENDRARS

COMMENT J'AI ÉCRIT MORAVAGINE

(Papiers retrouvés)

Le premier papier que je retrouve est daté : *Paris, novembre 1912.*

Les Pâques à New York venaient de paraître et j'avais commencé le *Transsibérien.* Je vivais alors dans une purée noire, faisant de vagues travaux de librairie (traduction des *Mémoires d'une Chanteuse*[1] pour la Collection des Curieux ; copie de *Perceval le Gallois* à la Mazarine pour la Bibliothèque Bleue, etc., et une collaboration régulière à la *Revue de Géographie*, à la *Revue du Commerce et de l'Industrie d'Exportation,* etc.) Je me tenais en permanence dans un café « Biard » du Boul' Mich'. J'écrivais, j'écrivais. J'y passais la nuit. Le café coûtait un sou.

1. Mémoires attribués à Wilhelmine Schroeden-Devrient, l'immortelle Léonore du *Fidelio* de Beethoven, une des plus célèbres nymphomanes de l'Europe galante (1804-1860).

C'est dans ce bar qu'une nuit, en bavardant à bâtons rompus avec un petit Juif, un nommé Starckmann (c'était un garçon qui m'était très dévoué, un apprenti à qui je confiai l'année suivante la reliure de l'édition du *Transsibérien* et qui, en 1914, à mon exemple, s'engagea le premier jour de la guerre pour être tué le 9 mai 1915 devant Souchez), en lui racontant certains épisodes de ma vie qu'est née en moi, spontanément, l'idée de *Moravagine*, déclenchée comme par un ressort dans l'engrenage de la conversation, à croire qu'en me posant une certaine question dont je ne me souviens pas, Starckmann avait appuyé sur un bouton automatique... et jusqu'au petit jour je lui racontai l'histoire de Moravagine comme une chose qui m'était réellement arrivée. C'est probablement ce matin-là que je devais noter au crayon sur le bout de papier en question : *De Moravagine, idiot*, et la date. Un point, c'est tout. Et je ne pensai plus à Moravagine, absorbé que j'étais d'abord par la rédaction et la composition du *Transsibérien*, puis par son exécution typographique, dite *Le Premier Livre Simultané*, fabrication qui dura un an, chez Crété, à Corbeil.

*
* *

Au printemps 1914, je revins à *Moravagine*, et, sous l'influence des premiers succès spectaculaires de l'aviation et la lecture de *Fantômas*, j'en faisais un roman d'aventures. D'où ce deuxième papier, daté de mai 1914 et portant comme titre : *Le Roi des Airs, grand roman d'aventures en 18 volumes.* Le premier et le dernier mot du livre était « Merde ». J'étais très fier de cette trouvaille. Et si j'avais alors dégoté un éditeur, le

livre eût immanquablement paru sous cette forme. J'en ai écrit plus de dix-huit cents pages, oubliées dans un petit hôtel des environs de la gare de Lyon que je fréquentais chaque fois que j'allais enlever des filles du côté de la Bastille, ce qui donnait lieu à de fameuses bagarres – et j'adorais me bagarrer ! – ou perdues durant l'un de mes innombrables déménagements – à l'époque, je déménageais systématiquement tous les huit jours pour habiter tour à tour dans chacun des vingt arrondissements de Paris, poussant même des pointes en banlieue.

Je me souviens plus particulièrement d'un volume, c'était le huitième, intitulé *L'Europe sans Tête*, que j'ai vendu à un éditeur de Munich, par l'intermédiaire de mon ami Ludwig Rubiner, chargé de faire une collection des cent meilleurs romans d'aventures du XIX^e^ siècle. Je touchai cinq cents marks d'avance, et il ne fut jamais publié !... Je me souviens encore d'en avoir exposé le sujet à mon ami Kek, alors sculpteur. Nous étions debout à l'arrière d'un autobus et passions faubourg Saint-Honoré. Où pouvions-nous bien aller ?... Il faisait un temps radieux et je descendis en marche devant l'Elysée, au beau milieu d'une phrase, car ce pauvre type ne me semblait pas comprendre. Les sculpteurs ont l'esprit lent... Dans *L'Europe sans Tête* il ne s'agissait pas moins que de l'enlèvement et du séquestre par un gang d'aviateurs ou même de l'assassinat des jeunes peintres (Picasso, Braque, Léger), des jeunes musiciens (Satie, Stravinsky, Ravel), des jeunes poètes parisiens (Apollinaire, Max Jacob, moi) que Paris ne connaissait pas encore et dont tous ne devaient pas tarder à devenir célèbres, et d'abandonner l'avenir intellectuel de l'Europe, donc du monde, à la tutelle des journalistes, des politiciens, des pseudo-artistes et de la police allemande.

Moravagine s'amusait. Moi aussi. (On n'a pas fait mieux depuis, quoi qu'on en dise !)

Un autre volume est l'histoire des neuf cents millions citée dans le *Panama* qui devait paraître dans un numéro spécial de *Montjoie !* en août 1914, numéro qui fut imprimé mais qui ne sortit pas. C'était la guerre. *Août 1914.*

*
* *

Survint la guerre.

Durant deux ans de présence sous les drapeaux je ne pensais pas à autre chose qu'à *Moravagine, idiot.* Une flamme créatrice me dévorait, mais je n'écrivis pas une ligne : je tirais des coups de fusil. Ni de jour ni de nuit Moravagine ne m'a jamais quitté dans la vie anonyme des tranchées. C'est lui qui m'accompagnait en patrouille et qui m'inspirait des trucs de Peau Rouge pour tendre une embuscade, un piège. Dans les marais de la Somme et durant tout un triste hiver, c'est lui qui me réconfortait en me parlant de sa vie d'aventurier alors qu'il courait les pampas détrempées par le terrible hiver de la Patagonie. Sa présence illuminait ma sombre cagna. A l'arrière, j'encaissais tout, brimades, corvées, servitudes, vivant de sa vie en prison. Comme lui, je portais un matricule. Il était à côté de moi à l'attaque et c'est peut-être lui qui m'a donné le courage physique et l'énergie et la volonté de me ramasser sur le champ de bataille en Champagne. Je le retrouvai dans mon lit d'hôpital après l'amputation. A ce moment, il avait encore grandi, affublé de la peau de Sadory, ce dernier descendant des rois authentiques de Hongrie, que j'avais connu avant la guerre, réfugié dans un petit hôtel

du boulevard Exelmans, au Point du Jour, et que j'avais confessé. (Massier de l'atelier, Sadory travaillait chez Auguste Rodin et était un tel virtuose du ciseau que le maître lui avait confié l'exécution du *Baiser* qui est au musée du Luxembourg.) Moravagine était campé. Sa jeunesse, son passé m'était connu. Il ne me manquait plus rien. Le type était là, bien vivant, complet. Je le possédais. Il me possédait. Rien de plus simple que d'écrire cette fois-ci son histoire. J'aurais pu le faire en une page ou en cent volumes, tant tout cela me paraissait facile et se déroulait logiquement. Cependant, une fois rentré dans la vie civile, je n'en fis rien.

Une fois de plus, je perdis mon temps. Et Moravagine, le bouquin à faire fut relégué aux calendes grecques !

*
* *

Printemps 1916. Je me promenais dans Paris avec une belle gosse que j'avais « dans la peau ». Tout à ma maîtresse, les grands livres à faire étaient envoyés aux cinq cents diables ! Un jour, contemplant Paris du haut des tours de Notre-Dame, je demandai à ma colombe quel serait à son avis le son de la trompette du Jugement dernier si l'ange, qui est juché au faîte de la cathédrale, portait soudainement sa trompette à la bouche ? La nuit, couché chez la Douce, à Montparnasse, je revins encore à cette idée et, me passionnant pour la chose, je lui traçai à larges traits l'épouvante de Paris si les prophéties se réalisaient et si la cathédrale taciturne et millénaire se mettait soudainement à barrir et à galoper comme un éléphant devenu furieux, piétinant, écrasant la ville. C'était le 13 avril, j'en ai pris

note. Le 9 novembre, j'écrivis le *Mystère de l'Ange N.-D.* tel qu'il a paru dans la revue *La Caravane* (numéro d'avril 1917) et qui était pour moi le rappel de ce qu'il ne fallait pas mettre dans un livre sur la *Fin du Monde*, que j'envisageais d'écrire et auquel j'avais songé tout l'été (un vieux thème qui me hantait depuis 1907, époque où me croyant musicien je m'étais mis à la composition d'une grande symphonie : *Le Déluge*). J'écrivis en même temps le scénario détaillé d'un film que Pathé, puis Gaumont refusèrent sous prétexte qu'il y avait trop de personnages et une trop grande foule en action. Griffith venait de tourner la *Naissance d'une Nation,* ce chef-d'œuvre que l'on n'a jamais projeté en France, mais que j'avais vu en privé et qui m'avait fait une prodigieuse impression d'invention et de création, de puissance et de poésie modernes.

J'ai envie de travailler. Un type me prête des sous. Je pars brusquement, rompant des liens très doux.

*
* *

Me voici l'hiver à Cannes. J'y reste trois mois. J'avais envie de travailler. Rien ne va plus. Ma tête craque. Poussée de projets. Il y en a trop. Je ne fous rien. Moravagine en revanche s'occupe de la réalisation technique du film de la *Fin du Monde.* Il le fait tourner sur la planète Mars, invente l'engin qui permet le voyage, voit l'influence que cette relation interplanétaire exerce sur notre civilisation, les idées et les mœurs, situe la révolution universelle qui en découle pour nous en plein dans la guerre actuelle et, pour plus de vraisemblance, trace l'état économique du monde à la 99^{e} année de la guerre. Comme un mauvais génie il

me conte l'épisode des deux déserteurs qui atterrissent les premiers sur la planète Mars et considère cette réussite désespérée comme plus importante et plus grosse de conséquences pour l'avenir du genre humain que la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

L'an 2013 était né.

Il dicte, je n'écris pas. Il raconte, il raconte, il raconte, je me sauve dans les bars. Il invente de nouveaux épisodes pour fixer mon attention, je me soûle. Il précise des millions de détails inédits, entre deux soulographies je prends des millions de notes. Ma chambre d'hôtel finit par être pleine de dossiers éparpillés sur le plancher, de papiers en désordre qui débordent des valises, de tables de logarithmes mal épinglées aux murs, d'épures, de formules charbonnées sur la cloison. On se croirait chez un astronome ou un inventeur devenu fou.

Je rentre à Paris.

Harassé, épuisé, mécontent, je retourne à Montparnasse. Je commets des excès. Je m'enivre. Je mène une vie de bâton de chaise. A mes rares moments lucides ma détresse, mon désespoir sont tels que les quelques amis qui peuvent m'approcher d'assez près pour deviner ce qui se passe en moi, reculent épouvantés. J'ai des idées de mort. Des envies de meurtres. Je fais des démarches pour rengager. Je m'inscris à la marine comme arraisonneur sous-marinier en mer du Nord. Je voudrais partir aux colonies changer de nom, disparaître. Un soir, je donne un coup de couteau dans un bar, rue de la Gaîté. Je m'endette terriblement. Fin juin 1917, je vends tout mon barda, réalise quelques billets bleus et pars à la campagne.

Durant un mois encore j'injurie par ma présence la

vie saisonnière de la campagne et, un beau jour, je loue une grange branlante dans un hameau perdu, je m'enferme et je me mets à écrire.

*
* *

C'est le 31 juillet 1917.

Ma pensée est claire. Je domine mon sujet. Je trace un plan précis, détaillé. Mon livre est fait. Je n'ai plus qu'à écrire le développement littéraire autour de son armature bien plantée. Je puis commencer par n'importe quel numéro de mon programme. Tout est bien agencé. Le livre est divisé en trois parties de 72 pages chacune. En écrivant trois pages par jour, je puis avoir terminé dans un minimum de trois mois. Tout me paraît simple et facile.

Mais voilà.

Je dois surmonter la paresse qui est le fond de mon tempérament, l'indolence de mon caractère, cette tendance satanique à l'autocontradiction qui intervient toujours et me fait rater des tas de choses, qui me dédouble et me fait me moquer de moi-même à chaque occasion et à tout propos, qui me fourre dans de drôles de situations. Je dois aussi vaincre la peur, cet état de transe qui m'envahit et me paralyse à la veille de commencer un travail littéraire de longue haleine et qui va m'enfermer entre quatre murs, travaux forcés, vie de bagne durant de longs mois alors que les trains roulent, que les bateaux vont et viennent, et que je ne suis pas à bord, et que des hommes et des femmes se réveillent, et que je pourrais être là pour leur dire bonjour ! Il faut vraiment avoir une réserve énorme de bonheur emmagasiné pour se mettre délibérément dans cette situation

d'outlaw qui est celle de l'homme de lettres dans la société contemporaine, de bonheur, de calme, de santé, d'équilibre dans le caractère, de disponibilité et de bonne volonté.

Au bout de dix jours de tatillonnement, je suis prêt. Me voici au travail. J'ai commencé mon roman de Moravagine par la fin. J'écris…

*
* *

Hier, j'ai terminé la troisième partie et aujourd'hui j'attaque la première partie.

J'ai écrit pour me distraire les quelques notes précédentes et je rédige les considérations suivantes sur ma façon de travailler, tout en me moquant gentiment de moi-même. Quel toupet pour un débutant ! Mes manuscrits passent par trois états :

1° un état de pensée : je vise l'horizon, je trace un angle déterminé, je fouille, je happe les pensées au vol et les encage toutes vivantes, pêle-mêle, vite et beaucoup : sténographie ;

2° un état de style : sonorité et images, je trie mes pensées, je les caresse, je les lave, je les pomponne, je les dresse, elles courent harnachées dans la phrase : calligraphie ;

3° un état de mot : correction et souci du détail neuf, le terme juste comme un coup de fouet qui fait se cabrer la pensée de surprise : typographie.

Le premier état est le plus difficile : formulation ; le deuxième, le plus aisé : modulation ; le troisième, le plus dur : fixation.

Le tout est mon inédit.

Je prévois ne pas avoir fini mon livre avant un an.

C'est d'ailleurs ma moyenne : un an pour le *Transsibérien*, un an pour le *Panama.*

Et encore me faut-il de la chaleur et du soleil… C'est dans ma nature.

*
* *

Je ne crois pas qu'il y ait des sujets littéraires ou plutôt il n'y en a qu'un : l'homme.

Mais quel homme ? L'homme qui écrit, pardine, il n'y a pas d'autre sujet possible.

Qui est-ce ? En tout cas ce n'est pas moi, c'est l'Autre.

« *Je suis l'Autre* », écrit Gérard de Nerval au bas de l'une de ses très rares photographies.

Mais qui est cet Autre ?

Peu importe. Vous rencontrez un type par hasard et vous ne le revoyez jamais plus. Un beau jour ce monsieur réapparaît dans votre conscience et vous emmerde durant dix ans. Ce n'est pas toujours quelqu'un d'aigu ; il peut être amorphe, voire neutre.

C'est ce qui m'est arrivé avec le sieur Moravagine. Je voulais me mettre à écrire, il avait pris ma place. Il était là, installé au fond de moi-même comme dans un fauteuil. J'avais beau le secouer, me démener, il ne voulait pas changer de place. « J'y suis, j'y reste ! » avait-il l'air de dire. C'était un drame affreux. Avec le temps je me mis à remarquer que cet Autre s'appropriait tout ce qui m'arrivait dans la vie et qu'il se parait de tous les traits que je pouvais observer autour de moi. Mes pensées, mes études favorites, ma façon de sentir, tout convergeait vers lui, était à lui, le faisait vivre. J'ai nourri, élevé un parasite à mes dépens. A la fin je ne savais

plus qui de nous deux plagiait l'autre. Il a voyagé à ma place. Il a fait l'amour à ma place. Mais il n'y a jamais eu réelle identification car chacun était soi, moi et l'Autre. Tragique tête-à-tête qui fait que l'on ne peut écrire qu'un livre ou plusieurs fois le même livre. C'est pourquoi tous les beaux livres se ressemblent. Ils sont tous autobiographiques. C'est pourquoi il n'y a qu'un seul sujet littéraire : l'homme. C'est pourquoi il n'y a qu'une littérature : celle de cet homme qui écrit.

*
* *

Je suis un peu comme une machine, j'ai besoin d'être remonté. Tous les jours avant de me mettre au travail, j'ai besoin de me faire la main et j'écris des dizaines de lettres, moi qui m'étais juré de ne donner de mes nouvelles à personne ! Plus tard, mes amis seront étonnés de découvrir mon indépendance et s'imagineront que je me suis fichu d'eux.

*
* *

Qui était en réalité Moravagine ?

Je l'ai rencontré en 1907 dans un restaurant d'ouvriers de Mattenhof, à Berne. Assis de travers sur un banc, il avalait sa platée de pommes de terre rôties et un gros bol de café au lait. Comme il n'avait pas de pain, je lui payai une miche. Comme il ne savait pas où aller coucher, je l'emmenai chez moi. C'était un triste individu qui sortait de prison. Il avait violenté deux petites filles. Il avait été condamné à vingt-cinq ans. C'était un pauvre bougre tout à fait abruti. Et qui avait

honte. Et qui se cachait. Il avait fallu que je le fasse boire pour qu'il me contât sa pauvre bougresse de vie morte. C'était en somme une victime de l'Œuvre de l'évangélisation dans les prisons. Il s'appelait Meunier ou Ménier. C'est surtout son physique que j'ai retenu.

Courcelles, 13 août 1917.

*
* *

Aujourd'hui 1er septembre 1917 j'ai trente ans. Je commence la *Fin du Monde,* en supplément de *Moravagine.*

Trente ans ! C'est le terme que je m'étais fixé pour me suicider, naguère, quand je croyais au génie de la jeunesse. Aujourd'hui je ne crois plus à rien, la vie ne me remplit pas plus d'horreur que la mort, et réciproquement.

J'ai posé la question à tous mes amis : Etes-vous prêt à mourir à l'instant même ? Aucun ne m'a jamais répondu. *Moi,* je suis prêt ; mais je suis également prêt à vivre encore cent mille ans. N'est-ce pas le même truc ?

Il y a les hommes.

Et plus que jamais je m'émerveille de voir combien tout est facile, aisé, inutile et absolument pas nécessaire ou fatal. On commet les âneries les plus gigantesques et le monde de braire de joie comme, par exemple, à la guerre, avec ses fanfares, ses *Te Deum,* ses célébrations de victoire, ses cloches, ses drapeaux, ses monuments, ses croix de bois. *Une nuit de Paris repeuplera tout cela,* disait Napoléon après l'inspection du champ de bataille de Leipzig. Que la vie est admirable. Une nuit de Paris…

Il y a les hommes. Il ne faut pas se prendre trop au sérieux.

Une nuit suffit.

Une nuit d'amour.

Moins que cela, un coup de bite…

Un nœud.

Quant à mon livre et s'il est « bon » ? Jugez-le comme vous voulez et foutez-moi la paix.

Il ne faut pas se prendre trop au sérieux. Si j'étais con, il serait mauvais et j'y attacherais beaucoup d'importance et je m'y attacherais. Mais j'ai encore un beau voyage à faire…

Il y a les hommes.

La *Fin du Monde* a été écrite en une seule nuit et ne comporte qu'une seule rature ! Ma plus belle nuit d'écriture. Ma plus belle nuit d'amour.

La Pierre, le 1er septembre 1917.

*
* *

Je commence un nouveau manuscrit de *Moravagine* à Nice le 9 janvier 1918 (manuscrit sur papier bleu).

Je prends la décision d'écrire un minimum de DIX pages par jour pour être prêt le 15 février et en finir une bonne fois.

Je me prive de tout, ne sors pas et vis comme un ermite.

Le	9	janvier	je fais	15	pages de	0	à	15
—	10	—	—	8	—	15	à	23
—	12	—	—	5	—	23	à	28
—	13	—	—	12	—	28	à	40
—	14	—	—	7	—	40	à	47
—	15	—	—	8	—	47	à	55
—	16	—	—	5	—	55	à	60
—	17	—	—	4	—	60	à	64
—	19	—	—	16	—	64	à	80
—	22	—	—	18	—	80	à	98
—	23	—	—	14	—	98	à	112
—	25	—	—	18	—	112	à	130
—	26	—	—	10	—	130	à	140
—	29	—	—	2	—	140	à	142
—	30	—	—	15	–	142	à	157
—	1	février	—	4	—	157	à	161
—	2	—	—	3	—	161	à	164

Plus 73 pages définitives de la *Fin du Monde* achevées à La Pierre en septembre 1917, soit 233 pages définitives.

Arrêté le 3 février 1918. MANQUE D'ARGENT. Retour forcé à Paris. DIX jours de plus et je pouvais terminer mon bouquin.

(signé) *Merde.*

*
* *

Rédaction de Moravagine. (Nice, janvier-février 1918.)

Rédaction très régulière. Difficile et aisée à la fois.

300 pages. N'ai pu terminer le bouquin. Trop de lyrisme. Une peine inouïe à rendre le côté plastique des événements quotidiens (*Vie de Moravagine, idiot*).

La santé a été bonne.

Le matin. En plein soleil, tête nue sur la véranda. La nuit, les étoiles derrière les vitres. Orion, comme au front.

Je vais et viens de long en large et je donne des coups de pied dans des ballons d'enfants. Mes gosses sont avec moi. Carambolages sonores. Boules d'ivoire contre des parois en cristal. Il me faudrait des gongs chinois étourdissants. La seule musique possible pour la moelle et les idées malades. Tout petit jardin avec des pierres chauffées à blanc. Sable en damier. Collection de coquillages. Trois tortues du Soudan balourdes et muettes. Des cactus hostiles. Sur le disque de la pleine lune, un seul et unique palmier, long, nu, éméché.

Solitude.

Un porte-plume, c'est vache. Ça salit tout.

Paris, le 7 février 1918.

*
* *

C'est aujourd'hui le 28 janvier 1924, je passe l'équateur à 14 heures à bord du *Formose* qui m'emmène au Brésil.

J'ai repris *Moravagine* et durant la traversée j'ai recopié à la machine mon manuscrit de Nice.

Ce livre m'embête, il contient beaucoup trop de morceaux de bravoure. Je le laisserais bien tomber, malheureusement je l'ai vendu à son éditeur, j'ai touché de l'argent d'avance et dois encore en toucher pour payer

mon voyage jusqu'au bout. D'autre part, si Moravagine est bien mort pour moi, je ne puis m'atteler à autre chose, à *Dan Yack,* qui est bien avancé, ou à un volume de nouvelles quasi prêt. J'ai des cases bouchées.

Ma vie a été très compliquée depuis 1918. Il a fallu vivre, turbiner dur, gratter comme un Nègre pour faire vivre tout le monde et je me suis collé avec chaque année de nouvelles charges sur les bras (actuellement vingt et une personnes). Cette vie active, cinéma et finances, n'était pas pour me déplaire. Mais ce que j'ai surtout pris en dégoût, c'est la littérature – ses besognes, ses pensums – et la vie artificielle et conformiste que mènent les écrivains. Je ne veux plus rien savoir du cérébralisme, des esthètes, des hommes de lettres militants, des rivalités des petites et des grandes chapelles, du débinage professionnel, ni rien de la vanité qui ronge les auteurs et les souffles, ni rien de leur sale arrivisme. Aussi ai-je dû faire durant toutes ces années qui viennent de s'écouler un terrible effort de volonté pour rompre avec tous ces gens-là, pour ne plus être dupe. Mise au point énergétique. Je crois maintenant être paré et pouvoir mener une vie double, une vie d'activités fiévreuses, multiples, spéculatives, hasardeuses pour voir ce que cela peut donner parmi les hommes que de remuer beaucoup d'argent d'une façon désintéressée, voire gratuite, et une vie de lente écriture, comme il se doit quand on a le temps devant soi. J'ai toute une série de bouquins à faire. Oui. Mais dans la vie et au milieu des autres hommes, la vie que l'on s'invente tous les jours, les hommes auxquels on se lie en se déliant, car j'aime bien me moquer de moi-même et faire pour me foutre dedans tout le contraire de ce que j'ai décidé, et j'aime perdre mon temps. Aujourd'hui, c'est la seule façon d'être libre.

Ma situation est très spéciale et difficile à tenir jusqu'au bout. Je suis libre. Je suis indépendant. Je n'appartiens à aucun pays, à aucune nation, à aucun milieu. J'aime le monde entier et je méprise le monde. Je m'entends bien, je le méprise au nom de la poésie en action car les hommes sont par trop prosaïques. Des tas de gens me le rendent bien. J'éclate de rire, bien sûr. Mais j'ai trop d'orgueil. Attention…

Moravagine. J'ai essayé de le reprendre plusieurs fois depuis le lâchage de Nice. Aujourd'hui, s'il revient sur le tapis, c'est Cocteau qui l'a remis en branle. D'après ce que l'on m'a dit, Cocteau en parle à Edmond Jaloux ; Jaloux, qui dirige une collection de romans, en parle à son éditeur ; on m'écrit. Je ne veux rien savoir. Je ne connais plus Jean Cocteau et ne veux plus entendre parler de Jaloux. Alors, on me relance, par Paul Laffitte, par des jeunes gens qui viennent me voir à la maison pour me parler de la tenue de la haute littérature (tu parles, ils n'ont jamais rien écrit ! et, peut-être jamais rien lu ! mais ils sont charmants, bien habillés, aimables, on dirait des petits neveux à Cocteau ! et Jean, issu de la braguette de Catulle Mendès, est lui-même un petit-neveu à Proust !) Enfin l'éditeur m'envoie son délégué, Brun, le directeur de sa maison. Louis Brun, ancien photographe à la sauvette, me place son boniment. Il y va à la bonne franquette. Il est rond et carré en affaires, dit-il. Il me demande mon prix. Je lui demande la forte somme. Il en rabat un cinquième. Nous signons. Il me tutoie. Nous nous quittons bons amis. On s'entend comme larrons en foire. Et c'est ainsi que j'ai pu prendre le bateau et, maintenant, une fois à bord, je dois finir le bouquin, et c'est bien ennuyeux. Très sincèrement, je pensais pouvoir le faire durant les huit jours de la traversée Dakar-Rio. Avant, j'avais encore

un ballet à écrire pour Erik Satie et je lui avais promis de le lui mettre à la poste à Lisbonne.

J'ai bien tenu parole à Satie parce que c'était pour ce bon Satie. Mais pour moi, macache ! je ne puis faire mon travail à bord. Après tant d'années je ne puis me remettre dans l'esprit de Moravagine ni retrouver ce style ampoulé et prétentieux pour terminer la deuxième partie : *De Moravagine, idiot,* restée en carafe, je ne retrouve pas le ton de cette effusion lyrique. L'ambiance à bord ne s'y prête pas. Haute mer, piscine sur le pont, bar, passagères, orchestre, jazz, gais compagnons, je ne puis quitter tout cela pour aller m'enfermer dans ma cabine couper des cheveux en quatre. Je finirai tout cela à la *fazenda* parce qu'il le faut, mais ce n'est pas drôle. Huit jours de cheval en moins, huit jours de chasse dans la brousse et dans la jungle, huit jours de coups de fusil que je ne tirerai pas, huit jours d'exploration, de Ford, de canotage que je ne ferai pas, huit nuits où je ne pourrai aller à la danse m'entretenir avec les Nègres et les Négresses, avec les Indiens et les Indiennes, boire avec les *vaqueiros,* les dresseurs de chevaux, les coureurs de bois, les planteurs, ni écouter leurs histoires à dormir debout, ni surprendre leurs amours et risquer ma peau. Huit jours… Huit nuits… Que de temps perdu à la machine à écrire !…

*
* *

Un dernier papier retrouvé – c'est un jeu d'épreuves – porte la mention : *Corrections pour une nouvelle édition, Sao-Paulo, mars 1926.* J'y compte plus de cinq cents coquilles, fautes de français et autres négligences

de style et distractions dues probablement au climat, à l'ambiance, au parler portugais, à la lecture des journaux brésiliens.

J'avais terminé *Moravagine* le 1er novembre 1925, à la Mimoseraie, à Biarritz et, entre-temps, j'avais apporté l'*Or* à Brun pour lui faire prendre patience et lui soutirer une nouvelle avance. J'avais écrit l'*Or* en six semaines tellement j'étais impatient de repartir au Brésil perdre mon temps, comme l'année d'avant, au moment de la révolution d'Isidore, où je n'avais pas écrit une ligne...

C'est ainsi que j'ai fait mes débuts non pas tant dans l'art du roman que dans l'art du... chevalier d'industrie qu'exerce le romancier moderne depuis Balzac et qui consiste à savoir se procurer de l'argent avec du vent. Par illusionnisme et persuasion, en engageant l'avenir sur des écritures imaginaires, problématiques et qui souvent ne verront jamais le jour et ne sortiront pas du brouillard des limbes, malgré les engagements pris, les dates fixées d'avance et les signatures échangées en toute bonne foi, ce qui est une histoire de fous qui frise l'inconscience et l'escroquerie, le romancier et son éditeur tombent d'accord, ce qui m'est un perpétuel sujet d'étonnement, voire de fou rire. Il n'y a donc pas de dupe ? C'est tout le problème, cela rend et continue, et tous les jours on peut voir sortir des bouquins ! C'est fort réjouissant. C'est même le seul aspect sain de l'écrivain et la seule réponse avouable à l'enquête fameuse : *Pourquoi écrivez-vous ?...*

*
* *

C'était la Toussaint. La nuit du 1er novembre tirait à

sa fin. Il pouvait être trois, quatre heures du matin quand je mis le point final à mon roman *Moravagine* et poussai un soupir de soulagement. J'avais passé la nuit à faire et à refaire une cinquantaine de points de suture pour bien relier ensemble tous ces fragments disparates écrits au cours d'un si grand nombre d'années. Comme je l'ai dit, j'avais commencé *Moravagine* par la fin, puis j'avais continué par les trois chapitres de la première partie. Suivant jusqu'au bout cette absurde méthode d'écrire que me permettait le plan précis et détaillé que j'avais établi dès le début et que j'ai eu des années sous les yeux, épinglé au chevet de mon lit dans tous les hôtels du monde où j'ai pu coucher durant tout ce temps-là, en rédigeant la deuxième partie : *Vie de Moravagine, idiot*, j'avais également alterné selon mon humeur du moment les chapitres de la fin ou du début de cette deuxième partie, si bien que j'étais resté en panne au beau milieu du chapitre des *Indiens bleus*, exactement à la ligne 12 de la page 272 (*voir l'édition de « Moravagine », chez Grasset, Paris 1926*)[1].

Donc, j'avais passé la nuit de la Toussaint à faire le raccord, à écrire et à récrire cette page 272 un nombre incalculable de fois et plus particulièrement dans cette page la suture de la ligne 12 que je recousis comme les lèvres d'une plaie avec beaucoup de dextérité, d'application, de soin et de douceur pour ne laisser deviner aucune trace de l'opération. Je crois avoir réussi. J'étais fier de mon travail de chirurgie et d'avoir su écrire cette dernière ligne où le rêve et la vie et

1. Page 192, dans la présente édition, j'ai changé le mot en *corallin* sur les dernières épreuves du bon à tirer. A tort ou à raison ?... Qui le sait ? Les dictionnaires sont encombrants, mais je ne puis vivre sans mon *Petit Larousse*.

l'ambiance exotique et la dure réalité se compénètrent jusqu'à l'unification, et d'avoir su user de ce mot « corallien » comme d'une poudre de projection me remplissait plus de joie et de bonheur que tout l'ensemble du livre sur lequel j'avais tant souffert et peiné. Et puis, zut ! je venais de taper le point final et cela méritait d'être arrosé, que diable ! Moravagine était mort, mort et enterré.

Malgré l'heure, je courus à l'autre bout de la maison, grimpai quatre à quatre l'escalier qui menait à l'étage, poussai la porte, donnai la lumière et pénétrai dans la chambre de ma vieille amie, Madame E. de E...z, mon hôtesse à la Mimoseraie.

La grande dame bolivienne se réveilla en poussant un cri de terreur et se jeta en chemise sur son prie-Dieu :

— Ah ! c'est vous, Blaise, que Dieu vous bénisse !... Imaginez-vous que je faisais un mauvais rêve où j'étais la proie d'un lion qui me dévorait pour m'empêcher de faire mes prières pour les trépassés... J'ai dû pousser des cris... Excusez-moi de vous avoir réveillé...

— Tout au contraire, Eugénia, c'est moi qui vous dois des excuses de pénétrer à cette heure chez vous au risque de vous faire peur. Mais je ne pouvais faire autrement, je ne pouvais plus attendre, je devais vous l'annoncer immédiatement. Imaginez-vous, j'ai terminé mon livre, c'est fini, je suis un homme libre !...

— Dieu soit loué ! dit l'Indienne en plongeant sa belle tête aux cheveux blancs dans ses mains.

Elle se mit à prier avec ferveur.

— Attendez, cela s'arrose, lui dis-je. Je descends à la cave et je remonte tout de suite.

Et pour que la chère âme ne prenne pas froid, je lui jetai une couverture de vigogne sur les épaules.

Quand je remontai, la noble femme était comme en

extase sur son prie-Dieu, récitant la prière des trépassés, faisant coulisser son chapelet dont elle baisait les plus grosses perles puis, entonnant une litanie en espagnol, elle appela nommément tous ses chers morts, enterrés là-bas, en Bolivie, son père, sa mère dont elle m'avait si souvent parlé, sa sœur, que je connaissais, une autre sœur, que je ne connaissais pas, son neveu, le fils d'une troisième sœur qui s'était suicidée l'autre année au Claridge, à Paris et que l'on avait ramenée par avion dans ses montagnes natales, d'autres membres de sa famille, mais pas son mari, l'ambassadeur, décédé il y avait peu, et beaucoup d'inconnus pour moi dont elle ne m'avait jamais rien dit et à qui elle racontait maintenant que j'avais terminé mon livre. Etrange soliloque. Je me tenais coi. Cela devait être une coutume de son pays. J'avais débouché religieusement le magnum que j'avais remonté de la cave et je remplissais les verres, deux verres sérieux. Entre deux litanies, Eugénia me tendait le sien et elle était si émue, que le gros diamant qu'elle portait au pouce pour la nuit (encore une superstition de son pays) tintait contre le bord du verre que je remplissais de champagne et qu'elle vidait d'un trait sans interrompre ses dévotions.

… Et c'est ainsi que nous vîmes naître le petit jour dans l'angle supérieur d'une vitre fêlée…

Dehors, il pleuvait ferme.

Dès l'ouverture des guichets, mon manuscrit partit chez son éditeur à Paris et le surlendemain j'étais à bord d'un cargo de la « Tramp Line ». Les initiés qui, comme moi, ne sont jamais pressés d'arriver à destination et qui aiment boire et bien manger à bord m'ont déjà compris et savent de quelle compagnie il s'agit. Elle est sans pareille sur l'Atlantique-Sud. Je parle des « Chargeurs ». Ah ! les braves rafiots !

*
* *

Selon l'achevé d'imprimer de l'imprimeur, qui est du *23 février 1926,* mon livre a dû paraître à Paris fin février ou début mars. A cette date, j'étais de retour au Brésil et encore en train de corriger les épreuves à Sao-Paulo, ainsi qu'en fait foi le jeu d'épreuves heureusement retrouvé, que j'ai cité plus haut.

Comme je ne suis pas abonné à l'*Argus de la Presse* et comme je ne devais rentrer à Paris que fin 1927 et n'y passer que quatre, cinq jours avant d'aller m'établir dans une calanque des environs de Marseille pour m'attaquer à la rédaction finale du *Plan de l'Aiguille* et des *Confessions de Dan Yack*, deux romans qui devaient paraître, le premier en 28 et le second en 29, je ne saurais dire à propos de *Moravagine* quel fut l'accueil de la critique ou quelle fut la réaction du public. En vérité, je n'en ai gardé qu'une idée très vague.

Je me souviens qu'un lecteur inconnu m'adressa une coupure qu'on me fit suivre à Sao-Paulo, une coupure des *Nouvelles Littéraires,* tout un rez-de-chaussée signé Edmond Jaloux, en y adjoignant un monde de félicitations et de congratulations, me traitant de « Cher Maître » (c'était bien la première fois !) et le pauvre hère d'ajouter que maintenant « j'étais arrivé » (arrivé à quoi, nom de Dieu ! et que les gens sont bêtes !...), rez-de-chaussée d'où je tirai entre autres considérations qu'Edmond Jaloux n'avait pas l'air content, mais pas content du tout que mon livre ait paru à son insu chez son éditeur et sans que j'eusse eu la bonté ou la niaiserie de lui soumettre préalablement mon manuscrit, pechère ! Son dépit était trop manifeste pour ne pas en

rire et féliciter séance tenante l'ami Brun du méchant tour si bien joué ! J'envoyai donc un câble à Brun.

Je me souviens encore d'une autre lettre qui, elle, m'a fait plaisir car on ne pouvait en si peu de mots aller plus profond et mieux disséquer l'âme de… l'Autre. (Vous vous souvenez du sujet : l'homme qui écrit ! J'ai parlé de lui au début de ces notes fugitives.)

102, rue de l'Université.

Paris, le 13/5/26.

Cher Monsieur Blaise Cendrars,

Je vous remercie de m'avoir fait adresser votre livre Moravagine, *que j'ai lu avec le plus grand intérêt et beaucoup de curiosité, et même de l'indiscrétion, je l'avoue.*

Je ne maîtrise pas assez la langue française et, d'autre part, notre amitié est par trop récente pour que je me permette de juger de votre talent littéraire, mais permettez-moi de féliciter le romancier qui s'est libéré d'une sombre, d'une terrible hantise, et je ne saurais vous dire la joie que j'en éprouve pour vous.

Aujourd'hui, vous êtes un homme libre !

Plus vous avancerez dans votre œuvre, plus vous vous rendrez compte de l'importance que cette conquête, je veux dire la Liberté, aura pour vous.

Vous vous êtes libéré de votre double, alors que la plupart des hommes de lettres restent victimes et prisonniers du leur jusqu'à la mort, ce qu'ils disent être de la fidélité vis-à-vis de soi-même, alors que c'est neuf fois sur dix un cas typique de possession.

Persévérez.

Docteur FERRAL.

Je suis inexcusable d'avoir perdu de vue un ami aussi clairvoyant, un homme aussi remarquable. Mais si Paris, comme la Bagdad du calife Haroun al-Rachid, est une ville où l'on peut faire les rencontres les plus extraordinaires, Paris est également la capitale de la poésie, donc de l'oubli et de la distraction, et l'on peut se perdre dans les rues sans jamais rencontrer un ami.

Le docteur Ferral, ancien médecin de François-Joseph, réfugié à Paris après la mort de l'empereur et le désastre de l'Autriche, vivait chichement des produits d'un institut de beauté qu'il avait ouvert en plein faubourg Saint-Germain dans un somptueux hôtel particulier où les belles dames du monde et les avaricieuses rombières du voisinage s'entêtaient à ne pas vouloir venir. Il est vrai que le docteur était séducteur en diable, mystificateur et rieur, voire mordant et un tantinet brutal avec les femmes comme beaucoup d'hommes de cour sont sous les dehors d'une politesse qui frise d'autant plus l'impertinence que les manières sont exquises mais laissent percer un mépris profond. Le docteur était misogyne, mais son esprit était enchanteur et sa conversation, nourrie d'anecdotes vraies, d'observations crues, d'une expérience personnelle acquise dans tous les milieux et les cercles les plus fermés de la société où un médecin pénètre d'autorité et sans aucune illusion, était éblouissante et sans cesse illuminée par les reflets d'immenses lectures s'étendant dans toutes les directions car Ferral savait tout, et l'on en devinait beaucoup plus qu'il ne disait ou laissait entendre. C'était merveilleux ! Quand cet original venait me voir dans ma maison des champs au Tremblay-sur-Mauldre, il m'apportait de Paris des œufs frais sous prétexte que les poules de la campagne comme les fermières du village n'avaient aucune hygiène, portaient des dessous

douteux, se nourrissaient mal et surtout d'ordures, couvaient les germes de toutes les maladies, pondaient de travers et ne pouvaient faire des œufs qui ne sentissent. Ses paradoxes et son cynisme faisaient ma joie. Nous restions des heures à table. Je lui offrais un vieux calva que mon ami savait apprécier, lui me tendait ses cigares. Et avec ça, l'homme avait du cœur. Qu'est-il devenu ?...

Postface

En 1925, j'écrivais dans la Préface de Moravagine : *« ... En Isle-de-France, il est un vieux clocher. Au pied du clocher, une petite maison. Dans cette maison, un grenier fermé à clé. Derrière la porte fermée à clé, une malle à double fond. Dans le compartiment secret, il y a une seringue Pravaz ; dans le coffre même, des manuscrits... » Et je concluais : « ... Je ne vais pas continuer cette Préface, car le présent volume est lui-même une Préface, une trop longue Préface aux* Œuvres complètes *de Moravagine que j'éditerai un jour, mais que je n'ai pas encore eu le temps de mettre en ordre. C'est pourquoi les manuscrits resteront dans la malle à double fond, la malle dans le grenier, le grenier, fermé à clé, dans la petite maison, au pied du vieux clocher, dans un petit village de l'Isle-de-France aussi longtemps que moi, Blaise Cendrars, je rôderai encore de par le monde, à travers les pays, les livres et les hommes... »*

J'y suis retourné l'autre jour après douze ans d'absence.

Elle était vide.

C'est toujours de la même maison qu'il s'agit. La seconde guerre avait passé par là. Ma petite maison des champs avait été pillée. Sur les vingt-cinq mille volu-

mes qu'elle contenait, c'est à peine si j'ai pu en récupérer deux ou trois mille, et dans quel état, bon Dieu! salis, déchirés, dépareillés.

Mais ceci n'est rien. Le drame c'est que la malle à double fond de Moravagine avait disparu et que jamais, jamais plus je ne pourrai mettre de l'ordre dans ses papiers et publier ses Œuvres complètes, *dont* L'an 2013, *cette anticipation prémonitoire de l'ère atomique ou Apocalypse d'aujourd'hui.*

Mais ceci n'est rien. La honte c'est que tous mes dossiers avaient été vidés, voire secoués par les fenêtres et que le plancher de chaque chambre et même le sol du jardin étaient recouverts d'une épaisse couche de papiers souillés.

C'est ainsi que j'ai pu tirer de ce fumier la pincée des notes qui précèdent entre tant d'autres papiers et manuscrits maculés et rendus illisibles.

Mais ceci n'est pas encore le comble de l'ignominie. La flétrissure indélébile c'est que chacune de ces pages retrouvées porte l'empreinte des semelles cloutées des bottes de la police allemande qui a piétiné tout cela, tout cela, et même la seule et unique photographie qui me restait de ma mère et que j'ai retrouvée dans le jardin, enterrée dans la boue!...

BLAISE CENDRARS.

Paris, le 20 septembre 1951.

FIN

BIBLIOGRAPHIE DE MORAVAGINE

I. Le Mystère de l'Ange Notre-Dame ; *La Caravane,* 1916.
II. Le Film de la Fin du Monde ; *Mercure de France*, 1[er] décembre 1918.
III. M. 43-57 Z., détenu (Mémoires) ; *Littérature*, novembre 1919.
IV. Réponse à l'enquête : Que préparez-vous ? *L'Intransigeant*, 17 août 1919.
V. Le Film de la Fin du Monde, avec 22 compositions en couleurs de Fernand Léger, 1 vol. in-4° raisin. Paris, *Editions de la Sirène*, 1919.
VI. Notes sur la Pathogénie ; *Action*, février 1920.
VII. Moravagine (deux fragments) ; *Les Ecrits Nouveaux*, février 1921.
VIII. Mascha (fragments) ; *Les Feuilles Libres*, juin 1925.
IX. Les Indiens bleus. *N.R.F.*, février 1926.
X. Le Principe de l'Utilité ; *Navire d'Argent*, avril 1926.
XI. Moravagine, roman, *Grasset*, 1926.
XII. Moravagine (*traduction allemande*), *Kammer-Verlag*, Berlin, 1927.
XIII. MORAVAGINE (*traduction espagnole*), *Ediciones Ercilla*, Santiago du Chili, 1935.
XIV. MORAVAGINE, nouvelle édition, 1927, *Club Français du Livre*, 1947.
XV. Le Principe de l'Utilité : *Civiltà delle Macchine*, Rome, mai-juin 1955.

TABLE

PRÉFACE 13

I. L'ESPRIT D'UNE ÉPOQUE 17

a) INTERNAT 17
b) SANATORIUM INTERNATIONAL 22
c) FICHES ET DOSSIERS 28

II. VIE DE MORAVAGINE 33

d) SON ORIGINE – SON ENFANCE 33
e) SON ÉVASION 49
f) NOS DÉGUISEMENTS 51
g) ARRIVÉE A BERLIN 52
h) FORMATION DE SON ESPRIT 53
i) JACK L'ÉVENTREUR 61
j) ARRIVÉE EN RUSSIE 65
k) MASCHA 70
l) LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE 149
m) NOS RANDONNÉES EN AMÉRIQUE 154
n) LES INDIENS BLEUS 166
o) RETOUR A PARIS 211
p) AVIATION 216
q) LA GUERRE 226
r) L'ILE SAINTE-MARGUERITE 228
s) LA MORPHINE 231
t) LA PLANÈTE MARS 235
u) LE MASQUE DE FER 236

III. LES MANUSCRITS DE MORAVAGINE 245

v) L'AN 2013 245
w) LA FIN DU MONDE 246
x) L'UNIQUE MOT DE LA LANGUE MARTIENNE 247
y) PAGE INÉDITE DE MORAVAGINE, SA SIGNATURE, SON PORTRAIT 247
z) ÉPITAPHE 250

Portrait de Moravagine
Dessin de Conrad Moricand 250

PRO DOMO : Comment j'ai écrit Moravagine,
texte inédit de Blaise Cendrars 251

POSTFACE 277

Bilbiographie 279

Dans la collection Les Cahiers Rouges

Paul Alexis, Henry Céard, Léon Hennique, JK Huysmans, Guy de Maupassant, Émile Zola	*Les Soirées de Médan*
Lou Andreas-Salomé	*Friedrich Nietzsche à travers ses œuvres*
Joseph d'Arbaud	*La Bête du Vaccarès*
Jacques Audiberti	*Les Enfants naturels* ■ *L'Opéra du monde*
Marguerite Audoux	*Marie-Claire suivi de l'Atelier de Marie-Claire*
François Augiéras	*L'Apprenti sorcier* ■ *Domme ou l'essai d'occupation* ■ *Un voyage au mont Athos* ■ *Le Voyage des morts*
Marcel Aymé	*Clérambard* ■ *Vogue la galère*
Jules Barbey d'Aurevilly	*Les Quarante médaillons de l'Académie*
Charles Baudelaire	*Lettres inédites aux siens*
Bayon	*Haut fonctionnaire*
Hervé Bazin	*Vipère au poing*
Béatrix Beck	*La Décharge* ■ *Josée dite Nancy* ■ *L'enfant chat*
Jurek Becker	*Jakob le menteur*
Max Beerbohm	*L'Hypocrite heureux*
Louis Begley	*Une éducation polonaise*
Julien Benda	*Tradition de l'existentialisme* ■ *La Trahison des clercs*
Yves Berger	*Le Sud*
Emmanuel Berl	*La France irréelle* ■ *Méditation sur un amour défunt* ■ *Rachel et autres grâces*
Emmanuel Berl, Jean d'Ormesson	*Tant que vous penserez à moi*
Tristan Bernard	*Mots croisés*
Princesse Bibesco	*Catherine-Paris* ■ *Le Confesseur et les poètes*
Ambrose Bierce	*Histoires impossibles* ■ *Morts violentes*
Lucien Bodard	*La Vallée des roses*
Alain Bosquet	*Une mère russe*
Jacques Brenner	*Les Petites filles de Courbelles*
André Breton, Lise Deharme, Julien Gracq, Jean Tardieu	*Farouche à quatre feuilles*
André Brincourt	*La Parole dérobée*
Charles Bukowski	*Au sud de nulle part* ■ *Factotum* ■ *L'amour est un chien de l'enfer* ■ *Contes de la folie ordinaire* ■ *Journal d'un vieux dégueulasse* ■ *Le Postier* ■ *Souvenirs d'un pas grand-chose* ■ *Women*

Anthony Burgess	*Pianistes*
Michel Butor	*Le Génie du lieu*
Erskine Caldwell	*Une lampe, le soir…*
Henri Calet	*Contre l'oubli* ■ *Le Croquant indiscret*
Truman Capote	*Prières exaucées*
Hans Carossa	*Journal de guerre*
Blaise Cendrars	*Hollywood, la mecque du cinéma* ■ *Moravagine* ■ *Rhum, l'aventure de Jean Galmot* ■ *La Vie dangereuse*
Paul Cézanne	*Correspondance*
André Chamson	*L'Auberge de l'abîme* ■ *Le Crime des justes*
Jacques Chardonne	*Ce que je voulais vous dire aujourd'hui* ■ *Claire* ■ *Lettres à Roger Nimier* ■ *Propos comme ça* ■ *Les Varais* ■ *Vivre à Madère*
Edmonde Charles-Roux	*Stèle pour un bâtard*
Alphonse de Châteaubriant	*La Brière*
Bruce Chatwin	*En Patagonie* ■ *Les Jumeaux de Black Hill* ■ *Utz* ■ *Le Vice-roi de Ouidah*
Jacques Chessex	*L'Ogre*
Hugo Claus	*La Chasse aux canards*
Emile Clermont	*Amour promis*
Jean Cocteau	*La Corrida du 1er mai* ■ *Les Enfants terribles* ■ *Essai de critique indirecte* ■ *Journal d'un inconnu* ■ *Lettre aux Américains* ■ *La Machine infernale* ■ *Portraits-souvenir* ■ *Reines de la France*
Pierre Combescot	*Les Filles du Calvaire*
Vincenzo Consolo	*Le Sourire du marin inconnu*
John Cowper Powys	*Camp retranché*
Jean-Louis Curtis	*La Chine m'inquiète*
Salvador Dalí	*Les Cocus du vieil art moderne*
Léon Daudet	*Les Morticoles* ■ *Souvenirs littéraires*
Edgar Degas	*Lettres*
Joseph Delteil	*Choléra* ■ *La Deltheillerie* ■ *Jeanne d'Arc* ■ *Jésus II* ■ *Lafayette* ■ *Les Poilus* ■ *Sur le fleuve Amour*
Jean Desbordes	*J'adore*
André Dhôtel	*Le Ciel du faubourg* ■ *L'Île aux oiseaux de fer*
Charles Dickens	*De grandes espérances*
Maurice Donnay	*Autour du chat noir*
Alexandre Dumas	*Catherine Blum* ■ *Jacquot sans Oreilles*
Umberto Eco	*La Guerre du faux*
Ralph Ellison	*Homme invisible, pour qui chantes-tu ?*
Oriana Fallaci	*Un homme*
Dominique Fernandez	*Porporino ou les mystères de Naples* ■ *L'Étoile rose*
Ramon Fernandez	*Messages* ■ *Molière ou l'essence du génie comique* ■ *Philippe Sauveur* ■ *Proust*

A. Ferreira de Castro	*Forêt vierge* ■ *La Mission* ■ *Terre froide*
Francis Scott Fitzgerald	*Gatsby le Magnifique* ■ *Un légume*
Max-Pol Fouchet	*La Rencontre de Santa Cruz*
Georges Fourest	*La Négresse blonde suivie de Le Géranium Ovipare*
Bernard Frank	*Le Dernier des Mohicans*
Jean Freustié	*Le Droit d'aînesse* ■ *Proche est la mer*
Max Frisch	*Stiller*
Carlo Emilio Gadda	*Le Château d'Udine*
Matthieu Galey	*Les Vitamines du vinaigre*
Claire Gallois	*Une fille cousue de fil blanc*
Gabriel García Márquez	*L'Automne du patriarche* ■ *Chronique d'une mort annoncée* ■ *Des feuilles dans la bourrasque* ■ *Des yeux de chien bleu* ■ *Les Funérailles de la Grande Mémé* ■ *L'Incroyable et triste histoire de la candide Erendira et de sa grand-mère diabolique* ■ *La Mala Hora* ■ *Pas de lettre pour le colonel* ■ *Récit d'un naufragé*
David Garnett	*La Femme changée en renard*
Paul Gauguin	*Lettres à sa femme et à ses amis*
Maurice Genevoix	*La Boîte à pêche* ■ *Raboliot*
Natalia Ginzburg	*Les Mots de la tribu*
Jean Giono	*Colline* ■ *Jean le Bleu* ■ *Mort d'un personnage* ■ *Naissance de l'Odyssée* ■ *Que ma joie demeure* ■ *Regain* ■ *Le Serpent d'étoiles* ■ *Un de Baumugnes* ■ *Les Vraies richesses*
Jean Giraudoux	*Adorable Clio* ■ *Bella* ■ *Eglantine* ■ *Lectures pour une ombre* ■ *La Menteuse* ■ *Siegfried et le Limousin* ■ *Supplément au voyage de Cook* ■ *La guerre de Troie n'aura pas lieu*
Ernst Glaeser	*Le Dernier civil*
Nadine Gordimer	*Le Conservateur*
William Goyen	*Savannah*
Jean Guéhenno	*Changer la vie*
Yvette Guilbert	*La Chanson de ma vie*
Louis Guilloux	*Angélina* ■ *Dossier confidentiel* ■ *Hyménée* ■ *La Maison du peuple*
Benoîte Groult	*Ainsi soit-elle*, précédé de *Ainsi soient-elles au xxi^e siècle*
Jean-Noël Gurgand	*Israéliennes*
Kléber Haedens	*Adios* ■ *L'Été finit sous les tilleuls* ■ *Magnolia-Jules/L'école des parents* ■ *Une histoire de la littérature française*
Daniel Halévy	*Pays parisiens*
Knut Hamsun	*Au pays des contes* ■ *Vagabonds*
Joseph Heller	*Catch 22*

Louis Hémon	*Battling Malone, pugiliste* ■ *Monsieur Ripois et la Némésis*
Pierre Herbart	*Histoires confidentielles*
Hermann Hesse	*Siddhartha*
Louis Hémon	*Maria Chapdelaine*
Panaït Istrati	*Les Chardons du Baragan*
Ingres	*Ecrits sur l'art*
Henry James	*Les Journaux*
Pascal Jardin	*Guerre après guerre suivi de La guerre à neuf ans*
Alfred Jarry	*Les Minutes de Sable mémorial*
Marcel Jouhandeau	*Les Argonautes* ■ *Elise architecte*
Philippe Jullian, Bernard Minoret	*Les Morot-Chandonneur*
Ernst Jünger	*Rivarol et autres essais* ■ *Le contemplateur solitaire*
Franz Kafka	*Journal* ■ *Tentation au village*
Comte Kessler	*Cahiers 1918-1937*
Rudyard Kipling	*Souvenirs de France*
Paul Klee	*Journal*
Jean de La Varende	*Le Centaure de Dieu*
Jean de La Ville de Mirmont	*L'Horizon chimérique*
Armand Lanoux	*Maupassant, le Bel-Ami*
Jacques Laurent	*Croire à Noël* ■ *Le Petit Canard*
Louis-Adhémar-Timothée Le Golif	*Cahiers de Louis-Adhémar-Timothée Le Golif, dit Borgnefesse, capitaine de la flibuste*
Paul Léautaud	*Bestiaire*
G. Lenotre	*Napoléon – Croquis de l'épopée* ■ *La Révolution française* ■ *Versailles au temps des rois*
Primo Levi	*La Trêve*
Suzanne Lilar	*Le Couple*
Malcolm Lowry	*Sous le volcan*
Pierre Mac Orlan	*Marguerite de la nuit*
Maurice Maeterlinck	*Le Trésor des humbles*
Vladimir Maïakowski	*Théâtre*
Norman Mailer	*Les Armées de la nuit* ■ *Pourquoi sommes-nous au Vietnam ?* ■ *Un rêve américain*
Antonine Maillet	*Les Cordes-de-Bois* ■ *Pélagie-la-Charrette*
Curzio Malaparte	*Technique du coup d'État*
Luigi Malerba	*Saut de la mort* ■ *Le Serpent cannibale*
Eduardo Mallea	*La Barque de glace*
André Malraux	*La Tentation de l'Occident*
Clara Malraux	*...Et pourtant j'étais libre* ■ *Nos vingt ans*
Heinrich Mann	*Professeur Unrat (l'Ange bleu)* ■ *Le Sujet!*
Klaus Mann	*La Danse pieuse* ■ *Mephisto* ■ *Symphonie pathétique* ■ *Le Volcan*
Thomas Mann	*Altesse royale* ■ *Les Maîtres* ■ *Mario et le magicien* ■ *Sang réservé*

Claude Mauriac — *Aimer de Gaulle* ■ *André Breton*

François Mauriac — *Les Anges noirs* ■ *Les Chemins de la mer* ■ *De Gaulle* ■ *Le Mystère Frontenac* ■ *La Pharisienne* ■ *La Robe prétexte* ■ *Thérèse Desqueyroux*

Jean Mauriac — *Mort du général de Gaulle*

André Maurois — *Ariel ou la vie de Shelley* ■ *Le Cercle de famille* ■ *Choses nues* ■ *Don Juan ou la vie de Byron* ■ *René ou la vie de Chateaubriand* ■ *Les Silences du colonel Bramble* ■ *Tourguéniev* ■ *Voltaire*

Frédéric Mistral — *Mireille/Mirèio*

Thyde Monnier — *La Rue courte*

Anatole de Monzie — *Les Veuves abusives*

George Moore — *Mémoires de ma vie morte*

Paul Morand — *Air indien* ■ *Bouddha vivant* ■ *Champions du monde* ■ *L'Europe galante* ■ *Lewis et Irène* ■ *Magie noire* ■ *Rien que la terre* ■ *Rococo*

Alvaro Mutis — *Abdul Bashur* ■ *La Dernière escale du tramp steamer* ■ *Le Dernier Visage* ■ *Ilona vient avec la pluie* ■ *La Neige de l'Amiral* ■ *Un bel morir*

Vladimir Nabokov — *Chambre obscure*

Sten Nadolny — *La Découverte de la lenteur*

V.S. Naipaul — *Crépuscule sur l'islam* ■ *L'Énigme de l'arrivée* ■ *Le Masseur mystique*

Irène Némirovsky — *L'Affaire Courilof* ■ *Le Bal* ■ *David Golder* ■ *Les Mouches d'automne précédé de La Niania et Suivi de Naissance d'une révolution*

Gérard de Nerval — *Poèmes d'Outre-Rhin*

Harold Nicolson — *Journal 1936-1942*

Paul Nizan — *Antoine Bloyé*

François Nourissier — *Un petit bourgeois*

Luis Nucéra — *Mes ports d'attache*

René de Obaldia — *Le Centenaire* ■ *Innocentines* ■ *Exobiographie*

Edouard Peisson — *Hans le marin* ■ *Le Pilote* ■ *Le Sel de la mer*

Sandro Penna — *Poésies* ■ *Un peu de fièvre*

Joseph Peyré — *L'Escadron blanc* ■ *Matterhorn* ■ *Sang et Lumières*

Charles-Louis Philippe — *Bubu de Montparnasse*

André Pieyre de Mandiargues — *Le Belvédère* ■ *Deuxième Belvédère* ■ *Feu de Braise*

Raoul Ponchon — *La Muse au cabaret*

Henry Poulaille — *Pain de soldat* ■ *Le Pain quotidien*

Bernard Privat — *Au pied du mur*

Annie Proulx — *Cartes postales* ■ *Les Pieds dans la boue* ■ *Nœuds et dénouement*

Marcel Proust — *Albertine disparue*

Raymond Radiguet	*Le Diable au corps suivi de Le bal du comte d'Orgel* ■ *Les Joues en feu*
Charles-Ferdinand Ramuz	*Aline* ■ *Derborence* ■ *Le Garçon savoyard* ■ *La Grande peur dans la montagne* ■ *Jean-Luc persécuté* ■ *Joie dans le ciel*
Paul Reboux, Charles Muller	*A la manière de...*
Jean-François Revel	*Sur Proust*
André de Richaud	*L'Amour fraternel* ■ *La Barette rouge* ■ *La Douleur* ■ *L'Etrange Visiteur* ■ *La Fontaine des lunatiques*
Rainer-Maria Rilke	*Lettres à un jeune poète*
Christine de Rivoyre	*Boy* ■ *Le Petit matin*
Marthe Robert	*L'Ancien et le Nouveau*
Christiane Rochefort	*Archaos* ■ *Printemps au parking* ■ *Le Repos du guerrier*
Auguste Rodin	*L'Art*
Daniel Rondeau	*L'Enthousiasme*
Henry Roth	*L'Or de la terre promise*
Jean-Marie Rouart	*Ils ont choisi la nuit*
Mark Rutherford	*L'Autobiographie de Mark Rutherford*
Maurice Sachs	*Au temps du Bœuf sur le toit*
Vita Sackville-West	*Au temps du roi Edouard*
Robert de Saint Jean	*Passé pas mort*
Sainte-Beuve	*Mes chers amis...*
Claire Sainte-Soline	*Le Dimanche des Rameaux*
Peter Schneider	*Le Sauteur de mur*
Leonardo Sciascia	*L'Affaire Moro* ■ *Du côté des infidèles* ■ *Pirandello et la Sicile*
Jorge Semprun	*Quel beau dimanche*
Victor Serge	*Les Derniers temps* ■ *S'il est minuit dans le siècle*
Friedrich Sieburg	*Dieu est-il Français ?*
Ignazio Silone	*Fontarama* ■ *Le Secret de Luc* ■ *Une poignée de mûres*
Alexandre Soljenitsyne	*L'Erreur de l'Occident*
Osvaldo Soriano	*Jamais plus de peine ni d'oubli* ■ *Je ne vous dis pas adieu...* ■ *Quartiers d'hiver*
Philippe Soupault	*Poèmes et poésies*
Roger Stéphane	*Chaque homme est lié au monde* ■ *Portrait de l'aventurier*
André Suarès	*Vues sur l'Europe*
Pierre Teilhard de Chardin	*Ecrits du temps de la guerre (1916-1919)* ■ *Genèse d'une pensée* ■ *Lettres de voyage*
Paul Theroux	*La Chine à petite vapeur* ■ *Patagonie Express* ■ *Railway Bazaar* ■ *Voyage excentrique et ferroviaire autour du Royaume-Uni*
Mark Twain	*Quand Satan raconte la terre au Bon Dieu*

Roger Vailland	*Bon pied bon œil* ■ *Les Mauvais coups* ■ *Le Regard froid* ■ *Un jeune homme seul*
Vincent Van Gogh	*Lettres à son frère Théo* ■ *Lettres à Van Rappard*
Giorgio Vasari	*Vies des artistes* ■ *Vies des artistes, 2*
Vercors	*Sylva*
Paul Verlaine	*Choix de poésies*
Frédéric Vitoux	*Bébert, le chat de Louis-Ferdinand Céline*
Ambroise Vollard	*En écoutant Cézanne, Degas, Renoir*
Kurt Vonnegut	*Galápagos* ■ *Barbe-Bleue*
Jakob Wassermann	*Gaspard Hauser*
Mary Webb	*Sarn*
Kenneth White	*Lettres de Gourgounel* ■ *Terre de diamant*
Walt Whitman	*Feuilles d'herbe*
Oscar Wilde	*Aristote à l'heure du thé* ■ *L'Importance d'être Constant*
Monique Wittig, Sande Zeig	*Brouillon pour un dictionnaire des amantes*
Jean-Didier Wolfromm	*Diane Lanster* ■ *La Leçon inaugurale*
Émile Zola	*Germinal*
Stefan Zweig	*Brûlant secret* ■ *Le Chandelier enterré* ■ *Erasme* ■ *Fouché* ■ *Marie Stuart* ■ *Marie-Antoinette* ■ *La Peur* ■ *La Pitié dangereuse* ■ *Souvenirs et rencontres* ■ *Un caprice de Bonaparte*

Cet ouvrage a été imprimé en France
par CPI Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en novembre 2013

PAPIER À BASE DE
FIBRES CERTIFIÉES

Grasset s'engage pour
l'environnement en réduisant
l'empreinte carbone de ses livres.
Celle de cet exemplaire est de :
700 g éq. CO_2
Rendez-vous sur
www.grasset-durable.fr

N° d'Édition : 18061. — N° d'Impression : 2005951.
Première édition : dépôt légal : avril 2002.
Nouveau tirage : dépôt légal : novembre 2013.

MORAVAGINE

Moravagine, c'est le mal, la folie, l'énergie destructrice, incarnés dans le dernier descendant d'une famille royale en exil. Son histoire, pleine de bruit et de fureur, est racontée par son témoin, son confident – Cendrars lui-même, dont Moravagine, sa créature, est le double, l'ombre maudite qu'il cherche à exorciser dans cette œuvre envoûtante, une des plus originales de notre époque.

C0-AOZ-132

ISBN 978 2 246 10885 6

Photo © collection

www.gr
ISSN 075
37-6821-5
2002-V

9,75 €
prix valable en France